

Passage publié dans le blogue pour introduire le récit

Regarder le récit d'une tranche de vie donne à voir la main que Dieu pose sur nous afin de tracer l'unique sillon orienté vers son domaine

Le récit que je propose durant plusieurs semaines est d'une banalité évidente. Tellement ordinaire que le temps mis à le saisir sur ordinateur est ostensiblement du temps perdu. Seulement, je m'interroge sur la valeur de ce temps. N'est-ce pas aussi dans les moments sans importance que la main de Dieu modèle l'existence ? Le Créateur creuse en nos vies un unique sillon ; revenir sur le passé, dans le constat des récits qui en montrent les traces, nous en voyons la permanente direction. Parfois, il importe de lire entre les lignes d'un texte qui invite à une rapide lecture. Survol.

1956-1962. Journal de l'adolescent qui se sent appelé à une mission selon l'Évangile ; le désir de devenir prêtre avec l'objectif de rendre le Christ aimable, l'Église attrayante auprès de celles et ceux qui sont loin de Dieu.

Il y a bien longtemps que je pense à « publier » ce journal que j'ai précieusement conservé sans y toucher. Pour cela, il me fallait le relire et discerner si cela montrait quelques utilités. Voilà qui est fait et j'estime désormais que les raisons pour lesquelles il fut rédigé sont justifiées. Je m'explique. Très souvent les accompagnateurs spirituels expliquent que la rédaction d'un journal, d'un *cahier de vie* donne la possibilité de découvrir les constantes de l'appel de Dieu. En relisant son histoire, il est certain de découvrir dans les similitudes du vécu quotidien, le lieu où Dieu t'appelle. Pierre Berthelon, prêtre du Prado, supérieur du séminaire dans les années 60, puis supérieur général de 1977 à 1983 me le redisait régulièrement. L'être humain est invité à suivre un chemin, son chemin. Il trace un sillon, le creuse et le recreuse. Les constantes constatées indiquent où Dieu veut le conduire. N'avoir qu'un sillon et l'approfondir dans l'écoute de l'Évangile, telle est la vocation de toute une vie. La relecture des faits passés et des réflexions ou méditations entretenues, par les constantes observées, indique que le sillon tracé garde la même orientation. Nous pouvons y voir la preuve de l'appel de Dieu. Preuve d'une « *vocation* ».

En donnant à lire pendant plusieurs semaines ces pages, je souhaite rejoindre ce but vocationnel, me disant que des jeunes en quête de futur en compagnie d'un appel christique pourraient être heureux de discerner le chemin de leur avenir. Dans le récit de ces 4 années, je fus surpris de constater que j'avais, de fait, cette intention. Cela est noté au moins deux ou trois fois.

Au fil des années, le style change. D'abord narratif, le récit devient, me semble-t-il, plus méditatif.

En première page du cahier du « journal » :

Ce mois d'août (1956) je décide de relever toutes mes notes personnelles concernant mon caractère et mes sentiments. Aurais-je le courage de terminer ce journal ? J'aimerais beaucoup, car je pense qu'il me sera utile pour me connaître.

En deuxième page : sous le titre *Préface*, datée du 4 juillet 1959 - Pages vraisemblablement laissées libres pour une éventuelle présentation du « journal ».

Pourquoi écrire ce cahier ? Aurai-je la prétention de croire que mes idées peuvent être étudiées par les autres, c'est-à-dire que je suis capable de composer un journal afin de le porter chez l'éditeur ? Mes sentiments ne sont pas hors de l'ordre commun. Je suis - et je veux le croire - comme tout autre de mon âge (17 ans). J'aimerais le croire, car très souvent je me trouve spécial, d'un caractère et d'une âme sortant des sentiers battus. Pourquoi je ne me considère pas comme autrui ? Je suis sûr d'être semblable par la raison, mais par les sentiments, je me trouve différent.

Semblable aux autres par la raison : bien sûr, tous les éducateurs montrent à chaque instant notre similitude. Différents des autres par les sentiments : je ne vois que par l'extérieur ce que fait le voisin. L'âme n'a pas beaucoup de reflets sur le visage.

Il est une autre cause qui me fait dire différent, c'est la conversation. Mes camarades expriment peu d'idées intéressantes à mes vues. Ils formulent des paroles banales. Je ne veux pas dire que je suis au-dessus de ceux-ci. Et pourtant, n'y a-t-il pas de l'orgueil à juger les autres très communs ? Se trouver différent n'est pas, dans un sens, être supérieur. Ce que je pense peut être différent de ce que les autres pensent, sans que mes pensées soient supérieures. Étant ainsi, je suis original sans être orgueilleux et c'est préférable ; mais, en suis-je bien certain ?

Je respecte, ou plutôt je tâche de respecter autrui, car je me dis que ses idées sont aussi bonnes que les miennes. Elles peuvent même être meilleures ; mais je ne dis pas qu'elles sont mauvaises, car je me montrerai (alors) orgueilleux. Toutefois, je maintiens que nos idées sont fort différentes. Puis-je également maintenir que mes idées sont de beaucoup différentes de toutes les autres ? Je ne le dis pas, car cela serait pédant de le dire ; et pourtant, ne m'arrive-t-il pas de le penser ?

Je me sens bien incapable d'écrire un roman digne d'être édité. Le style premièrement, puis les idées soumises - mêmes si celles-ci sont spéciales- elles n'intéresseraient pas les lecteurs. Et, c'est le but d'un roman. Aussi, il ne faut pas croire en cette possibilité qui viendrait à l'esprit de tous si je racontais que j'écris mon « journal ». Si je l'écris, c'est pour moi seul, pour me connaître. Écrire mes sentiments sur du papier sera un très bon moyen pour me découvrir. Mais, n'est-il pas ridicule de se « confesser » aussi concrètement ? Et, n'est-il pas faiblesse que de se faciliter à la rêverie, de s'épancher sur son propre sort ?

Quoiqu'il en soit, j'écris. J'en sens le besoin. Je le fais en secret pour ne pas attirer la risée générale. Mettant Pascale à tort, je m'examine au plus profond de mon être et je conclus en disant que le « moi » n'est pas tellement haïssable.

Décembre 1956.

Je suis en troisième à Saint-Gilles. Écoles des frères des écoles chrétiennes à Moulin. Je commence ce journal. J'ai 14 ans. C'est la première année que je remplis un carnet. J'essaie plutôt de le remplir, car il est difficile et pénible d'écrire. Ce que j'écris est médiocre. De plus c'est la première fois que je m'attache aux notes personnelles.

Lundi 31 décembre 1956.

Je vais au bal de fin d'année avec mes parents, les familles G..., C... et Ch... C'est ma première grande sortie.

Mardi 1^{er} janvier 1957.

On rentre de la soirée à 6h et demi du matin. On se couche. Dans la journée, il y a à Bourbon-Lancy une réunion de famille chez les grands-parents (je pense maternels). Le déjeuner est long.

Mercredi 2 janvier 1957.

Veille de la rentrée en « boîte ». C'est ainsi que j'appelle la pension. On essaye de vendre le projecteur de cinéma « Armor » pour un plus complet.

Jeudi 3. 1. 57.

Fin des vacances de Noël. Je rentre à Moulins, le soir à 21 heures par le train.

Vendredi 4. 1. 57.

Reprise des cours le matin à 8 h et demie.

Samedi 5. 1. 57.

Pas de notes de semaine. Il y a des cours.

Dimanche 6. 1. 57.

Ce jour est normal. Au cinéma, à la pension, nous avons : le « Tigre de Colombo ».

7, 8, 9 janvier 57.

Rien de spécial.

Jeudi 10 janvier 57.

Il y a ce soir une réunion des « Chevaliers du Christ ». Étant rédacteur Numéro 2, je lis le rapport de la réunion précédente.

Dimanche 13. 1. 57.

Le jour est normal. Au cinéma, nous avons : « La prisonnière du Maharaja ».

Jeudi 17. 1. 57.

Je sors dans Moulins avec maman. On visite le musée. Le soir, réunion des Chevaliers du Christ.

Samedi 19 janvier 1957.

Il y a des notes de semaines. Je suis 4^{ème} avec 94 sur 200. Ce n'est pas brillant. Je passe la journée de dimanche à Digoin.

Lundi 21. 1. 57.

Je reprends les cours. Cela se passe très bien ; même mieux que la semaine dernière.

Mercredi 23. 1. 57.

Composition d'Anglais et de Chimie. Elles sont à moitié bonnes.

Jeudi 24. 1. 57.

Il y a comme chaque jeudi soir une réunion des Chevaliers du Christ. Je passe, à la suite d'un départ, vice-président.

Samedi 26. 1. 57.

Résultat de la composition d'Anglais. J'ai 10 sur 20. Résultat des notes de la semaine. Je suis 2^{ème} avec 106 sur 200.

Dimanche 27. 1. 57.

Mes parents sont partis à Orléans au mariage de Bernard. En passant à Moulins, ils m'ont sorti de la « boîte » et je vais seul au Palace voir « Trois de la Canebière ». À la salle de la pension, je vois « un grain de folie ».

Lundi 28. 1. 57.

Le début de la journée est bon ; mais j'ai une migraine sur le soir. Le travail est impossible.

Mardi 29. 1. 57.

Le début de cette journée est mauvais. J'ai toujours mal à la tête. Le soir, je vois mes parents qui reviennent du mariage.

Jeudi 31. 1. 57.

C'est le jour de mon anniversaire que je fête avec un autre camarade. Nous recevons la sympathie des camarades.

Vendredi 1^{er} février 57.

Je vais le matin à la messe avec toute la pension. Le soir, les dirigeants des Chevaliers du Christ se réunissent. Le temps est beau.

Samedi 2 février 57.

Mes notes sont mauvaises. J'en vois la cause dans ma migraine de mardi. Je suis 10^{ème} avec 93,5 sur 200. C'est ma plus basse place. Le temps est beau.

Dimanche 3. 2. 57.

Je passe ce jour à la pension. La journée est mauvaise ; elle est accompagnée cependant d'un temps magnifique. Mes parents sont à Lyon. Ils conduisent Claude (ma sœur) au collège technique de haute couture, place Bellecour.

Lundi 4. 2. 57.

Ce lundi est très peu agréable. J'en ai marre de la boîte et je désire être libre. Ma tristesse est au comble. Le temps est beau.

Mardi 5. 2. 57.

J'ignore ce que fait mon professeur de musique. Je n'ai pas pu faire de piano. Ce soir, avant de me coucher, je déclare qu'il est stupide d'avoir le cafard. Il y a beaucoup de vent.

Mercredi 6.

La journée est intérieurement bonne. Extérieurement, il fait un peu froid : il y a moins de vent et le ciel est couvert.

Jeudi 7.

Ayant mal aux dents, j'ai demandé à maman de venir à Moulins. Nous sommes sortis et nous avons vu « Le monde du silence ». Le soir à 5 heures, réunions des Chevaliers du Christ.

Samedi 9.

Je n'ai pas cette semaine ma moyenne. Je dois sortir ; c'est grâce au frère Colin que je peux me rendre à Digoïn.

Lundi 11. 2. 57.

La journée d'hier fut bonne. Le soir dans le train du retour, j'ai appris la mort du père de Michel Conte. Le lundi se passe assez bien. Je prépare à fond les examens. Le temps est beau.

Mardi 12. 2. 57.

Monsieur Gand, professeur de musique, a quitté la pension. Son départ est presque une fuite. Je ne peux plus prendre de leçons de piano.

Jeudi 14. 2. 57.

Examen de Carnaval. Nous faisons la dictée puis la rédaction. Ces compositions sont mauvaises. Le soir je vais chez le dentiste puis au *Chevaliers du Christ*.

Vendredi 15.

Les compositions de cette journée m'ont découragé. Je commence à être fatigué. Le temps est froid.

Samedi 16.

Les examens se terminent aujourd'hui. Je suis complètement fatigué et découragé. « Un examen de plus de loupé », me dis-je.

Dimanche 17.

J'ai essayé de partir le samedi soir. Je n'ai pas pu et heureusement, car je croyais que Claude venait alors qu'elle ne venait pas.

Lundi 18.

J'ai le cafard et je suis las, de plus le travail ne me dit plus.

Mardi 19.

Il n'y a toujours pas de piano. Monsieur Gand ne vient vraiment plus. Sa fuite reste incomprise.

Mardi 20.

J'ai toujours le cafard ; je suis fatigué, mais cela va mieux ;

Vendredi 22.

Jour très mauvais. Je m'aperçois que mes compositions sont mauvaises. Je suis énervé et fatigué.

Samedi 23.

Alors que je devais sortir, le frère Fournier me l'a empêché pour je ne sais quelle raison. Vers 7 heures du soir, mes parents ont tenu à voir ce professeur. Celui-ci fut très incorrect ; il se fit attendre et durant l'entrevue, il fixa constamment le sol. Il n'a pas jeté un regard sur mes parents. Je sors tout de même. Papa trouve vraiment désagréable ce religieux.

Lundi 25. 2. 57.

J'ai vu hier « Notre-Dame de Paris ». C'était bien. Aujourd'hui mes parents m'ont ramené à Saint-Gilles. Je suis rétabli et je reprends du courage.

Mardi 26.

Je ne travaille plus guère, car je n'en ai plus envie. Vivement les vacances ! Les cours sont ennuyeux.

Jeudi 28.

Je le passe à « beau-rivage » (terrain à proximité de Moulins) où je m'amuse beaucoup. Le soir il y a une réunion des Chevaliers du Christ. Je me suis rendu au paravent chez le dentiste.

Vendredi 1. (mars)

C'est la sortie pour les vacances de Carnaval. Je suis heureux.

Samedi 2.

Nous partons sur la Côte d'Azur. Nous passons à Lyon à 11 heures ; puis à Aix à 20 heures. On couche ici.

Dimanche 3 mars 57.

Je passe à Saint-Raphaël, à Sainte-Maxime. On trouve une villa dans cette dernière ville. Le temps est beau ; la journée est bonne.

Lundi 4 mars 1957.

Je passe au Lavandou et l'on déjeune à la Rade. Le soir, nous prenons une chambre d'hôtel à Arles.

Mardi 5 mars 1957.

Nous visitons Arles puis les Baux-en-Provence. La région est très bizarre. C'est la première fois que je vois des champs de riz. Nous rentrons le soir à 22 heures.

Jeudi 7 mars.

Les vacances de Carnaval sont terminées. Je rentre à 8 heures à Saint-Gilles. Les quelques jours sur la Côte d'Azur et en Provence m'ont beaucoup dérangé dans les études. Je veux travailler, mais je ne peux pas. Je suis triste.

Lundi 11 mars 1957.

Je commence cette semaine avec la forte conviction qu'il faut travailler. Ma récitation de Math est défectueuse. Aurai-je ma moyenne en fin de semaine ?

Mercredi 13.

Je reçois une lettre des parents qui m'apprennent que je sors demain et qu'on m'achètera un complet.

Du vendredi 15 mars au mardi 7 mai, j'ai perdu (égaré) mon carnet.
Pas de notes personnelles.

Mercredi 8 mai 57.

La communion solennelle se déroule à Saint-Gilles avec un temps merveilleux. Je reçois une lettre et un coup de téléphone des parents qui me disent que l'E.N.E.T. a répondu. (Il doit être question de l'école d'enseignement technique à Cluny – Arts et métiers).

Jeudi 9.

Je sors avec maman ; on flâne dans les rues et on s'ennuie un peu. Papa est venu chercher maman. Avant de rentrer à Digoin, il va voir Monsieur Paris (un professeur, je pense, de français) qui me rapportera demain la conversation.

Lundi 13.

Hier mes parents étaient à Lyon ; je suis donc resté à la boîte. Le travail est à son comble.

Samedi 25.

Cette semaine, mon classement est bon. 4^{ème} avec 101 sur 200. J'enverrai demain des vœux pour la fête des Mères.

Mercredi 29.

Je fabrique avec la permission du frère Colomb un billard japonais. Cette tâche m'occupe tous les jours.

Jeudi 30 mai.

Je vais à Bourbon-Lancy chez les grands-parents. Je vais le soir à Robinson où je danse un peu. Très bonne journée.

Le journal de cette année 1957 (année scolaire) se termine ici. Il n'y a que des actions extérieures. Je ne sais pas trop quoi mettre d'autres. Il me manque du courage pour en écrire plus. Il fait chaud en juin.

3 -

Année 1957-1958

Je suis en 3^{ème} Technique à Godefroy-de-Bouillon. Clermont-Ferrand.

Lundi 30 décembre 1957.

Samedi dernier Claude a organisé une surprise-partie et aujourd'hui on s'affaire pour remettre en ordre le chahut de l'avant-veille. On s'est beaucoup amusé à cette « surpat » ; sagement et bien.

Mardi 31 décembre.

Je suis en vacances depuis déjà une semaine et je me repose beaucoup ; mais d'un repos intellectuel, car je sors assez souvent et mon sommeil s'en ressent. Ainsi ce soir, je vais chez Bonnevais à une soirée de fin d'année. Nous retrouvons la famille Clergeot, M. et Mme Chauveau, aussi Samuel et Marie-Jo. L'ambiance du bal est formidable. Tout le monde s'amuse et danse énormément. Pour ce qui nous concerne (la famille Durand), nous rentrons à 5 heures.

Mercredi 1^{er} janvier.

Cette journée se déroule comme de coutume. Réunion chez les grands-parents, réunion de famille où tous s'attablent pour un repas gastronomique. Comme cette ambiance de tantes, d'oncles, de petits cousins n'était pas très agréable, je me suis rendu avec deux cousins de mon âge à peu près et ma sœur à un thé dansant dans la salle du Casino de Bourbon-Lancy (ville thermale). Il y avait peu de monde et il faisait froid.

Le soir je fis à toute la famille présente une séance de cinéma. Cette projection fit la joie de tous et rappela les heureux souvenirs de vacances.

Vendredi 3 janvier.

Je me suis rendu hier chez le médecin pour une visite médicale demandée par l'école. Cette école où je suis rentré maintenant. Oui, les vacances sont terminées et je peine à me lever de mon lit de bois (toujours un grand dortoir). Les cours ont repris à 10 heures et vers midi j'avais l'impression d'être interné depuis une éternité. Les retours (des moments) de plaisirs sont tristes ; je n'ai envie que de ne rien faire, absolument rien. Pourtant, je n'ai pas le droit de me laisser vivre. Il faut faire.

Une autre chose également importante. J'ai l'impression de voir Carnaval demain alors qu'il y a bien un mois avant celui-ci. Je ne dois plus penser aux vacances ; il faut que je travail.

Dimanche 5 janvier 1958.

Moralement, je me sens mieux. Les vacances s'éloignent et je me mets au travail. J'ai cependant un peu le cafard et l'envie me prend d'avoir un correspondant pour sortir en ville. J'aimerais beaucoup être à la maison, mais la chose est impossible, aussi je m'efforce de ne pas penser aux heures plaisantes que je passais à Digoin. J'écris à mes parents une lettre très normale dans laquelle je ne laisse rien apparaître sur ma tristesse.

Dans cette lettre je m'étonne aussi de n'avoir rien reçu d'une correspondante africaine (Afrique du Sud). Mon étonnement peut s'expliquer par le fait que mes parents ont ouvert une de ses lettres, la première je crois et depuis ce temps-là, je me méfie, car mon courrier dans beaucoup de cas doit rester secret.

Lundi 6 janvier 1958

Je travaille enfin et heureusement, car je veux terminer en assez bonne place.

J'ai reçu une lettre de Pierre Lépée. Cette lettre était accompagnée d'une carte d'Ernest Laurent avec, en plus la signature de Baudet. Ces trois, Laurent, Baudet Lépée sont des camarades de classe que j'avais durant mon internat à Saint-Gilles. Lépée m'est ami depuis longtemps et il est aussi mon confident tout comme moi je suis le sien. Si j'ai reçu quelques nouvelles de Pierre Lépée, je n'ai rien reçu de l'Africaine, ni de l'Anglaise. Elles mettent du temps pour me répondre ou pour m'écrire.

Le temps est pluvieux avec du vent. J'aimerais voir de la neige, avoir une température plus froide pour que Clermont se caractérise et se fasse (se montre) à mon idée. Aussi pour que le temps change.

À neuf heures (du soir), c'est-à-dire bientôt, j'irai au lit. J'espère qu'avant de m'endormir je ne me laisserai pas aller au rêve.

Mardi 7 Janvier

J'ai reçu aujourd'hui une lettre des parents et une carte de Christian Bautonnet qui est un camarade de Saint-Gilles. Il m'envoie ses vœux pour la nouvelle année. À la suite de ces deux lettres, je me décide d'écrire une carte à Paul Aubertin (plus âgé que moi). Je ne sais pas si je fais bien de lui rappeler mon existence.

La température est toujours clémente. Je désire donc qu'il fasse un peu plus froid afin que Clermont se détermine. Je veux de la neige pour voir comment est l'hiver dans le Puy-de-Dôme. Au cours de religion, le professeur nous a donné une phrase de Guy de Larigaudie : « La chanson d'une eau vive entraîne loin des marais ».

Jeudi 9 janvier.

Cette journée fut bonne. La séance d'atelier puis le cours de maths ont été bien employés. Je suis donc satisfait et je me félicite d'une matinée que je juge parfaite, mais qui, paraît-il, ne l'ait pas encore assez.

Comme chaque jeudi après-midi, je fais le trajet Clermont – Blanza, aujourd'hui très agréable -, pour me rendre à un patronage. Au début, tout allait bien, mais à la fin ce fut une vraie pagaille. N'ayant aucune éducation, ces petits paysans de la basse Auvergne se sont ouvertement moqués de nous, moniteurs.

Avant de rentrer en boîte on prend un soda au Rabelais-snack bar.

Dimanche 12 janvier.

Hier, au cours de catéchisme, nous avons eu audition de disques. L'heure fut agréable. Après ce moment fort plaisant, nous avons eu cours de maths. Maths que j'apprends et bien sûr comprends (maintenant) sans difficulté ; aussi je me laisse facilement divertir. C'est pourquoi je me rappelle maintenant la nécessité d'écouter. Que cela soit dit une fois pour toutes.

Aujourd'hui dimanche, un peu de chahut dans la cour m'a diverti et donné de la gaité. Je n'ai donc pas trouvé la journée pénible en dépit des camarades partis en grand nombre dans leur famille.

La neige tombe – et en grande quantité - pour la première fois de l'année scolaire. C'est vers 5 heures (du soir) que la chute fut le plus intense.

Lundi 13 janvier.

Ce matin je montre un enthousiasme total. Comme je suis heureux de vivre ce jour ! Une joie à peine compréhensible existe en moi, pourtant je ne me plais guère en pension. Mais, pour je ne sais qu'elle raison, je me sens heureux, gai. J'ai préparé pour le patronage de Blanza un jeu qui, j'en suis sûr, amuserait beaucoup les gars. Ce jeu ne s'est pas fait à cause d'une contradiction de Laporte. Je le déteste et il me déteste. Il n'a pas proposé ce que j'ai préparé. Cela m'a vexé. Je crois c'est de sa faute si le patro. ne marche pas (bien).

Mardi 14 janvier 1958.

Ce matin malgré les deux heures de dessin (industriel) ne me parut pas rapide.

À 7 heures, j'ai fait à la piscine de l'A.S.M. (Michelin Clermont-Ferrand), 200 m. de brasse et 150 m. de crawl.

Le cours de religion me plut beaucoup. Il fut cependant un peu long et ennuyeux sur la fin. Pour l'anglais et les sciences, le cours fut moyen. Il est difficile de suivre l'anglais avec tout ce chahut. En technologie, le frère s'est mis en colère ce qui nous a valu une demi-heure de plus. Je comprends et justifie ses élans.

Jeudi 15 janvier.

J'ai passé une nuit formidable ; mon sommeil était profond et je n'ai pas eu, pour ainsi dire, de rêves.

Nous avons eu ce matin une messe qui, du reste, ne fut pas très active.

J'espérai jusqu'à midi, et même un peu le soir, recevoir une lettre de l'Africaine ou de l'Anglaise.

Je n'ai rien eu. Mon espérance ne cesse pas encore, mais je sens que bientôt je n'attendrai plus.

Un mois, c'est déjà beaucoup pour une réponse. Jamais, je ne vis une attente plus longue que cette distribution des lettres.

Jeudi 16 janvier.

La rencontre du patronage s'est bien passée. On a mis 4 gars à la porte et j'ai pris un peu le dessus.

Au courrier, je n'ai toujours rien de l'Africaine. Je reçois une lettre des parents à laquelle je m'empresse de répondre pour leur dire qu'ils ne viennent pas dimanche. Comme prétexte je leur donne la neige, mais en réalité je n'ai pas voulu faire faire à papa 130 km. Je n'aime pas beaucoup les trajets de ce genre, car il est souvent en voiture (et cela le fatigue comme il le dit).

Au courrier du soir, je n'ai rien des deux correspondantes. Cette fois, je n'espère plus du tout.

Quoique !

Samedi 18 janvier 1958.

Mes notes de quinzaine sont bonnes. Ce qui me réjouit. Pour combler ceci, je reçois une lettre de Susan (l'Africaine). Elle est courte et malheureusement pas très intéressante. Je suis quand même content. Demain dimanche, je reste à Clermont une fois de plus. Peut-être pour couper mon ennui ou pour un essai, j'écris aux grands-parents pour la première fois ; j'ai longtemps hésité avant de la faire. Enfin, c'est fait et j'espère que cela leur fera plaisir.

Mardi 21 janvier.

Je reçois une lettre de mes parents, une longue lettre qui me félicite de ma place et de mes notes. Par cette même lettre, j'apprends que les grands-parents sont venus dimanche à la maison et que tante Suzanne va avoir un enfant. Je reçois également une lettre de Ruth écrite complètement en Anglais. Elle ne se fatigue vraiment pas beaucoup pour m'écrire en français. Ceci n'empêche pas que ses lettres me fassent énormément plaisir.

Mercredi 22 janvier.

Je dois aller voir l'aumônier pour le patronage. Le rendez-vous est à 4 heures (du soir), mais ce n'est qu'à 4 h 30 que je le vois. Il est vraiment sympathique. Ce qui m'a plu c'est qu'il cherche à faire son vrai devoir de prêtre. En plus des questions concernant le patronage, il m'a entretenu sur ce qui m'est personnel. Ainsi, il m'a parlé de mon attitude quand je lui parle : je suis timide et reste coi à ses paroles. Je lui ai dit de même que je n'osais pas venir dans son bureau et beaucoup de camarades étaient comme moi. Ce qui me parut bizarre en lui, c'est qu'il semblait ignorer que les gars de mon âge hésitent de leur parler de sujets difficiles et délicats. À la suite de cette timidité que j'exposais, l'aumônier m'a donné un petit enseignement ; mais, étant trop contracté, je n'ai pas retenu grand-chose.

Jeudi 2 janvier.

La journée est assez bonne. Je me rends à Blanza en car et je rencontre sur les plateaux de ce village beaucoup de neige. La pureté du ciel –d'un bleu magnifique- faisait sur l'étendue blanche une harmonie saisissante. Le patronage s'est assez bien passé. Mon comportement fut bon malgré la dispute partagée avec les filles qui nous attaquaient de boules de neige dans la cour des locaux. J'espère qu'il n'y aura pas de suite.

Vendredi 24 janvier.

Le ciel s'est assombri. Heureusement que mon esprit ne l'est pas. À la pensée de sortir dimanche prochain, je peine à travailler. Il faut cependant que je travaille ; la raison me le dit. Aussi, j'essaie de m'accrocher.

Je reçois une lettre d'Elizabeth Bernigaud. Cela ne m'a pas choqué et je n'ai aucun trouble, aucune crainte. J'ai été surpris, choqué même, en lisant la première lettre de Susan et celle de Ruth. Il est vrai que je ne les connaissais pas et que je ne m'attendais pas à ces correspondantes.

Samedi 25 janvier.

J'envoie une lettre – réponse à Susan avant de monter au dortoir pour me changer en grande vitesse, car je n'ai guère de temps. Les cours de 2 à 4 heures (du soir) ne furent pas beaucoup animés ce qui me mit dans une attente plus longue de la sortie.

Durant ce voyage, je me suis imaginé mon arrivée à Digoin. Je pris peur de ne pas parler, d'être hors de mes moyens devant mes parents. Ce n'est pas que je les craigne, au contraire, mais la vie en pension est tellement étriquée que je me trouve dépaysé quand je sors. Je m'efforce beaucoup à la conversation et ne montre pas une mine extraordinaire ou triste. Maman me croit triste, insatisfait quand je ne parle pas. Voilà pour l'arrivée du train.

À table, je n'ai pas dit grand-chose, mais cela ne s'est pas vu, car Claude, ma sœur, parla durant tout le repas.

Dimanche 26 janvier 58.

Étant à Digoin, j'ai trouvé Paulette et Maurice. Ils se sont mariés (des amis de la rue de la Loire). Nous avons eu un entretien très sympathique du style « confidence ». Je sortis de chez eux un peu mélancolique ; bizarre même. En un mot, mon cœur était empli de troubles identiques à des états d'âme incompréhensibles. Avant de les quitter, j'ai bêtement embrassé Maurice, chose que je n'ai pas l'habitude de faire. Aussi, m'a-t-il dit : « tiens, tu m'embrasses ! » C'est à la suite de cette parole que je n'ai pas trouvé normale la situation. Comme réponse, je lui lançai : « pourquoi pas ? » Mais ce fut mal prononcé et de plus je rougissais.

Mardi 28 janvier.

Le travail reprend bien ; ainsi, le dimanche passé à la maison ne m'a pas dérangé. Ma semaine débute cependant moins facilement que la précédente. Je doute des résultats.

Je prépare aujourd'hui la lettre à Ruth. Cela est assez dur. Il faut réfléchir. Cette réflexion m'apprend ou plutôt me découvre une pensée personnelle. Je ne comprends pas pourquoi les

sentiments donnent tant de troubles difficiles à être décrits. Pourquoi y a-t-il tant de sujets, d'idées inexplicables ?

Mercredi 29 janvier.

C'est la journée de l'adoration perpétuelle au pensionnat.

Le matin, j'ai regretté de ne pas m'être préparé à la communion. Ceci ne m'a pas empêché de prier pour mes parents, Catherine, Claude. J'espère que mes paroles seront écoutées et que tous les dimanches maman ira à la messe avec ferveur, accompagné de papa.

Vendredi 31 janvier.

Hier, j'ai été, comme chaque jeudi, à Blanza. Il y avait un temps magnifique accompagné de chaleur. Je me suis plu à rêver dans l'herbe des plateaux de « la Bade ». Le soir de ce jeudi, j'ai emmené les gars du patro à l'église. Voici un point sur lequel je pourrais insister : la prière. Ils ne savent absolument pas prier.

La température d'aujourd'hui baisse depuis le matin ; mais, à midi, il y eut un ciel splendide. Je reçois une lettre de grand-mère Décréaux qui m'écrit aussi en tant que marraine. C'est ce que je désirai.

Samedi 1^{er} février 1958

Le froid s'accroît toujours, mais autour de midi il fait assez chaud. Ce soir, beaucoup partent chez eux. Comme je reste ici, j'ai pu écouter avec beaucoup de joie un disque de Tchaïkovski et un autre de jazz moderne.

Dimanche 2 février

Le levé accompli, je vais à la messe.

La promenade ne fut pas tellement agréable (est-ce en groupe ou seul ? Surement en groupe accompagné, je ne me rappelle pas). Heureusement que le film était bien. C'était « Petit garçon perdu » que je voyais pour la troisième fois.

Année 1957-1958

Je suis en 3^{ème} Technique à Godefroy-de-Bouillon. Clermont-Ferrand.

Lundi 30 décembre 1957.

Samedi dernier Claude a organisé une surprise-partie et aujourd'hui on s'affaire pour remettre en ordre le chahut de l'avant-veille. On s'est beaucoup amusé à cette « surpat » ; sagement et bien.

Mardi 31 décembre.

Je suis en vacances depuis déjà une semaine et je me repose beaucoup ; mais d'un repos intellectuel, car je sors assez souvent et mon sommeil s'en ressent. Ainsi ce soir, je vais chez Bonnevais à une soirée de fin d'année. Nous retrouvons la famille Clergeot, M. et Mme Chauveau, aussi Samuel et Marie-Jo. L'ambiance du bal est formidable. Tout le monde s'amuse et danse énormément. Pour ce qui nous concerne (la famille Durand), nous rentrons à 5 heures.

Mercredi 1^{er} janvier.

Cette journée se déroule comme de coutume. Réunion chez les grands-parents, réunion de famille où tous s'attablent pour un repas gastronomique. Comme cette ambiance de tantes, d'oncles, de petits cousins n'était pas très agréable, je me suis rendu avec deux cousins de mon âge à peu près et ma sœur à un thé dansant dans la salle du Casino de Bourbon-Lancy (ville thermale). Il y avait peu de monde et il faisait froid.

Le soir je fis à toute la famille présente une séance de cinéma. Cette projection fit la joie de tous et rappela les heureux souvenirs de vacances.

Vendredi 3 janvier.

Je me suis rendu hier chez le médecin pour une visite médicale demandée par l'école. Cette école où je suis rentré maintenant. Oui, les vacances sont terminées et je peine à me lever de mon lit de bois (toujours un grand dortoir). Les cours ont repris à 10 heures et vers midi j'avais l'impression d'être interné depuis une éternité. Les retours (des moments) de plaisirs sont tristes ; je n'ai envie que de ne rien faire, absolument rien. Pourtant, je n'ai pas le droit de me laisser vivre. Il faut faire.

Une autre chose également importante. J'ai l'impression de voir Carnaval demain alors qu'il y a bien un mois avant celui-ci. Je ne dois plus penser aux vacances ; il faut que je travail.

Dimanche 5 janvier 1958.

Moralement, je me sens mieux. Les vacances s'éloignent et je me mets au travail. J'ai cependant un peu le cafard et l'envie me prend d'avoir un correspondant pour sortir en ville. J'aimerais beaucoup être à la maison, mais la chose est impossible, aussi je m'efforce de ne pas penser aux heures plaisantes que je passais à Digoin. J'écris à mes parents une lettre très normale dans laquelle je ne laisse rien apparaître sur ma tristesse.

Dans cette lettre je m'étonne aussi de n'avoir rien reçu d'une correspondante africaine (Afrique du Sud). Mon étonnement peut s'expliquer par le fait que mes parents ont ouvert une de ses lettres, la première je crois et depuis ce temps-là, je me méfie, car mon courrier dans beaucoup de cas doit rester secret.

Lundi 6 janvier 1958

Je travaille enfin et heureusement, car je veux terminer en assez bonne place.

J'ai reçu une lettre de Pierre Lépée. Cette lettre était accompagnée d'une carte d'Ernest Laurent avec, en plus la signature de Baudet. Ces trois, Laurent, Baudet Lépée sont des camarades de classe que j'avais durant mon internat à Saint-Gilles. Lépée m'est ami depuis longtemps et il est aussi mon confident tout comme moi je suis le sien. Si j'ai reçu quelques nouvelles de Pierre Lépée, je n'ai rien reçu de l'Africaine, ni de l'Anglaise. Elles mettent du temps pour me répondre ou pour m'écrire.

Le temps est pluvieux avec du vent. J'aimerais voir de la neige, avoir une température plus froide pour que Clermont se caractérise et se fasse (se montre) à mon idée. Aussi pour que le temps change.

À neuf heures (du soir), c'est-à-dire bientôt, j'irai au lit. J'espère qu'avant de m'endormir je ne me laisserai pas aller au rêve.

Mardi 7 janvier

J'ai reçu aujourd'hui une lettre des parents et une carte de Christian Bautonnet qui est un camarade de Saint-Gilles. Il m'envoie ses vœux pour la nouvelle année. À la suite de ces deux lettres, je me décide d'écrire une carte à Paul Aubertin (plus âgé que moi). Je ne sais pas si je fais bien de lui rappeler mon existence.

La température est toujours clémente. Je désire donc qu'il fasse un peu plus froid afin que Clermont se détermine. Je veux de la neige pour voir comment est l'hiver dans le Puy-de-Dôme.

Au cours de religion, le professeur nous a donné une phrase de Guy de Larigaudie : « La chanson d'une eau vive entraîne loin des marais ».

Jeudi 9 janvier.

Cette journée fut bonne. La séance d'atelier puis le cours de maths ont été bien employés. Je suis donc satisfait et je me félicite d'une matinée que je juge parfaite, mais qui, paraît-il, ne l'ait pas encore assez.

Comme chaque jeudi après-midi, je fais le trajet Clermont – Blanza, aujourd'hui très agréable -, pour me rendre à un patronage. Au début, tout allait bien, mais à la fin ce fut une vraie pagaille. N'ayant aucune éducation, ces petits paysans de la basse Auvergne se sont ouvertement moqués de nous, moniteurs.

Avant de rentrer en boîte on prend un soda au Rabelais-snack bar.

Dimanche 12 janvier.

Hier, au cours de catéchisme, nous avons eu audition de disques. L'heure fut agréable. Après ce moment fort plaisant, nous avons eu cours de maths. Maths que j'apprends et bien sûr comprends (maintenant) sans difficulté ; aussi je me laisse facilement divertir. C'est pourquoi je me rappelle maintenant la nécessité d'écouter. Que cela soit dit une fois pour toutes.

Aujourd'hui dimanche, un peu de chahut dans la cour m'a diverti et donné de la gaité. Je n'ai donc pas trouvé la journée pénible en dépit des camarades partis en grand nombre dans leur famille.

La neige tombe – et en grande quantité - pour la première fois de l'année scolaire. C'est vers 5 heures (du soir) que la chute fut le plus intense.

Lundi 13 janvier.

Ce matin je montre un enthousiasme total. Comme je suis heureux de vivre ce jour ! Une joie à peine compréhensible existe en moi, pourtant je ne me plais guère en pension. Mais, pour je ne sais qu'elle raison, je me sens heureux, gai. J'ai préparé pour le patronage de Blanza un jeu qui, j'en suis sûr, amuserait beaucoup les gars. Ce jeu ne s'est pas fait à cause d'une contradiction de Laporte. Je le déteste et il me déteste. Il n'a pas proposé ce que j'ai préparé. Cela m'a vexé. Je crois c'est de sa faute si le patro. ne marche pas (bien).

Mardi 14 janvier 1958.

Ce matin malgré les deux heures de dessin (industriel) ne me parut pas rapide.

À 7 heures, j'ai fait à la piscine de l'A.S.M. (Michelin Clermont-Ferrand), 200 m. de brasse et 150 m. de crawl.

Le cours de religion me plut beaucoup. Il fut cependant un peu long et ennuyeux sur la fin. Pour l'anglais et les sciences, le cours fut moyen. Il est difficile de suivre l'anglais avec tout ce chahut. En technologie, le frère s'est mis en colère ce qui nous a valu une demi-heure de plus. Je comprends et justifie ses élans.

Jeudi 15 janvier.

J'ai passé une nuit formidable ; mon sommeil était profond et je n'ai pas eu, pour ainsi dire, de rêves.

Nous avons eu ce matin une messe qui, du reste, ne fut pas très active.

J'espérai jusqu'à midi, et même un peu le soir, recevoir une lettre de l'Africaine ou de l'Anglaise. Je n'ai rien eu. Mon espérance ne cesse pas encore, mais je sens que bientôt je n'attendrai plus. Un mois, c'est déjà beaucoup pour une réponse. Jamais, je ne vis une attente plus longue que cette distribution des lettres.

Jeudi 16 janvier.

La rencontre du patronage s'est bien passée. On a mis 4 gars à la porte et j'ai pris un peu le dessus.

Au courrier, je n'ai toujours rien de l'Africaine. Je reçois une lettre des parents à laquelle je m'empresse de répondre pour leur dire qu'ils ne viennent pas dimanche. Comme prétexte je leur donne la neige, mais en réalité je n'ai pas voulu faire faire à papa 130 km. Je n'aime pas beaucoup les trajets de ce genre, car il est souvent en voiture (et cela le fatigue comme il le dit).

Au courrier du soir, je n'ai rien des deux correspondantes. Cette fois, je n'espère plus du tout. Quoique !

Samedi 18 janvier 1958.

Mes notes de quinzaine sont bonnes. Ce qui me réjouit. Pour combler ceci, je reçois une lettre de Susan (l'Africaine). Elle est courte et malheureusement pas très intéressante. Je suis quand même content. Demain dimanche, je reste à Clermont une fois de plus. Peut-être pour couper mon ennui ou pour un essai, j'écris aux grands-parents pour la première fois ; j'ai longtemps hésité avant de la faire. Enfin, c'est fait et j'espère que cela leur fera plaisir.

Mardi 21 janvier.

Je reçois une lettre de mes parents, une longue lettre qui me félicite de ma place et de mes notes. Par cette même lettre, j'apprends que les grands-parents sont venus dimanche à la maison et que tante Suzanne va avoir un enfant. Je reçois également une lettre de Ruth écrite complètement en Anglais. Elle ne se fatigue vraiment pas beaucoup pour m'écrire en français. Ceci n'empêche pas que ses lettres me fassent énormément plaisir.

Mercredi 22 janvier.

Je dois aller voir l'aumônier pour le patronage. Le rendez-vous est à 4 heures (du soir), mais ce n'est qu'à 4 h 30 que je le vois. Il est vraiment sympathique. Ce qui m'a plu c'est qu'il cherche à faire son vrai devoir de prêtre. En plus des questions concernant le patronage, il m'a entretenu sur ce qui m'est personnel. Ainsi, il m'a parlé de mon attitude quand je lui parle : je suis timide et reste coi à ses paroles. Je lui ai dit de même que je n'osais pas venir dans son bureau et beaucoup de camarades étaient comme moi. Ce qui me parut bizarre en lui, c'est qu'il semblait ignorer que les gars de mon âge hésitent de leur parler de sujets difficiles et délicats. À la suite de cette timidité que j'exposais, l'aumônier m'a donné un petit enseignement ; mais, étant trop contracté, je n'ai pas retenu grand-chose.

Jeudi 2 janvier.

La journée est assez bonne. Je me rends à Blanza en car et je rencontre sur les plateaux de ce village beaucoup de neige. La pureté du ciel –d'un bleu magnifique– faisait sur l'étendue blanche une harmonie saisissante. Le patronage s'est assez bien passé. Mon comportement fut bon malgré la dispute partagée avec les filles qui nous attaquaient de boules de neige dans la cour des locaux. J'espère qu'il n'y aura pas de suite.

Vendredi 24 janvier.

Le ciel s'est assombri. Heureusement que mon esprit ne l'est pas. À la pensée de sortir dimanche prochain, je peine à travailler. Il faut cependant que je travaille ; la raison me le dit. Aussi, j'essaie de m'accrocher.

Je reçois une lettre d'Elizabeth Bernigaud. Cela ne m'a pas choqué et je n'ai aucun trouble, aucune crainte. J'ai été surpris, choqué même, en lisant la première lettre de Susan et celle de

Ruth. Il est vrai que je ne les connaissais pas et que je ne m'attendais pas à ces correspondantes.

Samedi 25 janvier.

J'envoie une lettre – réponse à Susan avant de monter au dortoir pour me changer en grande vitesse, car je n'ai guère de temps. Les cours de 2 à 4 heures (du soir) ne furent pas beaucoup animés ce qui me mit dans une attente plus longue de la sortie.

Durant ce voyage, je me suis imaginé mon arrivée à Digoin. Je pris peur de ne pas parler, d'être hors de mes moyens devant mes parents. Ce n'est pas que je les craigne, au contraire, mais la vie en pension est tellement étriquée que je me trouve dépaysé quand je sors. Je m'efforce beaucoup à la conversation et ne montre pas une mine extraordinaire ou triste. Maman me croit triste, insatisfait quand je ne parle pas. Voilà pour l'arrivée du train.

À table, je n'ai pas dit grand-chose, mais cela ne s'est pas vu, car Claude, ma sœur, parla durant tout le repas.

Dimanche 26 janvier 58.

Étant à Digoin, j'ai trouvé Paulette et Maurice. Ils se sont mariés (des amis de la rue de la Loire). Nous avons eu un entretien très sympathique du style « confidence ». Je sortis de chez eux un peu mélancolique ; bizarre même. En un mot, mon cœur était empli de troubles identiques à des états d'âme incompréhensibles. Avant de les quitter, j'ai bêtement embrassé Maurice, chose que je n'ai pas l'habitude de faire. Aussi, m'a-t-il dit : « tiens, tu m'embrasses ! » C'est à la suite de cette parole que je n'ai pas trouvé normale la situation. Comme réponse, je lui lançai : « pourquoi pas ? » Mais ce fut mal prononcé et de plus je rougissais.

Mardi 28 janvier.

Le travail reprend bien ; ainsi, le dimanche passé à la maison ne m'a pas dérangé. Ma semaine débute cependant moins facilement que la précédente. Je doute des résultats.

Je prépare aujourd'hui la lettre à Ruth. Cela est assez dur. Il faut réfléchir. Cette réflexion m'apprend ou plutôt me découvre une pensée personnelle. Je ne comprends pas pourquoi les sentiments donnent tant de troubles difficiles à être décrits. Pourquoi y a-t-il tant de sujets, d'idées inexplicables ?

Mercredi 29 janvier.

C'est la journée de l'adoration perpétuelle au pensionnat.

Le matin, j'ai regretté de ne pas m'être préparé à la communion. Ceci ne m'a pas empêché de prier pour mes parents, Catherine, Claude. J'espère que mes paroles seront écoutées et que tous les dimanches maman ira à la messe avec ferveur, accompagné de papa.

Vendredi 31 janvier.

Hier, j'ai été, comme chaque jeudi, à Blanza. Il y avait un temps magnifique accompagné de chaleur. Je me suis plu à rêver dans l'herbe des plateaux de « la Bade ». Le soir de ce jeudi, j'ai emmené les gars du patro à l'église. Voici un point sur lequel je pourrais insister : la prière. Ils ne savent absolument pas prier.

La température d'aujourd'hui baisse depuis le matin ; mais, à midi, il y eut un ciel splendide. Je reçois une lettre de grand-mère Décréaux qui m'écrit aussi en tant que marraine. C'est ce que je désirai.

Samedi 1er février 1958

Le froid s'accroît toujours, mais autour de midi il fait assez chaud. Ce soir, beaucoup partent chez eux. Comme je reste ici, j'ai pu écouter avec beaucoup de joie un disque de Tchaïkovski et un autre de jazz moderne.

Dimanche 2 février

Le levé accompli, je vais à la messe.

La promenade ne fut pas tellement agréable (est-ce en groupe ou seul ? Surement en groupe accompagné, je ne me rappelle pas). Heureusement que le film était bien. C'était « Petit garçon perdu » que je voyais pour la troisième fois.

Mardi 4 février

Cette semaine commence avec le froid et peu de courage au travail. Cela vient, je pense, d'un dérangement physique. J'ai aussi un peu le cafard, en un mot tout ce qu'il y a contre une bonne condition de labeur.

Le professeur de Math (celui de religion également) veut faire un disque de la classe. Il enregistre pour cela sa voix et celle de chaque élève. Aujourd'hui, nous avons fait un essai. Ayant descendu un magnétophone, il a fait entendre son « speech », puis deux élèves se sont fait enregistrer. Nous avons écouté par la suite. Le tout était assez bien. Les paroles du prof étaient prenantes.

J'ai reçu au courrier de midi une lettre des parents qui montrent ouvertement leur mécontentement pour mon travail. Il me reproche d'abord ma place de onzième en me disant que je ne dois pas descendre en dessous de huitième. Et ensuite, ils ne veulent pas que je sorte le dimanche avec Pierre. « Ton père ne sortait pas, je ne sortais pas, tes oncles, tes tantes ne sortaient pas quand ils étaient en pension », m'écrit maman.

Ennuyé par la lettre sévère des parents, je décide de me justifier un peu. Je leur explique donc pourquoi les notes en maths et en techno sont mauvaises. Je leur dis aussi, pour rattraper mes idées de liberté que je n'insisterai plus pour sortir dans Clermont. J'envoie la lettre immédiatement après l'avoir écrite.

À 1 heure 30, j'assiste à une réunion ayant pour but le patronage à laquelle j'apprends des choses très utiles. On me remet un livre de jeu.

Jeudi 6 février

Le soir, au patronage, j'essaie de mettre en pratique ce qu'on m'a dit l'avant-veille. Peut-être coïncidence, enfin toujours est-il que le patro d'aujourd'hui s'est bien passé. Il fut un des meilleurs jusqu'à maintenant. J'avais la charge de ceux qui n'aiment pas le football et je pense m'en être assez bien tiré. Il faut cependant faire encore mieux. Un des meilleurs moyens pour ceci est de préparer à l'avance les jeux.

Un vent formidable souffla sur le plateau de la Bade, ce qui me remplit de joie. Ici, j'ai pensé que tout était normal ces jours, mais que je peinais au travail.

Vendredi 7 février

Le devoir de Math fut moyen ; je peux faire mieux.

Au cours de religion, le frère German enregistra nos voix. Il enverra la bande magnétique dans un studio parisien qui transmettra les sons sur un disque 33 tours 1/3. Nous passons les uns derrière les autres devant le micro. Voilà ce que j'ai dit, non sans émotion :

« Joie et bonheur dans le devoir, c'est ce que j'ai trouvé en écoutant les cours de religion. Volonté et foi furent accentuées ici et le seront encore plus à l'Hermitage, lieu de retraite maintes fois vanté par mes camarades.

Je remercie de tout mon cœur celui qui m'a apporté le nécessaire pour devenir un homme, un chrétien. Je remercie aussi celui qui par une parole calculée m'a appris qu'il ne fallait pas douter de soi ».

J'ai dit ceci sincèrement et je mens en disant aux autres que ces paroles ne sont que des façades. Je pense également que les autres mentent quand ils racontent qu'ils n'ont pas pensé à leur speech. Ceci au général.

Malgré cet enregistrement qui pouvait être une distraction, je me sens déprimé et déçu. État d'âme qui s'accroît en apprenant mes notes dérisoires de math et de Français. Je voulais avoir plus que les autres et je suis jaloux des autres. Quelles choses horribles ! Être jaloux et je le suis. Je suis même méchant envers le prochain et je ne peux « sentir » personne, sauf Charles Sardou. Pourquoi ne pas aimer que les autres aient plus, réussissent mieux ? Il faut que je me corrige de ce défaut.

Dimanche 9 février

Journée fort intéressante par les distractions extérieures, ce qui m'empêche d'avoir un moral bas. Le film vu le soir, « Maria Chapdelaine » ne le remonte pas, au contraire. Si le film fut déprimant, la promenade fut bonne est utile, car une fois de plus, j'ai entrevu (perçu) ma jalousie qui s'est montrée malheureusement grande. Je suis maintenant sûr d'être jaloux, le souvenir de certains actes le prouve et surtout je l'ai vu.

Lundi 10 février 1958

Toujours cet orgueil, toujours ce besoin d'être plus important, de surpasser les autres. Mon moi résonne autour de ma personne. Ce soir, je vais me confesser pour la fête de demain. À l'église, je m'efforce dans la prière et essaie de faire une bonne confession. Je crois qu'elle sera bonne.

À neuf heures, avant l'étude du soir, j'éprouve le besoin de dire ma peine à mon ami Charles Sardou. Mais je n'ose pas. Car, est-ce un vrai ami ? Je ne sais pas pourquoi, mais j'aimerais avoir un grand ami qui me dit tout et à qui je dis tout. Cet ami, je ne le trouverai sûrement pas. J'aimerais que cela soit Charles, mais il n'est pas de mon rang social (Plus élevé).

Mardi 11 février

Journée de prière (mêlée de cours) à l'occasion du centenaire des apparitions à Lourdes. Le matin, avant la messe, je me suis trouvé déçu ; mais cela ne m'a pas empêché de prier durant l'office. À mon avis, j'ai bien et beaucoup prié. Si j'étais déçu, c'est parce que je croyais en une journée plus importante qu'elle ne l'était. À l'Angelus de midi, nous avons aussi prié. Toute la classe, accompagnée du frère German. J'ai adressé mes paroles à Dieu, à la Vierge pour mes parents, Claude, Catherine. C'est le soir dans mon lit que j'ai le mieux prié. Mon cœur s'est senti transporté vers Dieu. Mon corps aussi, mais il ne pouvait pas rejoindre mon cœur.

Mercredi 12 février

Hier, j'ai souhaité de posséder (maîtriser) toutes mes pensées pour laisser place au travail. Et, chose formidable, mon esprit ne se dirige que sur le travail ou en grande partie. J'ai reçu cette grâce, j'en suis sûr. Mon caractère est cent fois meilleur. Je suis heureux, rempli d'une joie totale, une joie différente des autres. Ainsi, à la messe de division j'ai été, comme hier, très content de communier. Cette joie bien que je la considère spéciale est la vraie joie.

Je pense que Charles pourra être un ami ; il m'a confié est je lui ai confié.

Samedi 15 février

Hier et aujourd'hui nous faisons les compositions de l'examen semi-trimestriel. J'ai fait l'anglais et le français (orthographe) hier. L'anglais est bon. Mais le français, je doute. Samedi matin et samedi soir, c'est fait le reste. Aussi le soir à 5 heures, je suis libre et je vais à Digoïn.

Dans le train où j'ai rencontré Martine avec une amie et deux autres filles, j'ai longuement réfléchi sur les examens. Mis à part la rédaction, mes compos sont bonnes. Cette réussite scolaire est en

accord avec une journée splendide qui s'est bien passée . Je dis cela, car, bien qu'étant sur le départ en vacances, je n'y ai pas pensé.

Alors que je reçois une lettre de mes parents qui sont rentrés depuis deux jours de Paris, j'explique à Pierre quels disques il doit m'acheter à Moulins. Dans le train, je sens la fatigue m'abattre ; je dors presque.

Dimanche 16 février

Ce dimanche se passe en compagnie de l'oncle et la tante Chevallier. Ni le matin ni le soir ne furent désagréables, ceci grâce au beau temps qui malheureusement tourne à l'orage.

Forcés par le devoir (professionnel), mes parents durent se rendre au bal costumé organisé par la Commune de Digoin. L'ambiance était mauvaise, les danseurs et danseuses costumés piteux. Tout était moche. Sauf la personne avec qui j'ai dansé. Un masque (bourbonnais) de conversation intelligente et plaisante, mais bavarde. Nous avons beaucoup discuté. Je me trouvais veinard de danser avec une étudiante (je la croyais telle) dans ce milieu affreux. Bien que ce masque féminin ne me connaissait pas, elle est arrivée par multiples questions à trouver mon nom. J'en étais surpris vu que je ne trouvais pas le sien en dépit de toutes les paroles. À minuit, au moment de se démasquer, j'ai appris avec stupéfaction que ma cavalière était la femme du secrétaire de Mairie que connaît très bien papa. Honteux d'avoir tenu des propos peu dignes à une femme mariée, j'ai quitté le bal malgré les insistances de ma cavalière. Restez donc me dit-elle, nous nous sommes beaucoup amusés, continuons. Mais je n'en avais pas envie et le visage rouge, je quitte la salle sous le regard des personnes qui durent comprendre mon embarras.

Lundi 17 février

Suivant les habitudes de la pension, je me lève tôt le matin, tout comme hier. Fernande, la bonne, étant malade, je me donne en entier pour essuyer la vaisselle, faire le salon, la salle. Le soir, nous avons reçu à dîner Madame Aubertin, Paulette (sa fille) et Maurice (son époux). Je me suis, pour ne pas changer, montré un peu gauche devant eux. Ceci, peut-être à cause de Monsieur Aubertin qui est mort depuis deux ou trois mois.

Mardi 18 février

Dernier jour de congé qui se passe très bien. Je n'ai pas le temps de m'ennuyer quoique sur le soir, le temps fut un peu long. Je sors avec maman pour acheter un complet ; il va être du tonnerre. En même temps, je mets les lettres pour Claude et pour Ruth à la poste. Maman a écrit à Claude et j'ai rajouté un petit mot.

Je pris rapidement mon diner et également rapidement je monte dans le train. Je rencontre ici Pierre qui, arrivé à Clermont, va chez sa tante pour passer la nuit. Aussi, je rentre seul à la boîte.

Mercredi 19 février

À 9 heures a lieu la reprise des cours. Tout à ce sujet se passe bien. À ce sujet ! Car il fait un froid terrible.

Charles s'est bien amusé pendant les vacances quoi d'il soit resté à Clermont. Il a vu ses parents qui, en accord avec le frère inspecteur, permettent à Charles de sortir tous les jeudis et un dimanche sur deux. J'aimerais être à sa place : un semblant de liberté. Mais je pense que ces sorties ne me satisferaient pas. Ce dont j'ai besoin, c'est d'aller à Digoin, dans ma chambre, chez mes parents.

Jeudi 20 février

Je me rends comme chaque jeudi après-midi à Blanza. Sur le conseil de l'aumônier, nous avons discuté sur divers points qui ne gazaiant pas du tout. La discussion fut vaine. Nous avons tort d'avance ; c'est un principe. J'avoue que je peinais à réussir dans la discipline, mais j'étais novice. Ce que je comprends ce mois, c'est le blâme lancé sur les élèves de Godefroy. Les

habitants de Blanza, par la bouche de Laporte, voient en nous de mauvais sujets, donnant le mauvais exemple. Ainsi il est dit que nous avons donné la permission de fumer. Ce qui est faux. Fous de colère et las de disputes spectaculaires, nous avons quitté définitivement le patro, nous avons quitté ces gens de mauvaise foi, de mauvais caractère. Nous espérons former un autre patron, mais lequel ?

Samedi 32 février

J'espère, dès le matin, connaître le résultat de l'examen. J'ai peur, car je ne suis pas sûr d'être bien classé. Mon inquiétude fut inutile, car je suis deuxième après Escarguel et avant Lantier. Ma note en maths est assez bonne ; en géométrie, je dois faire mieux. Mes parents seront surement contents en apprenant ma place : deuxième ! Cela fait longtemps que je désire cette place.

Je suis heureux, cela se conçoit ; aussi est-il dommage que la pluie fasse objection à mon bonheur. Il pleut continuellement. Ce qui me donne l'impression d'être ici depuis longtemps alors qu'il n'y a que 5 jours que je suis rentré.

Lundi 24 février

J'essaye de voir l'aumônier qui, à plusieurs reprises, était absent ou occupé. Je ne l'ai pas vu. Cette visite avait pour but le patronage, mais j'espérai discuter sur ce qui me concerne intimement. Cette entrevue manquée, la lassitude peut-être, a fait de la journée une journée passive. J'ai cependant formulé positivement une remarque déjà ancienne. En pension, j'éprouve le besoin de penser, de rêver, de me disposer à la méditation en m'étendant seul dans un près. Tandis qu'à la maison, toutes ces choses de l'esprit, des sens, du cœur, de Dieu ne me disent rien. En un mot, je me pose beaucoup plus de questions en pension qu'en vacances chez moi.

Mardi 25 février

Cette fois, l'aumônier Guillaumon est dans son bureau. Gilles Palluat et moi-même allons le trouver pour le patro. Nous avons peur, mais l'abbé ne nous dit rien. Au contraire, il nous a donné raison, car après les disputes publiques entre moniteurs où nous avons été abaissés, nous ne pouvions plus avoir d'autorité. Je pense que la mauvaise réputation que nous avons à Blanza fut produite par d'autres camarades qui l'an passé se donnaient libre cours à la fantaisie. N'en parlons plus. Ceci est une chose terminée ; nous sommes partis, laissant les autres avec leurs mauvaises paroles, ce qui est la meilleure solution. Un autre ennui subsiste cependant, nous n'avons plus de patron et il nous en faut un. Lequel ?

Cette idée accapare constamment mon esprit. C'est vers le soir seulement que tout fut arrangé. Nous irons au patronage de Notre-Dame-du-port qui manque de moniteurs. Comment cela va être ? Je l'ignore.

Il y a de la neige, mais comme il ne fait pas trop froid, j'espère que celle-ci sera disparue avant que mes parents viennent, c'est-à-dire avant dimanche.

Charles, après une angine, est descendu de l'infirmerie. Il a vu comme toute la classe quelques photos de villas magnifiques qui égayaient les murs de la salle. Il a vu aussi, en comparaison, la misère des mal-lotés à l'aide d'autres gravures. J'eus le temps de voir ces images jusqu'à 23 heures. Je dus en effet faire (écrire) 400 lignes.

Jeudi 27 février

C'est le premier jour que nous pratiquons ce patronage à la paroisse Notre-Dame-du-port. Notre début est bon ; il m'a emballé. Les enfants sont gentils et corrects. Quelle différence de mentalité entre ceux-ci et les petits paysans de Blanza ! Ce qui me fit surtout plaisir, c'est le moniteur-chef. Il est l'amabilité même. Ayant 20 ans, il se trouve au séminaire pour la première année. Il est très simple, moderne, prompt. Vraiment sympa, il est toujours franc. En un mot, il possède tout ce qu'il y a de bon. Il est le type même de l'homme comme je l'apprécie. Ce n'est pas, comme on pourrait le penser puisqu'il est séminariste, une simili grenouille de bénitier, un bigot. Loin de là.

Avec toutes des rencontres heureuses, je suis content d'avoir quitté Blanza que je ne regrette pas.

Vendredi 28 février

Une joie incomparable, indescriptible s'empare de moi. Tout le matin fut ainsi ; j'étais littéralement transporté d'allégresse. Vers le soir cette joie s'est apaisée. Ce sont les maths qui en sont la cause, car je n'ai pas bien réussi. Il me reste cependant quelque chose de mon bonheur, de mon transport. (La joie qui m'imprègne est plutôt un transport qu'une joie réelle). Ainsi, à la récréation de 18 heures, l'envie de rêver me tente fortement. Je voudrais rester seul dans la cour, dans le calme, à ne rien faire, sinon à laisser mon esprit vagabonder d'étoile en étoile. Il en est de même dans mon lit où je me transporte vers le rêve si agréable, mais peut-être dangereux. (Évasion ?)

Dimanche 2 mars 1958

Bien qu'il y ait toujours de la neige, je sors avec mes parents qui sont venus accompagnés de Claude, ma sœur. Comme il faisait froid, nous nous sommes rendus au cinéma. C'est peut-être lui qui rendit la journée agréable. Lui ou le restaurant, ou la promenade en voiture, ou le tout réuni.

Après le film, nous nous sommes rendus au pied du Puy-de-Dôme en voiture. Il y avait beaucoup de neige et ici, papa voulant lancer une boule a perdue sa chevalière. Ce n'est qu'après une demi-heure de recherche que nous l'avons retrouvée. Tous et moi-même étions contents.

Vers 18 heures mes parents et Claude sont repartis. Ils m'ont laissé rapidement ce qui m'a permis de voir que j'étais heureux de les rencontrer. Je me suis également dit que si j'étais sorti seul ma joie ne serait pas la même. Seul, il n'y aurait peut-être même pas eu de joie.

Mardi 4 mars

Aujourd'hui tout est calme. J'ai sans peine repris le travail. Ce qui ne m'empêche pas de regretter la liberté tant désirée. J'ai besoin de liberté et je dois lutter contre ce besoin qui, si je ne le lutte avec volonté, m'envahirait et me ferait détester la boîte.

Je reçois une lettre de maman qui m'annonce qu'elle m'envoie une montre. Comment va-t-elle être cette montre ? J'ai peur qu'elle soit de bon marché. Je suis difficile, mais surtout exigeant. Pourquoi demander à mes parents plus que je dois avoir ?

La nécessité d'avoir un ami se fait de nouveau sentir. Ce besoin, je l'ai vu en attendant dimanche soir le retour de Charles. Des liens d'amitié peuvent se former entre lui et moi ; et pour obtenir ces liens, pour les créer, je pense de discuter, de lui dire les nombreux avantages qu'il y a de posséder un ami. Cette conversation serait sans doute facile, mais je n'ose pas lui en parler. D'autant plus que les amis, pour moi n'existent qu'à moitié, malheureusement.

Mercredi 5 mars

Mes notes de quinzaine sont mauvaises. J'ai un zéro en sciences et des notes pour les autres matières sont très basses. Cet échec est un joli remerciement pour mes parents qui m'ont offert une montre. Ils m'ont donné, je ne leur ai rien donné, même pas la seule chose minime, mais capitale, mon travail suivi de succès. Ce n'est pas être mal classé qui me peine, c'est de l'être quand on m'offre un présent. Je m'accuse de n'avoir pas fait plaisir alors qu'on m'a fait plaisir. J'ai ceci sur le cœur et mon moral en est abaissé.

Vendredi 7 mars

La catastrophe est totale, car j'attrape de mauvaises notes à d'autres devoirs. Mon mécontentement s'accroît donc. Tout me dégoûte et il ne le faut pas. Le mieux est de surmonter ce dégoût par la volonté. J'ai tendance à prier Dieu, la Vierge afin d'obtenir leur aide pour ces lassitudes passagères. Je ne pense pas que ces demandes soient de bon augure, car Dieu puissant apporte une aide pour ce qui en fait la peine. Et cette déception humaine ne lui est certainement pas importante. D'autant plus que notre vie ne doit pas être totalement facile - ma prière à Dieu tend quelquefois à cette facilité de vie. Mon mécontentement dure toujours et progresse. Qu'est-ce que vont dire mes parents ? Quels remerciements je leur apporte ? Je suis tellement attristé et ennuyé que le soir même j'écris une longue lettre où je me condamne et où j'exprime mon mécontentement sur moi-même. Cela m'a un peu soulagé et m'a mis dans l'espoir de ne pas recevoir une dispute, une réprimande à cause de ma place.

Dimanche 9 mars

Il neige depuis longtemps ce qui fait que tout, ou à peu près tout, est recouvert de blanc.

Hier en instruction religieuse, le professeur nous a expliqué qu'on était infiniment heureux si on se trouve en amitié avec Dieu. Et ce matin, pendant la messe je me suis senti près de Dieu, ma pensée s'unissait facilement à ce que je connais de lui. J'étais heureux, très heureux, en dépit de mes déceptions précédentes. Suis-je en amitié avec Dieu puisque je suis heureux près de Lui ? Mais ce bonheur peut aussi venir de mon indifférence. Je ne le pense pas, car je ne me suis pas trouvé souvent indifférent.

Comme tous les dimanches, mon âme est envahie de mélancolie. Cet état, bon ou mauvais, je ne sais pas, m'a montré une différence avec l'an passé. Je ne recevais avant que des lettres des parents et de Claude. Tandis que maintenant mon courrier est plus abondant. La réception des lettres me plaît beaucoup et je suis d'autant plus content que je réponds plus souvent que je n'écris le premier. Cela peut être la preuve que mes lettres sont intéressantes puisque certains cherchent à en avoir.

Mercredi 12 mars

Remplir ce journal devient de plus en plus difficile. J'ai oublié de l'ouvrir depuis une semaine au moins. Aussi, je dois me mettre à jour. Ceci est chose faite.

Je reçois une lettre de mes parents qui ne disent rien sur ma place si mauvaise.

Je donne à Charles une photo où je suis vu en entier ; il m'en donnera une. Ce qu'il fit le soir. J'étais un peu déçu, car il me donna une simple photo d'identité, abîmée et moche. Mon être à ce moment était triste ; j'aurais aimé changer de lieu ou me divertir.

À six heures et demie à l'atelier, j'ai remarqué que l'esprit de la classe était bon. Pour la séance de limage, nous devons commencer une pièce de composition (examen de Pâques). Personne n'était prévenu et on était en droit de rouspéter pour la cause que l'on n'était pas suffisamment prêts. Aucun élève n'a crié ; la pièce s'est faite sans haine contre le professeur. À Saint-Gilles (Moulins), on aurait tous faits du pétard et le prof. aurait été traité de salaud : ne pas nous prévenir. Il n'est pas utile de dire, je pense, que je préfère les réactions de Godefroy.

Avant de m'endormir, un souvenir de l'enfance me revient en esprit. Je devais acheter une ceinture, et comme je fis cet achat seul, j'apportais deux genres différents à la maison. Il y avait quatre-vingts francs de différence entre les deux articles. Je préfèrai la plus chère, car elle était mieux travaillée, plus fine. L'autre un peu grossière était plus solide. Papa me fit prendre la moins chère, cela m'ennuya, mais je dus abdiquer. Cette leçon que papa me fit d'une manière indirecte sur l'économie sonne toujours à mon oreille.

Vendredi 14 mars

À la chapelle de la pension, nous assistons à une cérémonie ayant pour but le Carême. Pour les faits extérieurs, tout était très bien, mais je n'avais pas envie de prier. Je m'efforçais de penser à Dieu et vers la fin ma prière était meilleure. Être dans la joie avec Dieu ; il n'y a rien à mon avis de plus formidable. C'est, je pense, par la prière que je peux être en amitié avec Dieu. Comme je suis

heureux quand je suis ou quand je crois y être. Comme je suis heureux quand une joie incompréhensible et divine m'étreint.

Dimanche 16 mars

Hier, maman m'a téléphoné pour me demander si je voulais sortir. J'ai refusé à cause de mes dernières notes qui n'étaient pas bonnes. Par la suite, j'ai regretté ce refus ; mais je pense qu'une telle privation me forgera la volonté. La récompense d'être resté en boîte, je la trouve aujourd'hui. Je peux en effet travailler tout le dimanche et je suis content d'étudier. J'étudie aussi le soir, à la place du film que j'ai déjà vu.

La promenade du jour fut quelconque, mais avec l'aide joyeux des camarades, je l'ai quand même trouvée intéressante.

Lundi 17 mars 1958

Je n'ai aujourd'hui qu'un souvenir à écrire dans ce journal. Ce souvenir est celui de mon premier amour. J'avais environ 8 ans. Et, à cet âge, je me suis épris de Paulette Ampère. Ce mot *épris* n'est pas trop fort, car j'avais la conviction que, plus tard, elle serait ma femme. Souvent, je me promenais avec elle ; nous allions par exemple chercher du lait dans une ferme à l'extérieur de la ville. Nous nous tenions généralement par la main. Les parents de Paulette étaient plutôt vieux jeu et je pense que nos promenades ne leur plaisaient pas beaucoup. Je crois même qu'ils se sont plaints à papa. Aussi papa me fit comprendre un jour que je pouvais très bien avoir une fille comme camarade, qu'il n'y avait pas d'inconvénient à cela, mais que tout le monde ne pensait pas comme lui. Il me dit également que les camaraderies avec les filles devaient se faire avec quelques restrictions.

Mercredi 19 mars

C'est aujourd'hui que se terminent les examens de Pâques. Je ne suis pas très en forme. Mon esprit a tendance à penser aux vacances, à la joie d'entendre quelques belles pièces de musique... Il serait bien mieux de se pencher sur le travail. Je m'accroche vraiment, car à la dernière composition, je me sens encore moins en forme. C'est ce « vivre les vacances » qui me trouble et m'éloignent du travail. Je pense que cet examen sera moins bon que celui de Mardi-gras. Contrairement à mes habitudes, je ne suis pas hors de moi de n'avoir pas tout réussi.

J'ai reçu une lettre de mes parents ; la plus longue de l'année. J'aimerais en recevoir souvent d'aussi longues et aussi intéressantes.

Jeudi 20 mars

Ce matin mon moral est assez bon, bien que je n'ai aucune idée de ce que vont être les résultats pour cet examen. Je ne suis, cette fois, vraiment pas pessimiste. Et heureusement. Nous avons nos notes de quinzaine et elles m'ont transporté de joie. Je suis content, mais je commence à en avoir assez de la boîte. Rien ici ne m'appartient ; tout est à Godefroy-de-Bouillon, au collège technique. N'ayant rien ici, je ne peux m'attacher à quelque objet. C'est, je pense, ce dont j'ai besoin : m'attacher à quelque chose. J'aimerais ainsi avoir une pièce, une chambre qui me plaise. Une chambre que j'arrangerai à mon goût, une chambre à moi. Je souhaite ceci plus que la liberté.

Je m'efforce de ne pas penser à ce rêve qui ne se réalisera pas tant que je serai en pension.

Je reçois une lettre de Pierre qui, par sa forme et son contenu me transporte de joie. Dans la réponse que je lui adresse, je lui explique que j'approuve infiniment son bon sens et que j'aime prendre connaissance de ses conseils.

Dimanche 23 mars 1958

J'ai, aujourd'hui, un cafard fou. La boîte m'ennuie terriblement. Ce matin, à mon réveil, je me croyais dans ma chambre de Digoin et j'ai cherché, à demi endormi, le bouton de la lampe de

chevet afin de l'allumer. Quelle déception j'eus en voyant ce vaste dortoir au lieu d'une chambre minuscule ! Je ne fus jamais plus déçu qu'à ce réveil ; aucun terme ne peut décrire cette déception intenable sur le moment.

Charles était sorti chez ses correspondants. Je reste seul tout le jour. Je pourrais causer à Palluat, mais je ne peux pas le sentir. De plus, mon ennui, mon dégoût de la boîte m'enlevait toute envie de causer.

Mardi 24 mars

Mon moral est meilleur ce qui me permet de penser un peu moins au départ et d'oublier la triste chose d'être enfermé. Ces idées tristes, je l'avoue, sont bien inutiles, car je ne peux pas épargner la pension.

Hier, j'ai adressé à Claude une lettre différente de celles que j'ai l'habitude de lui écrire. Dans cette missive, je lui dis de prier Dieu pour nos parents et je lui explique pourquoi je suis malheureux. Si je ne me plais pas ici, c'est parce que tout est commun, rien de m'appartient et je ne peux pas dans ces conditions m'attacher à quelque chose.

Le soir à l'étude Pierre et moi avons tenu un court propos : - « as-tu été à la messe ce soir ? » - « non, lui répondis-je ». Il y avait en effet une messe en mémoire de l'Annonciation. Je n'y suis pas allé pour la seule raison que j'avais peur d'agir machinalement. Je ne veux pas être le membre d'un troupeau qui se dirige en masse vers un but et qui ne réfléchit pas à ce qu'il fait. La remarque de Pierre ne me plut pas beaucoup, car en quoi cela le regarde que j'aille ou n'aille pas à la messe.

Si cette remarque me fut désobligeante, j'ai quand même, grâce à elle, conclut qu'à notre âge on est soucieux de savoir si les autres font bien. Ainsi Pierre aurait aimé que je me rende à la messe parce qu'il doit être soucieux de mon attitude envers Dieu. Moi-même; je suis soucieux du salut éternel de certains autres.

Il y a tout de même une restriction à faire, car beaucoup de camarades sont indifférents de l'action d'autrui. On peut dire qu'ils s'en foutent éperdument . Quelle est la meilleure position ? Être celui qui s'occupe du voisin ou être celui qui le regarde seulement ou être celui qui ne le voit pas ? Je suis celui qui s'occupe, mais, ai-je raison ? Pierre s'est intéressé de moi et cela m'a déplu. Que disent les autres que je m'occupe d'eux s'ils le savent ? Cela les ennue peut-être fortement tout comme cela m'a ennuyé et ai-je le droit d'ennuyer les autres ? S'occuper du voisin sur le plan spirituel n'est, je pense, pas un ennui.

Mercredi 26 mars

Je reçois une lettre de maman et de Claude. Ma sœur m'explique clairement ce que je lui ai demandé. Cela m'a étonné de voir qu'elle puisse parler sur un tel sujet (Il est vrai que je parlais surtout de l'attachement terrestre). Mais j'ai aussi parlé des parents sur un domaine plus spirituel et à ceci elle m'a répondu qu'il ne fallait pas juger ses parents. Ceci est juste, je le conçois fort bien. D'ailleurs, on n'est pas capable de les juger. Je pense toutefois qu'on doit avoir souci de leur âme, qu'on doit prier pour eux et les aider à gagner leur salut éternel.

Jeudi 27 mars

Avant de me rendre à la cour du patronage, j'entre dans l'église de Notre-Dame du Port où j'ai, il me semble, bien prié. J'ai demandé le pardon de mes fautes et j'ai imploré Dieu en faveur de mes parents, de ma sœur et de Catherine. Le soir après le patro, c'est-à-dire vers 5 heures, tous les petits paroissiens de Clermont se sont rendus à la cathédrale afin de rendre visite à Marie. On était à peu près quatre mille. Cette journée étant une bonne journée de prières, je me sens le soir en amitié avec Dieu. Cela vient peut-être de ma confession ? Il est osé et imprudent de dire que je suis en amitié avec Dieu, mais je suis sûr qu'hier et avant-hier je ne possédais pas cette joie que je possède aujourd'hui.

Vendredi 28 mars

Ayant demandé au Frère German de faire une étude sur mon caractère, je remplis un questionnaire qu'il m'a remis. Je me méfie un peu des résultats de cette affaire, surtout comme cela est présenté. En effet, cela sent un peu la « diseuse de bonne aventure ». Quoique toutes les questions se basent sur la logique ; presque les mathématiques. Il est difficile d'être caractériologue et je doute que Frère German soit à la hauteur. J'ai cependant un peu confiance et j'espère que le formulaire déchiffré correspondra à ce que je suis. C'est-à-dire pour les défauts : orgueilleux, amoureux de la gloire, égoïste.

Samedi 29 mars

C'est le jour de sortie. Je suis très énervé peut-être à cause de l'attente des résultats de l'examen de Pâques. Sur la cour, je parle beaucoup et je bouge énormément. Le soir, à table, devant mes parents, je tiens également une conversation abondante, ce qui n'est pas mon habitude. Je suis plein de joie, une joie humaine que je ne peux contenir en moi. Je sens le besoin de l'extérioriser.

Je m'occupe durant ces vacances à faire un film. J'ai fait et monté les décors aujourd'hui ; demain j'explique le scénario aux camarades et nous tournerons le film samedi s'il fait beau. En plus de ce passe-temps agréable, je prends des cours de conduite. Ceci est moins plaisant, mais il a tout de même son charme.

À trois heures de l'après-midi, Samuel est venu nous rendre visite. Nous avons parlé étude et je me suis rendu compte que maman voyait la possibilité de me mettre au Lycée ou à la « Martin » de Lyon. Je ne veux pas changer, car (malgré tout) je me plais à Godefroy. Et puis, si je pars, je n'aurai pas d'amis, il faudra en trouver d'autres. Charles ne sera plus avec moi. Je ne veux pas quitter Clermont et espère ne pas recevoir l'ordre de partir.

Au cours de cette conversation, j'ai parlé des élèves qui occupent les boîtes d'État. Ils sont incorrects et ce sont des voyous. Ce jugement que je portais cet après-midi est faux et stupide. J'ai dit également que dans ces établissements il n'y avait que des fils de contremaîtres et qu'il leur était impossible d'être corrects. Ceci est stupide et absurde. Cela n'a pas plu à mes parents qui m'ont dit qu'à Godefroy j'ai pris des habitudes de noblaillons . Ils me l'ont dit plusieurs fois. Il faut que je me change sur ce point et que je modifie mes fausses idées sur les élèves des établissements laïcs.

Vendredi 4 avril

Digoin. À trois heures je me suis rendu à l'église pour assister et participer au Chemin de croix. Maman ne savait pas où j'étais et à quatre heures elle me chercha dans la maison. Je devais prendre une leçon (d'Anglais) chez Madame Grosjean et cette personne m'attendait. À mon arrivée on me demanda où j'étais et je répondis par un mensonge. Pourquoi ai-je caché que je me suis rendu à l'église ? Aurais-je pur de me montrer chrétien ?

Vendredi 18 avril

Clermont-Ferrand. Il fait un temps affreux en accord vraiment avec mon cafard. Le soir je cause avec le Frère German qui ne veut pas me donner le résultat de l'étude sur mon caractère. Il ne me trouve pas disposé pour recevoir des reproches. M'ayant vu le jour du départ en vacances exalté et joyeux, il est surpris de me voir maintenant, si morne, si triste. Il se demande ce que j'ai bien pu faire durant ces vacances pour être triste de la sorte. Je n'ai rien fait d'extraordinaire, lui dis-je ; mais il ne veut pas me croire, tellement il me trouve changé. « Je ne vous reconnais plus, dit-il ». Pour ma part, je me sens le même qu'avant, que pendant et après les vacances.

Samedi 26 avril

Cette fois le Frère German me permet de venir le trouver. Il m'expose le résultat de son étude. Cela correspond à peu près à ce que je pense, tout au moins pour le général. Car pour les péchés caractéristiques déjà cités, orgueil, égoïsme, amour de la gloire, il ne dit rien. Cela sort du rayon ici étudié.

Nous avons discuté pendant au moins une heure. La conversation était très intéressante. Il m'a expliqué ce que je devais éviter afin de me rendre meilleur, mais il ne m'a pas indiqué ce qu'il fallait faire pour être meilleur. Ceci est du domaine de l'aumônier.

Il m'a conseillé, et ceci à plusieurs reprises, que je ne devais pas écrire de journal intime, ni même faire de petits poèmes. C'est un moyen, me dit-il, pour laisser libre cours au rêve et le rêve est mauvais. Par le journal il dit que l'on s'épanche sur ce qu'on aime trop facilement. Je suis entièrement d'accord avec lui, car j'ai déjà éprouvé la faiblesse qui me vient quand j'écris ce que je ressens. J'écoute son conseil et je laisse tomber le journal non sans quelques regrets. Mais, enfin, si cela est utile pour être meilleur ! Car je veux être meilleur et c'est pour cela que j'ai fait étudier mon caractère.

Désormais, il n'y aura plus de journal intime.

Voici le compte-rendu donné par Frère German le 26 avril 1958. Ce papier est le résultat de l'étude de mon caractère. Par accomplir cette étude, le frère s'est inspiré d'un professionnel en caractérologie. Cela est donc assez sérieux.

OBSERVATIONS ET SUGGESTIONS : caractère sentimental dominant et accessoirement passionné. Émotif, non actif et à grand retentissement émotionnel. Riche fond de tendances intimes.

- 1 - L'introversion ou plongée en soi doit être compensée par l'harmonie avec le milieu : le comprendre et s'y adapter avec les réactions nécessaires.
- 2 - Cultiver la vie intérieure intense caractéristique
- 3 - Sortir de l'isolement sous la triple forme de la dépression morale ou physique, de l'insuccès scolaire et du chagrin intime.
- 4 - Lutter de toutes ses forces contre le mécontentement de soi.
- 5 - Lutter contre l'indécision et rechercher la responsabilité. Ne pas se dérober devant les dangers à courir.
- 6 - Oublier le passé. « Ce qui est fait est fait ».
- 7 - Ne pas se croire déshonoré, diminué par les petits insuccès en les croyant sans remèdes. C'est l'orgueil. On ne réussit pas d'un coup. D'autres échouent et se redressent. Avoir confiance en soi.
- 8 - Se libérer de ses habitudes et marottes en découvrant une activité agréable : photographie, philatélie, bibliothèque...
- 9 - Poèmes et journal intime déconseillés.
- 10 - Point de vue religieux : Le centre de gravité de la vie religieuse doit être placé dans l'exercice des vertus -théologiques et non dans le sentiment religieux axé sur le Dieu du cœur.
- 11 - Timidité à vaincre par prises de contact avec le milieu. Trouver un ami et confident sûr.
- 12 - Analyser son attitude d'isolement pour qu'elle ne soit pas conventionnelle et orgueilleuse.

Jeudi 8 mai

Je fais une légère incartade à mon désir de ne plus remplir un journal. Mais l'envie de démange et je me permets pour une fois d'écrire quelques mots.

C'est au sujet du livre d'Anne Franck que j'ai trouvé merveilleux non pas pour son style, mais pour ce qui y est raconté. Anne ressemble à toutes les filles pour ses désirs, ses passions. Pour ses sentiments et sa misère, elle surpasse tout le monde. Mais a-t-elle raison de juger la vie comme elle le fait ? Peter, son ami, est du même genre. Je les comprends et je me rapporte à eux, mais savoir si leurs pensées sont morales ?

Personnellement, je n'apprécie guère les attitudes qu'Anne prend envers les garçons. Mes camarades sont d'accord avec elle et ne trouvent en ceci rien d'indiscret ou d'amoral. Suis-je puritain et eux dans la norme ? Ou suis-je normal et eux libertins ? Je ne sais pas. J'ignore jusqu'où vont les rapports avec les filles, rapports permis par la morale.

Lundi 20 octobre 1958.

classe de seconde technique

Nous ne savons pas pourquoi nos camarades nous sont amis. Nous ne réfléchissons pas à tous nos actes. Actes quotidiens qui sont habituels. C'est une routine continuelle.

La retraite ne doit pas être traitée de même, à la légère. Que venons-nous faire ici ?

Nous y sommes parce que la discipline nous y mène. Il ne faut pas le voir ainsi. Nous devons participer, y mettre du sien. Vouloir que cette retraite soit profitable.

Retraite de l'année 1958-1959

Ce n'est pas uniquement une remise en train. C'est plutôt une rencontre ; une rencontre avec Quelqu'un. Et comme dans toute rencontre, on doit être là. Être là soi-même. Personnellement. On vient à la rencontre de Dieu, quelqu'un de très simple.

Qui suis-je ? Qu'est-ce que je fais ? Quel est le sens de ma vie ?

Habituellement, nous ne faisons pas attention aux autres, au monde, à notre vie. Notre vie n'est pas assez intense. Elle n'est qu'extérieure, aussi, nous ne rencontrons pas Dieu. Nous n'avons pas envie de le faire participer à nos peines, à nos travaux, à notre vie. Dieu est celui qui s'intéresse, plus que nous, à tout ce qui est à l'intérieur de nous. Il est le seul à pouvoir nous faire comprendre la vie parce que c'est lui qui l'a déclenchée. Dans la Genèse, nous apprenons que Dieu, très heureux, a voulu que nous vivions, a voulu des partenaires qui le comprennent, qui restent en rapport avec Lui. Dieu s'intéresse à notre vie parce que c'est lui qui l'a créée. Nous ne savons pas ce qu'est notre vie. Dieu le sait. Il faut faire confiance, construire notre vie en amitié avec lui. Il est l'ami de chacun, le plus sur, le plus donné.

Nous pouvons trouver Dieu dans une personne qu'on admire ; comprenant que les richesses du monde viennent de Dieu (musique, peinture, etc.) Dieu nous a donné le don d'apprécier la musique.

Quand nous pensons à Dieu, nous voyons en Dieu un autre visage, le visage du Christ. Cet homme crucifié est Dieu. Quel est le rapport entre cet homme et Dieu ? Pourquoi le Christ est-il mort ? A-t-il sauvé ? Et, qu'est-ce qu'il a sauvé ? Quel est le rapport ? Nous devons penser aux péchés. L'homme refusa de vivre avec Dieu ; il s'appropriä ce monde, sa propre vie pour une cause à sa guise, refusant de reconnaître que toute notre vie est soumise à Dieu. Nous utilisons les choses pour notre orgueil, sans nous demander quel sens cela peut avoir. Notre péché est un péché d'injustice. On a gâté ce que Dieu nous a donné. Comment faire pour réparer ?

Ôter cette vie qui ne nous appartient pas. Ôter ce gaspillage.

Tous nos efforts pour rendre le monde meilleur seront peut-être un échec. Mais à travers ceci, nous nous préparons au monde de Dieu. Nous cherchons un bonheur immédiat. Il faut déposer ce bonheur immédiat pour trouver le Bonheur, la joie au-delà de la vie terrestre.

Acceptons les peines.

« Aimons-nous. Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ».

Comment le Christ nous a-t-il aimés ?

Le Christ est éternellement heureux ; heureux avec son Père. Mais il avait souci de voir les hommes s'éloigner de Dieu. Il a voulu que nous partagions son bonheur. C'est pour cela qu'il est venu sur terre et pour que l'homme de la terre aime et remercie Dieu son père. Le Christ s'est occupé à redonner la joie et l'amour de Dieu sur terre. Au ciel, le Christ aime chacun de nous. Mais il n'est plus parmi nous pour nous montrer par des sourires son amour. Sa vie sur terre fut courte par rapport au temps.

La charité. Avoir la charité c'est avoir compris que le Christ se donne ; nous aime.

Aimons le prochain.

Un amour efficace pour le prochain. Si nous avons vraiment envie que les autres soient meilleurs, sans soucis, nous y arriverions. Mais, sommes-nous capables de nous unir pour diminuer la peine des autres ?

Amour universel. Il faut aimer tous nos camarades, le noir, le jaune, celui qui ne nous est pas sympathique.

Amour communicatif. Recevoir des autres (et donner). Si on aime, on devra les éveiller à pratiquer, à aimer. Si on aime, il faut secouer ses camarades, leur dire leurs torts.

Cet amour nous fera citoyens de l'Église, du ciel.

Ciel : joie de nous retrouver tous sans souffrance. Si on n'a pas souffert sur terre, il n'y a pas de joie au ciel, l'ayant eue sur terre. Essayons de nous engager à la suite du Christ. Nous devons chercher auprès du Christ axe qu'il faut pour l'aimer, pour aimer. Essayons de lui ressembler. Ce n'est pas en se laissant vivre que nous ressemblerons au Christ.

Pour que notre vie soit valable, il faut la contrôler, la diriger, la tenir en main. Cela suppose de la méthode. Méthode qui est de contrôler au jour le jour, notre vie. Qu'est-ce que je veux ? Qu'est-ce que je fais ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Quelle est la portée de ce que j'ai dit ? Quelles conséquences vont avoir mes paroles ?

Nous avons nos pensées personnelles ; ceux qui ne pensent pas comme nous sont-ils des imbéciles ? Non, car on n'est pas sûr de notre raisonnement. Il est mieux d'écouter les autres ; ils sont peut-être très intelligents.

La pauvreté. Il est impossible à un riche d'être bon chrétien, car les richesses nous éloignent de Dieu, des autres . Quand on n'a besoin de rien ; on ne pense pas aux autres. Faut-il tout bazarder ? Tout vendre et devenir mendiant ? Peut-être ? Et ces hommes, ces femmes (les pauvres) sont peut-être le plus près de Dieu. Les richesses ne sont pas toutes pour nous ; c'est à tout le monde. On est locataire de Dieu au service de la société.

Renoncer à une partie de nos biens. Si on veut devenir chrétien, il faut renoncer au confort, à une partie du confort, car il est impossible de vivre ayant tout, n'ayant besoin de rien.

Pour ce qui de la vie actuellement, il faut se priver, se dominer, apprendre à ne pas s'enfermer dans nos univers sans besoin, à regarder la misère du monde.

Si vous voulez être chrétien, relisez une phrase du Christ : Malheur aux riches, Bienheureux aux pauvres.

Retraite de donnée par le R.V. Père Durand, dominicain.

Mardi 21 octobre - suite de la retraite.

Nous sommes des enfants qui, ayant quitté leur père, veulent revenir à a maison. Parabole de l'enfant prodigue.

Cela prouve que nous avons une conscience qui nous fait revenir, qui nous fait réconcilier avec notre Père. La confession est une réconciliation avec Dieu. Elle efface le péché, pas pour se réconcilier avec soi-même, mais avec Dieu. On aimerait être digne de Dieu. Ce n'est pas là une attitude chrétienne. C'est un peu une attitude de pharisien qui est de se présenter à Dieu avec un bon aspect.

L'amour de Dieu continue après le péché. Nous n'avons pas par la confession à reconquérir l'amour de Dieu. Dieu nous aime après le péché ; mais ce péché nous éloigne de l'amour pour Dieu. Il faut faire honneur au Père ; rendre gloire au Père dans nous, dans les autres, dans le monde, sur la Terre.

Qu'est-ce qui doit me conduire à la confession ? J'ai oublié l'amitié de Dieu. J'ai trahi la confiance de Dieu. C'est cela qui devrait nous conduire à la confession.

Avant de nous confesser, notre démarche devra être une démarche filiale. Mais pourquoi aller trouver un prêtre ? - Parce que le Christ veut que nous passions par lui. Il remplace le Christ. Il est aussi là comme représentant de l'Église. Nos péchés n'intéressent pas seulement Dieu ; ils intéressent aussi l'Église. Une carmélite qui prie dans son couvent élève l'Église sans action extérieure. Le pécheur qui pêche sans que le voisin le sache abaisse l'Église.

Il faut nous mettre en règle avec nos frères. Il faut rentrer en amitié avec nos frères et c'est par cela que nous allons au Père.

Examen de conscience

Combien de fois avons-nous manqué d'amour en Dieu ? Avons-nous été égoïstes, racistes ? Il ne faut pas seulement accuser nos fautes prises à la lettre - par exemple : manquer de faire maigre (avoir mangé de la viande un vendredi).

Pénitence. Ce n'est pas donnant donnant. Mes fautes ont été effacées ; je donne en récompense ma prière. C'est s'associer au sacrifice du Christ. C'est un nouvel engagement pour rendre gloire à Dieu.

Avoir la joie après une confession. On retrouve Dieu. On est de nouveau en amitié avec Dieu. Ne devons-nous pas être heureux ainsi ?

Année 1959

Je suis en seconde T.M. (technique mathématique) à Godefroy-de-Bouillon (Clermont-Ferrand).

Mon journal est cette année plus un rapport de pensées, d'expressions personnelles qu'un rapport d'occupations. Les années 57-58 - surtout 1957 - sont dominées par la description d'acte extérieur. C'est l'intérieur qui m'intéresse maintenant.

15 janvier 1959

Il est aujourd'hui jeudi et je me suis rendu au cours de dessin artistique chez madame Castéran. La leçon et les travaux se font dans le salon de notre professeur. C'est une pièce gentille, bien organisée et où il y a beaucoup de tableaux et d'objets à regarder sinon à admirer. L'ambiance du cours est très sympathique. Ceci tient, je pense à tous les élèves, garçons et filles - qui reflètent une joie continue et saine. La conversation ne tombe presque jamais ; elle est toujours heureuse, gaie et parfois humoristique. Dans ce cadre fête pour ainsi dire, le travail s'accomplit agréablement et intensément. La conversation ne nous empêche pas de travailler, au contraire.

Le cours terminé, les adieux faits, je rejoins la boîte. Ce soir, je suis accompagné par Marie qui se dirige vers la gare. Nous échangeons nos impressions sur le dessin en projet pour le jeudi suivant et sur cette conversation plaisante, nous nous quittons devant la porte de Godefroy.

Les trois heures que je passe à l'extérieur ne sont-elles pas un temps merveilleux ? La foule de la rue, l'ambiance agréable du cours, la charmante compagnie des élèves, le cadre du cours, le sentiment *artiste* qui anime tous les élèves et puis, la discussion sur tel ou tel peintre, l'appréciation d'un camarade sur le dessin de son voisin, appréciation franche et pas toujours favorable, appréciation sévère, mais juste. Tout ceci ne meuble-t-il pas agréablement un jeudi après-midi ?

À ce cours du jeudi, j'oublie toute ma semaine de pension ; je semble rêver tellement je me plais dans ce genre de vie qui, avec l'aide de Madame Castéran, peintre, est une vie d'artiste. Mon bonheur est au complet quand je peins, quand je crée avec les camarades.

Ce bonheur se poursuit dans la rue qui me berce encore dans ma satisfaction précédente. Ce bonheur existe toujours jusqu'au moment où je quitte le bruit (de la rue), la foule étincelante de couleur. Et quand je quitte la foule, je dis au revoir à Marie qui poursuit son chemin et je rentre à Godefroy. Là, les bruits de la rue cessent. Ils sont arrêtés par les murs épais, par le portail haut et lourd. Il n'y a qu'un pas à faire pour changer d'atmosphère. Je le fais ce pas, car je suis obligé. Ce pas fait, j'ai quitté la vue plaisante des robes, des magasins aux couleurs délicieuses. Ce pas accompli, j'ai rencontré le gris, le vieux, les murs sombres et mornes ; j'ai rencontré le silence. Mais le silence ici m'accable parce qu'il n'est pas dans un cadre agréable. La classe, l'escalier qui y conduit sont peints de couleurs sombres et salies par le temps. Tout ici est vieux. Le plâtre par plaques se détache des murs. Quelle différence d'ambiance y a-t-il d'avec le joyeux appartement de Madame Castéran. Chez elle, la chaleur se dégageait du mobilier, des bibelots. Ici, le mobilier - tables noires, tableaux noirs, bureaux noirs - reflète un froid morne et déplaisant. Ce contraste subit et puissant me plonge dans la tristesse. J'étais heureux au cours de dessin et maintenant je suis triste. Mon rêve est tombé ; il n'existe plus ; il s'est noyé dans le silence, dans l'ambiance triste de Godefroy. Je n'ai pas envie de travailler, car rien ne me plaît et tout me dégoûte. Ce choc m'a abattu et je suis fatigué : rien ne me plaît, rien ne me fait plaisir. Quelle différence avec cet

après-midi ! J'étais exalté et maintenant je suis presque mort. Cette attitude de dégoût, d'ennui vient, je pense, du contraste entre mes deux genres de vie au dessin et en boîte.

L'état d'âme d'aujourd'hui n'est pas unique et réservé à ce jour, 15 janvier. Il se renouvelle chaque jeudi. Ainsi, chaque jeudi tout m'est égal, je me fous de tout, rien ne me fait envie après le cours de dessin quand je suis plongé dans la triste atmosphère de Godefroy que je déteste, car je la trouve trop morne.

Dimanche 18 janvier 1959

Un fait semblable à celui précédemment écrit se produit lorsque j'ai passé un moment agréable à un spectacle ou à une soirée.

Je pense qu'il serait normal qu'après un jeu, une journée agréable, un beau spectacle on soit heureux de s'être amusé. Pour ma part, c'est le contraire : je suis triste après une soirée dansante, une « surboum ». Je suis triste, car je pense au travail à reprendre, aux peines quotidiennes qui forment une vie d'écolier. Toute ma joie précédente se transforme en tristesse et il m'arrive même de regretter de m'être tellement amusé. En un mot, après chaque plaisir, je suis envahi de solitude déplaisante. Dans cet état je me demande pourquoi je suis triste alors que mon corps, mon esprit vient de se divertir.

Cette tristesse après l'amusement est en quelque sorte la même que celle que je subis après les cours de dessin. Après le plaisir, la lassitude me prend. Vivre continuellement dans la féerie d'un film, d'une surboum n'est pas possible. Est-ce ceci qui m'ennuie ?

20 Janvier

Je me rappelle aujourd'hui les consignes du Frère German. Il me déconseillait fortement d'écrire un journal. J'ai suivi son conseil durant sept mois. Mais l'envie d'écrire fut si fort en moi que j'oublie volontairement ce qu'il m'a dit. Je pense aussi que le journal me sera utile si j'analyse mes sentiments sans prendre pitié de moi et sans bercer mes rêves dans l'écriture. Il faut pour ceci écrire d'une manière froide. C'est le plus difficile pour moi.

Ayant tort ou raison, je continue ce journal. Il me sera peut-être utile plus tard, s'il m'est maintenant néfaste.

28 janvier

En Français, nous étudions Châteaubriant et les romantiques. J'aime beaucoup la littérature de cette époque et, par désir de connaissance, je demande aux camarades ce qu'ils en pensent. Peu apprécie et tous trouvent stupide ce « mal du siècle », le mal de *René*. Je vois en *René* des attitudes que je possède moi-même. J'aime énormément *René*. Je vois aussi en moi les traces d'une âme romantique. Mes goûts s'adaptent à cette génération de 1830. J'aime comme eux l'isolement. Je subis comme eux l'incompréhension des autres, la douleur de ne pas aimer et de n'être pas aimé. Poète amoureux de la nature, je suis attristé de voir qu'autrui reste insensible à ses charmes. Mes actions, mes goûts se tournent de plus en plus vers cette idée que je suis, malgré moi romantique.

4 février 1959

L'influence de ceux qui m'entourent est grande. Cette influence porte, surtout si elle agit dans les sens désirés. Ainsi mes camarades de classe sont en quelque sorte l'essence de mes actions et même de mes idées. Je prends l'exemple de Pironi - jeune, inconscient, intelligent - qui prend pitié de mon sort. Il a vu, comme beaucoup d'autres, mon malheur et il me plaint d'être souvent triste. Si je lui fais comprendre que je ne suis pas à plaindre, il ne veut rien écouter. Me plaisant dans la tristesse, je trouve en ses discours un encouragement à conserver ma lassitude.

Ce même camarade m'influence sur un autre plan, celui d'être artiste. Il me dit artiste ; « cela se voit par ton originalité, ta conversation », explique-t-il. Voulant être artiste, car aimant la vie d'artiste, comment est-il possible de résister à de tels propos ?

Il est incontestable, je ne puis le nier, je subis l'influence des camarades. Ils me poussent à me prendre pour un artiste, à me croire artiste. En mettant mon malheur intellectuel, sentimental à nu, ils l'attisent et le renforcent.

20 février

Je remarque aujourd'hui que mon malheur croît continuellement. Il devient de plus en plus important. Jamais mon âme, ou plutôt ce qui ne m'est pas chair, ne fut plus triste. Mon être, nommé artiste par les camarades, se croit poète, un poète qui se trouve près de la nature, mais qui ne possède aucune satisfaction. La nature même ne lui en apporte pas. C'est un profond dégoût de tout, même de moi que je ressens en me couchant.

28 février 1959

Je relève une réflexion d'un camarade assez indifférent à mon égard. Cette juste réflexion me fait beaucoup réfléchir. Voici ce qu'il m'a dit : « je crois que tu aimes bien poser, c'est-à-dire fixer la tête, les yeux ; prendre un aspect de penseur, de poète, de mystique qui dépasse tout et dit : "j'en ai marre" avec toutes les expressions de la tristesse ».

4 mars 1959

Dans tous mes rapports avec les autres, j'ai remarqué que je voulais satisfaire l'intéressé. Il en est de même qu'il s'agisse de rapports humains ou religieux. Exemple : quand j'écris à mes parents, j'ai constamment peur que la chose demandée le soit trop sèchement. Aussi je crains à chaque envoi que le receveur ne soit pas satisfait de ma lettre.

Au cours d'une conversation avec un prêtre, je désirai qu'il trouve bien (sans qu'il me le dise toutefois clairement) l'action que je pratique sous le nom de jéciste.

Dans une discussion avec un directeur de conscience (aujourd'hui on parle d'accompagnateur spirituel), je ne veux pas que mes pensées, mes paroles le déçoivent. Surtout si, à une première entrevue, j'émetts une pensée qui plaise au père et qu'à l'entrevue suivante, je me montre négligent.

Pourquoi chercher à satisfaire les autres en voulant être de leur avis et en matière de religion conforme à la doctrine sans aucune erreur ? Je ne suis pas infallible et je n'ai pas, en ce domaine, à contenter les autres. Cela serait les tromper sur mon compte. Pourquoi chercher à satisfaire dans le domaine spirituel ? Est-ce utile ? Je ne le pense pas et j'essaie de me défaire de cette idée qui ronge et s'empare de ma liberté ; mais cela m'est difficile. Je continue bien sûr à satisfaire autrui sur un domaine matériel ou moins spirituel que celui exprimé précédemment.

10 mars 1959

Suivant le jugement des camarades, je suis un moderne, un fanatique du jazz. Je suis la mode de près suivant les possibilités (du moment). J'aime le vocabulaire argotique et moderne. Avec tout ceci, puis-je suivre les idées contemporaines ? Celles où l'on place toute la jeunesse actuelle ?

Personnellement, j'aimerais beaucoup suivre les idées et la manière de vivre présentement exprimée dans la « Fureur de vivre ». J'aimerais vivre ce monde où chacun prouve à soi qu'il est un homme. Comme le fit James Dean, le Werther du XXe siècle. Dans cette conception d'une forme nouvelle, inédite presque, j'ai le bonheur d'innover, d'être le seul, ou presque, le seul à posséder de telles idées. C'est vers une sensation étrange et inconnue que l'on se dirige. C'est un moyen original de rechercher le bonheur. Mais les conceptions existentialistes - car c'est un peu vers ceci que j'aspire - éloignent de Dieu. La suprématie de la chair sur l'esprit, sur le spirituel éloigne de Dieu. Et il m'est impossible de trouver le bonheur sans la présence divine. Aussi, sachant que je n'aurais pas ce bonheur en suivant les philosophes et les romanciers existentialistes, je m'éloigne de leur doctrine. D'où le regret que j'aie quelquefois d'être chrétien, car j'aimerais beaucoup partager les idées de Sartre, de Sagan. Idées qui approuvent l'ambiance des caves de Saint-Germain-des-Prés, de nombreuses surbournes qui sur la fin dégénèrent.

Mais pourquoi aimerais-je ceci ?

Je pense que cela vient de mon originalité. Cette conception est nouvelle et je trouve de l'attrait dans ce nouveau. J'aimerais posséder ces idées parce qu'elles sont nouvelles et aussi parce qu'elles représentent une époque, une nation.

Ce n'est pas une raison très valable ; elle est plutôt superficielle. Le nouveau je peux le trouver ailleurs et dans un domaine plus sain que celui qui corrompt l'âme. Je ne le crois cependant guère.

3 avril 1959

La discussion du jour porte sur la prière.

Quand je dis un « notre Père », un « je vous salue Marie » ou quand je prononce une formule toute faite, mon esprit ne se lie que peu avec la pensée de Dieu. Par cette mode de prière qui tient de la mémoire, je n'ai pas l'impression de m'adresser à Dieu correctement ; ces paroles dites sans y penser vraiment ne me semble pas valable.

Mais, si je garde le silence, ou si, dans ce silence, je m'adresse à Dieu en des termes originaux, mon âme s'emporte; s'exalte. Je me sens en amitié avec Dieu et cette prière de silence me paraît si réussit que je crois mon cœur près de Dieu. Dans cette prière silencieuse tout mon être tend vers Dieu. C'est un transport de joie, de joie intérieure, c'est une sensation de bien-être, de bonheur, de stabilité. Mais, si bien que je sois, en dépit de l'amour que j'ai à prolonger cette conversation silencieuse avec Dieu, il y a toujours un moyen, une excuse pour interrompre cette prière. Je l'interromps comme malgré moi, plus vite quelle ne le désirerai et je crains en l'interrompant de ne pas satisfaire Dieu en le quittant trop tôt. Ce sont les obligations terrestres qui sont la cause de cette interruption. Le sommeil par exemple me dépare de Dieu. J'ai besoin de dormir, j'ai besoin de prier. Lequel des deux prime ? La prière certainement, mais cela n'est pas possible même quand je sens Dieu très près de moi.

5 avril 1959

Je suis en vacances de Pâques. Mes parents sont étonnés de me voir si triste. Il est vrai que je ne dis rien à table, quoique la discussion concernant le métier de papa, l'architecture, je n'ai et ne peux rien dire, car je ne suis pas informé. Bref, je cause peu et je suis triste. Les seules paroles que je prononce sont contre les idées de mes parents. Ainsi ce soir, à propos d'argent, il y a eu une sévère discussion. Je trouve qu'il n'est pas nécessaire d'en avoir beaucoup, d'être très riche pour être heureux. Mes parents pensent le contraire. Ils me voient heureux avec une bonne situation. Je ne le crois pas et je nie toujours le besoin d'argent pour le plaisir. C'est alors que la discussion se généralisant, maman me dit que je me fous de tout. Est-ce vrai ? Cela serait dommage.

Un autre fait est arrivé le même jour. Je faisais du stop sur la route de Paray et en attendant une voiture complaisante, un ouvrier chômeur s'est approché de moi. Nous avons longuement parlé de sa situation (trois mois sans travail, il est marié et il a trois enfants) et de sa jeunesse à l'école. Il était de Clermont et, comme par hasard, fit quelques études primaires à Godefroy. Après m'être renseigné sur son métier, ses capacités, je lui ai demandé son nom, son adresse lui promettant que je parlerai à l'ingénieur (mon voisin) de l'usine de la poterie. C'est en comptant sur mon aide que l'ouvrier est reparti.

Arrivé à Paray, j'ai rencontré ma sœur et son futur fiancé Pierre. Nous nous sommes promenés dans la ville, puis, arrivant dans une teinturerie, j'ai repensé à l'ouvrier qui savait teindre les tissus. C'est son métier officiel. Je rentre donc dans l'atelier et demande à la patronne s'il y avait du travail pour un homme de... Après tous les renseignements donnés, j'appris qu'il y n'avait pas de travail. Claude et Pierre furent très étonnés ; aussi, pour les rassurer, je leur ai vaguement dit le but de cette demande d'emploi. Ils n'en ont rien dit. Mais leur intrigue demeurait cependant et au salon de la maison, Pierre répéta le peu que j'avais dit. J'étais à ce moment chez monsieur Gros-Jean, l'ingénieur en question. Ils m'ont vu rentré et se sont doutés pourquoi j'étais allé chez nos voisins (Mr Grosjean). En rentrant, papa me demanda directement des explications. Je ne voulais rien dire ce qui me fit mentir au début ; mais les questions étant de plus en plus sévères et l'aspect de papa de plus en plus agressif - sa curiosité était devenue méchante et autoritaire-, je dus parler. La stupeur était générale, mais surtout chez mes parents. Voilà en résumé les objections reçues. Je pouvais me faire voler par cet homme que je ne connaissais pas. Cet

homme que je ne connaissais pas pouvait être un voyou sans scrupule qui m'aurait assommé dans le but de voler mon argent. Cet homme inconnu pouvait chercher son travail lui-même. Cela veut dire que je ne pouvais rien faire pour lui. Il est vrai que je n'ai rien pu faire, M. Grosjean ayant dit que l'usine n'avait pas besoin d'homme. En un mot, il était imprudent d'aborder cet homme inconnu, car je ne pouvais pas supposer ses réactions. Tout ceci est vrai. Mais l'homme était vraiment calme et inoffensif. Je trouve la prudence de mes parents exagérée et je me demande pourquoi ils n'aiment pas que j'aie pris ce risque. Un risque bien faible. Restant sur mes positions qu'il n'était pas dangereux d'aider des inconnus, la conversation s'échauffa. Je me mis en colère, ce qui est stupide, et dans le feu de ma colère, j'ai jeté cette phrase : « le Christ, lui, s'occupait de n'importe qui » pour prouver que je ne voyais aucun inconvénient de m'être occupé de cet ouvrier inconnu. C'est alors que papa me dit que je ne suis bon qu'à faire un curé. Cette dispute, suivie de la courte réprimande - je ne suis bon qu'à faire un curé -, me plonge encore plus profondément dans la tristesse. Au diner, papa fit plusieurs fois une allusion méchante au cureton dont je ne suis que capable. C'est alors que je m'enferme de plus en plus en ce qui fait croire en mon malheur.

10 avril 1959

Je dois dire aujourd'hui pourquoi la dispute du 5 avril m'affligea à ce point. Je le dis maintenant, car je suis un peu plus sûr qu'au début, le 8 février, d'avoir raison. Je n'ai jusqu'à maintenant jamais parlé de cette chose pour ne pas écrire un fait dont je n'étais pas certain. Ce fait s'est maintenant affermi et j'ose en parler.

Tout a commencé le 8 février après une discussion religieuse qui se fit entre jécistes, puis personnellement avec un père dominicain. J'en ai parlé à la suite de ces carrefours avec Charles Sardou. Nous avons discuté de ce qu'on nous a dit, ce qui m'a permis de voir le contraste qui existait en moi. J'ai le sentiment de ne plus croire en Dieu, ce qui m'arrive assez souvent. Mais j'ai aussi le sentiment de vouloir servir Dieu par le sacerdoce. J'ai ruminé ceci quelque temps, mais réfléchissant, je me suis vu incapable et surtout indisposé pour recevoir l'appel de Dieu. Il est impossible, me dis-je, de croire ceci. L'impossibilité me parut plus véritable que, une heure après cette pensée, tout était oublié. C'est une folie de ma part comme j'en ai souvent. Une marotte momentanée. Le mois de février s'est terminé en n'ayant jamais pensé au sacerdoce. Le début de mars était de même. Je continuais mes études dans le but d'être architecte. Il n'y avait que ce but. Je dois dire que le 8 février mes pensées étaient légères et vagues, imperceptibles mêmes en disant mon envie de faire prêtre. Ce qui explique que je n'y ai jamais pensé par la suite (fin février début mars). Je dis début mars, car le dimanche 16 de ce mois, il y a une réunion des jécistes de Clermont.

Cette réunion se tient au « Franc-rosier ». Toute la journée fut bonne pour la prière et la réflexion. J'étais vraiment heureux ce jour. Mon bonheur était celui qui vient de Dieu. Après la réunion, j'ai suivi un dirigeant de la Jec dans son établissement qui est le séminaire Richelieu. Ce jeune séminariste me parut tout de suite sympathique. Je discutais avec lui aisément et c'est au cours de cette discussion que je me suis mis à parler de sacerdoce. J'en ai parlé objectivement d'une manière générale. J'en ai parlé sans m'en apercevoir, sans avoir l'idée auparavant d'en parler. Le sujet de la conversation s'est branché sur le sacerdoce imperceptiblement, sans ma propre volonté. Aussi, à l'issue de la conversation, ayant largement réfléchi, je me suis vu appeler par Dieu. Mais cela me paraissait impossible, je ne voulais pas y croire. Les dimanches suivants, j'ai également rencontré le séminariste ; son est Raymond Meiller. La discussion portait toujours sur le sacerdoce ; mais je me suis davantage découvert ce qui me permit de parler plus franchement. C'est au cours de ces discussions que l'appel de Dieu s'est fait entendre plus fortement. Ainsi, aujourd'hui, 10 avril, je me considérerai comme lâche si j'abandonne l'idée du sacerdoce ; quoique je peine à croire que Dieu m'appelle.

Il est maintenant aisé de voir pourquoi la parole de papa : *je ne suis bon qu'à faire curé* ne me plut guère. Personne ne sait que je veux faire prêtre sauf Raymond, le séminariste et je continue ma vie dans le but d'être architecte.

17 avril 1959

Je quitte Clermont pour deux jours de vacances à Digoin et je me puis présenter à la maison avec mon bouc qui est en train de pousser donc pas très beau. Maman se recule d'horreur à ma vue.

Elle ne veut pas m'embrasser, car elle n'aime pas le contact de la barbe. Avec ce bouc, maman trouve que j'ai une ressemblance avec le père de Foucauld et elle insiste sur ce fait en disant que je veux ressembler à de Foucauld. À vrai dire, je n'y ai pas pensé et j'essaie de dire qu'il n'en est rien, mais elle ne m'écoute pas.

1er mai 1959

Il y a encore deux ou trois jours de vacances pour les fêtes du Travail. Je me rends donc à la maison et avec la barbe. Maman qui la première fois toléra ma fantaisie fit aujourd'hui sentir son mécontentement. Elle ne veut pas m'embrasser et n'a qu'un désir, c'est que je coupe ce bouc. Claude poussa également le même cri d'horreur. C'était la première fois qu'elle voyait mon bouc. Elle ne voulut pas non plus m'embrasser. Ce qui m'ennuya beaucoup, mais je ne voulus rien laisser paraître. Papa ne dit rien. Il se contenta de demander ce qu'en pensaient les frères. À ceci, je lui répondis qu'ils ne s'occupent pas de la tenue extérieure : le corps ne fait pas l'esprit de l'homme. La réponse est plus de moi qu'elle ne l'est des frères.

Les discours sur mon bouc se sont arrêtés en disant que je fais très Jésus-Christ et que je désire ce rapprochement. Il n'en est rien. L'idée ne m'en est pas plus venue que de ressembler à Charles de Foucauld.

4 mai 1959

Je relève aujourd'hui une conversation brève, mais véritable faite entre deux camarades Herody et Gallien.

Herody : Gallien réveille-toi, tu rêves.

Gallien : Il est utile et bon de rêver.

Herody : peut-être, mais pour toi, ce n'est pas utile, car tu te forces.

Se forcer au rêve, prendre l'allure d'un rêveur, d'un penseur, d'un méditateur (méditant), ceci m'est quelquefois dû. Pour quoi avoir ce désir de paraître philosophe ? En quoi cela peut nous être utile de rêver ou de penser continuellement .? Je suis de l'avis d'Herody ; il ne sert à rien de se forcer à rêver, à penser quand on n'a pas de sujets à analyser. Et ces sujets ne sont pas continuels.

7 mai 1959

Nous avons de nouveau trois jours de vacances. Cela fait beaucoup en peu de temps, aussi je reste à la boîte. Tous les camarades sont partis dans leur famille ; je suis donc seul et cette solitude m'opprime. Je lis *Adolphe*, un romantique du début du XIXe. Bien que je n'aime guère cet homme et son action envers les femmes, son mal métaphysique me pénètre. Il me transmet tout son ennui. Pourquoi être malheureux ? Je suis libre ; je fais dans Clermont ce qui me plaît et je suis triste. Le patron s'en est aperçu et me l'a dit. Il aurait mieux fait de se taire.

10 mai 1959

Je crois en mon malheur ; je suis persuadé d'être malheureux et je me plains d'être dans cet état. J'en suis maintenant certain. Cela se voit dans les conversations où je fais allusion à mon malheur, à ma tristesse. Allusion qui a pour but de me croire encore plus délaissé.

19 mai 1959

J'entame aujourd'hui un livre de Goethe, *les souffrances du jeune Werther*. Si je n'aimais pas *Adolphe*, celui-ci me passionne. C'est ainsi que je me sens plein du personnage de *Werther*. Je me retrouve en lui. C'est dire que le livre a une grande influence sur moi. Je me vois presque aussi malheureux que ne l'est Werther. Les *Jeans Dean* du XIXe. Je me sens posséder du même mal métaphysique, le « mal de René ».

20 mai 1959

La scène que relate ici se passe au dessin (industriel). Je trimai sur un problème concernant une pièce à dessiner et je n'y arrivais pas. Pirondini, le voisin de table voulut m'aider ; mais le professeur ne voulut pas. « *Il faut pour comprendre qu'il cherche, qu'il soit malheureux* », a dit le professeur. Et Pirondini a répondu : « *Oh, non monsieur, il l'est déjà assez* ». C'est par des petites réflexions de ce genre que l'idée d'être malheureux grandit en moi. Je sais qu'il ne faut pas me croire délaissé de tous, mais je le crois quand même.

Dimanche 24 mai 1959

À force d'entendre dire que je suis malheureux, à force d'entendre des conversations : « *il faut le divertir, car il s'ennuie* » ; ou bien : « *viens le consoler, le calmer, car il veut se suicider* » je me dégoûte de la vie. La boîte (la pension) m'ennuie. Je ne me crois plus malheureux, car je suis maintenant vraiment malheureux. Jamais je n'ai éprouvé une lassitude aussi grande qu'après six heures du soir au retour de la procession de Notre-Dame du Port. N'ayant rien à faire et ne pouvant rien faire, je me suis vu enveloppé de tristesse. Pourquoi je m'ennuie ? Personne, ni même moi, ne peut le dire.

J'étais avec plusieurs camarades à discuter de banalité et, comme la conversation ne me plaisait pas, je laissais mon esprit vaguer ailleurs. Je laissais mon âme se torturer, se plaindre, broyer du noir.

C'est alors que, pour sortir de cette attitude, je me suis mis à crier, à dire que j'en ai marre de tout, que tout me dégoûte. L'idée de suicide se présenta ensuite quoique j'étais certain de ne pas avoir le courage de me tuer, surtout que Dieu l'interdit. En effet, nous ne sommes pas maîtres de notre vie. Aucun mot, ne sortis de mon vocabulaire ne peuvent dire à quel point je me trouvais triste à ce moment. Je n'arrive à extérioriser suffisamment ma tristesse pour l'exprimer. Si je savais pourquoi je suis triste, peut-être saurais-je exprimer cette tristesse.

26 mai 1959

Deux jours après la crise de dimanche que je juge comme étant la plus forte, nous avons les résultats de la photo de classe prise quinze jours auparavant. Cette photo est passée en étude de math. Chaque élève la regarde à son tour. Arrivée au tour de Boudier, celui-ci m'appelle et me dit que je suis merveilleux, personnel sur cette photo. « *C'est bien toi* », me dit-il. J'étais anxieux de me voir, car je savais, le parton l'avait dit, que j'avais l'air triste. Plusieurs camarades, que j'épie, regardent la photo, puis me regardent et sourient. Comment suis-je sur cette photo ? À quel point suis-je triste ? L'angoisse qui me possédait à ce moment se transforma, aux paroles de Boudier, en ravissement. J'étais anxieux, mais ravi de savoir que j'étais sur la photo *moi-même*, car j'aime beaucoup la personnalité. (C'est-à-dire le fait que l'on soit comme l'on est). La photo passe de mains en mains. C'est bientôt mon tour ; j'attends avec impatience. Enfin la voilà. Déception. « *C'est bien toi* ». « *Tu es personnel* ». Ces mots résonnent dans ma tête. D'après Boudier, je suis aux yeux des autres ce que je suis sur cette photo - un blasé, un type qui se fout de tout, un type qui a une gueule de dégoûté, un type qui regarde le suicide en regardant le sol. J'en ai marre, voilà ce que je dis sur cette photo et Boudier me dit « *c'est bien toi* ».

27 mai

Le coup d'hier me fut terrible. C'est hier que j'ai aperçu la chose stupide d'être dégoûté. C'est hier que je me suis vu l'existentialiste qui regarde la vie avec dégoût. J'ai eu tort de me croire malheureux, car, à vrai dire, je n'étais pas vraiment malheureux. Je ne suis pas du tout malheureux. Il ne faut pas avoir marre des choses. Il ne faut pas se lasser des autres. Il ne faut pas se dégoûter. Il faut vivre, être enthousiaste. Il faut résister aux sentiments efféminés tels que ceux des romantiques du XIXe. Ils ont fait croire en un malheur possible. C'était faux et je les hais maintenant. Je n'aime plus *René*, ni *Adolphe*, ni *Cécile*, ni *Werther* etc. Je ne veux plus être blasé ; aussi je prends la résolution de lutter contre l'attitude invraisemblable de mon malheur. Je veux vivre pour remplir la volonté de Dieu et je ne peux vivre que si je ne trouve pas de dégoût dans l'existence. Vivre avec enthousiasme , avec joie, une joie près de Dieu.

30 mai 1959

Je persiste de ne plus vouloir être un dégouté et j'en parle à Pironcini, celui qui fit allusion à ma tristesse. Quand il se trouva éclairé de mes projets, il les trouva raisonnables et beaucoup mieux. La chose est incontestable. Il est meilleur d'aimer la vie, ce que je veux, que de la détester, ce que je faisais. Comme moyen de changement, je pris le travail. Avant, je travaillais avec acharnement pour oublier ma triste vie. C'est ce que je fis remarquer à Pironcini qui ne comprenait pas l'ardeur que je m'étais à l'étude. Maintenant, je travaille autant, mais, pour l'avenir, ce qui est devant moi, pour l'idéal, le but à atteindre. C'est beaucoup mieux, car j'ai plus le cœur au boulot.

En aimant la vie, je remarque que je m'approche davantage de l'Évangile donc de l'appel que Dieu m'a peut-être lancé. Durant cette crise, qui fut le paroxysme de mon malheur des deux dernières années, j'ai oublié un peu l'idée du sacerdoce. Je ne le voyais que vaguement et je ne faisais rien pour renforcer ce désir. Il faut désormais que je tâte plus sérieusement le terrain de ma vocation. Je dois en être sûr.

30 mai, fêtes des Mères

J'écris aujourd'hui à maman. Voilà ce que j'ai mis.

Que dire ? Que faire ? Se soumettre à une convention, à une habitude remplie par chacun ! Pourquoi pas.

Est-il ridicule de se soumettre à une date ? De faire chaque année une lettre pour la fête des Mères ? Je ne le pense pas ; mais mon sens d'originalité, de modernisme, ou mon âge font en sorte que je trouve quelques difficultés à exprimer certains sentiments. Ce que j'éprouve reste intérieur ; ce que je voudrais prononcer n'effleure même pas mes lèvres. La chose est bien stupide, mais il en est ainsi. Il en fut et il en est de même chez tous. L'amour propre qui nous enchaine, que parfois nous dominons, aliène nos facultés naturelles, arrête toutes manifestations propres à ce sujet : le sentimental maternel. Qu'est-il ? je ne le sais pas. Comment prouver ce que l'on ignore ?

La vie de certaines personnes « de notre temps » semble vouloir dire que l'époque présente ne leur appartient plus ; chose stupide, car qui que l'on soit, la période actuelle est la nôtre. Il est possible de suivre le fil moderne de la vie. Peu, il faut l'avouer, reste d'actualité ; mais, ceux qui y restent apportent une satisfaction énorme. C'est ce dont je jouis. Ayant l'exemple d'une vie suivant son époque, je m'imagine comme il doit être triste de contacter certains vieux jeux qui se bornent dans l'incompréhension. Surtout que par la suite, cette incompréhension devient réciproque.

Loin heureusement sont ces vues pessimistes. Qui puis-je remercier pour ce modernisme continuel qui me comble ? Tu le sais : Dieu, toi et Geo papa.

2 juin 1959

Je relate ici une discussion partagée avec Sardou. Une discussion qui fut délicate, car la contradiction était constante. C'est ainsi qu'il semble prouver le contraire de ce que je dis. La conversation porte sur la procession du « Port » en hommage à Notre-Dame-du-Port de Clermont.

Je n'aime pas et je trouve stupide ces processions, car je pense que la religion n'est pas ostentatoire. Nous pouvons prier (et je suppose la prière meilleure) dans une église plutôt qu'en se promenant. Sardou répond à ceci en me disant que c'est la peur d'être vu chrétien pratiquant, de prouver ma foi qui me fait désapprécier les processions. Puis, la conversation s'étend sur la manière de suivre une procession. Nous parlons des bigots et bigotes que ni l'un ni l'autre n'approuve et de ceux qui s'adressent à Marie sans croire à Dieu. Comme exemple, Charles (Sardou) cite les marins de Marseille qui rendant hommage à la Bonne Mère durant les processions ne croient pas en Dieu. Un frère professeur a sous-entendu un jour que ce marin ne serait pas damné. Croire à la Vierge sans croire en Dieu, c'est ridicule et faux. C'est impossible même d'y penser, car il ne peut y avoir de Vierge sans Dieu. Mais, pour eux !...

Cette dévotion à Marie sans qu'elle soit faite à Dieu n'est qu'une simple superstition. Sardou trouve que c'est plutôt de la reconnaissance. Puis, il dit après que la reconnaissance pour avoir fait un miracle en mer est peut-être une forme de la superstition. Je ne le pense pas.

De toute la discussion, qui s'est éternisée sur un problème insoluble, celui des marins et de Marie, j'ai retiré que j'avais peur d'être vu, de paraître chrétien et que c'est à cause de ceci que je n'aime pas les processions, ni l'état extérieur de la religion.

De ceci, il y a une conclusion à tirer ; la voici. J'en ai peut-être déjà parlé, mais cela n'a pas d'importance. Je peux très bien me répéter sur ce sujet.

En me voyant dans une manifestation religieuse, un libre penseur se moquerait de moi. Il ne le ferait pas cependant si j'exposais clairement et intelligemment le pourquoi de ma religion, de la participation à un acte religieux. Autrement dit, si je prouve, si je montre clairement ma religion, je ne dois pas avoir peur de mes actes, de mes sentiments devant un indifférent puisque ceux-ci sont rendus valables par suite d'une explication intelligente.

Je parle après ceci de religion avec un indifférent pour essayer de me justifier auprès de lui. Il voit dans la charité une forme de bonheur, un idéal. Il m'approuve et il me considère heureux, car il prétend que je suis sur le chemin de cet idéal : la charité. Mais, il ne voit pas que cette charité lui conviendrait. Il ne croit pas que l'idéal qu'il cherche, que sa soif de l'infini serait remplie par l'amour de Dieu. « Tout ceci ne convient pas, me dit-il. Je reste éloigné de Dieu, car je préfère chercher un bonheur terrestre. Si j'échoue, si je ne trouve rien, tant pis pour moi ; mais je n'abandonnerai qu'à ma mort ». Cette explication de l'indifférent peut-être valable. Nous savons, nous excusons son éloignement de Dieu en considérant le pourquoi de cet éloignement. Il en est de même pour nous chrétien ; l'explication précédente est réciproque.

7 juin

Il est un fait général chez tout le monde. Ce fait est que les peines portent plus que les joies. Quand une action plaisante se présente à notre vie, nous l'exécutons avec bonheur. On est heureux de faire ceci ou cela parce que cela n'est pas ennuyeux. Et la joie étant le plus naturel chez l'homme on ne s'aperçoit pas de notre bonheur.

Quand une action déplaisante se présente à notre vue et que nous sommes obligés de faire cette action, nous nous plaignons. Nous crions et nous portons haut notre misère, notre ennui d'accomplir cette action déplaisante. La tristesse, les soucis n'étant pas naturel pour l'homme nous nous apercevons de ceux-ci.

C'est ainsi que nos joies passent inaperçues et que nos peines sont connues de tout le monde et de nous-mêmes (surtout de nous-mêmes).

Cette remarque est valable pour moi, si elle ne l'est pour les autres. Mes joies et les peines sont en nombre égal. Mais comme mes peines me marquent plus l'esprit, mes joies disparaissent comme étouffées par mes peines. C'est peut-être pour ceci que je me croyais malheureux. Une solution est très simple pour être heureux sur terre, ou plus spécialement pour être gai, il suffit de faire l'inverse, c'est-à-dire d'oublier les peines et de mettre en honneur les joies. C'est être optimiste.

Les douleurs physiques ajoutent aussi du poids aux peines. Il faut donc aussi supprimer ces douleurs. C'est ce que j'essaie de faire en étant stoïque. Pour ceci, je me plains le moins possible de mes maux de tête, du froid, du chaud, etc. Ne pas se plaindre ! C'est beau ceci. Mais, il y a du plaisir à se plaindre et j'aime me plaindre, gémir. Je dois donc me dire : « Michel, fais un effort, ne considère plus tes douleurs ». Être stoïque devant les peines physiques est à réussir. De même qu'être calme devant les insultes, les réprimandes méchantes des autres.

Toutes ces choses, je veux les supprimer de mon être afin d'être agréable à tous, afin de plaire à tous. Puis-je être un séducteur des foules ? Je ne le pense pas ; cela est quelquefois trop lâche de se servir de sa face extérieure.

Aujourd'hui, 7 juin je fais une autre remarque sur le genre de vie que j'aimerai accomplir. Cette remarque est plutôt une question.

Dois-je faire une vie qui me plaît, une vie à mon goût, c'est-à-dire une vie d'artiste ? Je trouverai une vie d'artiste en étant architecte, en créant, ce qui fait vibrer tout mon être de bonheur. Ou

dois-je accomplir ma vie au service de Dieu, dans le calme et la prière, loin de toutes les joies terrestres ?

12 juin 1959

Je reçois une « enguelade » d'un professeur ce qui me lança de nouveau des idées noires. Mais je me rappelle de ma promesse qui consiste à ne plus vouloir être martyr de la vie. Je trouve plus héroïque de lutter contre le malheur que d'être entraîné par lui, ce que je tendrais à faire. Comme je remercie la photo de m'avoir averti de ma mauvaise route.

13 juin 1959

Il y a eu ce soir une réunion jéciste à laquelle nous avons parlé des rapports entre filles et garçons. J'ai remarqué à cette discussion que je détestais le « flirt » beaucoup plus qu'auparavant. Pourquoi ceci ?

Quand, au réfectoire ou sur la cour, mes camarades parlent des filles, des pucelles, je ne suis pas très à l'aise et il m'est difficile de me mettre à leur diapason. Comment ces camarades peuvent avouer, même si cela est faux, qu'ils se sont payés telles ou telles filles ? Ils disent cela en raillant ; ils racontent leurs exploits en se moquant du sexe féminin. « Celle-ci est facile, cette autre a des nichons frémissants, ma voisine est bien moulée... » Que de rapports stupides et dignes des animaux ! J'écoute à peine ces conversations tellement elles me font horreur. L'an passé, je n'étais pas outré de la sorte. Suis-je devenu puritain ? Je ne crois pas. C'est plutôt que je me suis aperçu de la grandeur d'âme et de cœur de la femme. Elle prend en moi un aspect plus grand, plus digne. Au paravent, je la considérais comme nous, garçons, mais elle est différente et cette différence mérite notre respect. C'est peut-être à cause de ce respect que je porte sur la jeune fille que je n'aime pas le « flirt ». C'est peut-être aussi que je n'aime pas m'user le cœur avec le « flirt ».

Je parlais tout à l'heure du respect porté envers les filles. Si celles-ci n'ont pas de respect envers les garçons et cela arrive, il est compréhensible que les garçons n'en ont pas envers les filles. Le consentement est dans ce cas réciproque d'où le « flirt » est bien vu chez l'un comme chez l'autre et il n'est plus question de respect.

13 juin 1959

J'écris personnellement à papa pour la fête des Pères. Par cette lettre, j'essaie de me dévoiler à lui et surtout j'essaie de lui envoyer Dieu. En ai-je le droit ? J'hésite. Tant pis pour moi si la lettre lui déplaît. Je lui dis ceci :

Je ne suis pas sûr (mes connaissances sont en rapport avec mon âge), mais je crois cependant qu'on s'étonne de m'entendre parler de l'argent et des richesses. Certains de nos professeurs civils tiennent ce propos : « Si vous avez un bac ou deux, la situation acquise vous permettra d'avoir une aronde (marque de voiture). Mais, si vous êtes ingénieurs des Arts et métiers, vous pourrez avoir une DS et vous serez plus heureux ». La chose est incontestable, mais je pense qu'elle n'est pas suffisante. Avoir du fric, oui, mais pour être heureux, non. Un certain nombre de personnes estiment que le bonheur se trouve dans une « bonne situation ». Je me permets d'en douter. Mon idée est connue maintenant et j'espère que tu comprendras quel mobile me mène.

Sur ce, espérant des nouvelles de la famille, j'adresse à papa mes remerciements et lui souhaite le courage d'atteindre le vrai monde.

20 juin

Qu'et ce que papa a pensé de cette lettre ? M'a-t-il pris pour une andouille ou un désaxé, un adolescent instable ? Il ne m'a pas répondu et c'est maman qui me parla dans sa lettre. Elle me parla de choses banales, futiles et sans intérêt. Il en était de même pour la fête des Mères. J'espérai recevoir une lettre en rapport avec celle que j'avais envoyée, mais il n'en fut rien. Il est vraiment impossible de discuter avec nos parents. Pour ma part, j'ai fait plusieurs essais et cela n'a rien donné. Ils sont trop concrets ; ils ne voient que l'argent ; pour eux, le bonheur se trouve

dans l'argent. Quand je leur dis que je ne m'intéresserais jamais à l'argent, ils me prennent pour un stupide adolescent qui est à l'âge bête. Quand je leur dis que le bonheur terrestre ne me convient pas, ils me répondent que je changerai. Mais, j'ai dix-sept ans et mes positions que mes parents croient encore être celle d'un adolescent s'affirment et se stabilisent. Ils ne veulent pas croire à mon dédain pour les plaisirs de la chair et comme ils rangent ces idées dans l'âge bête, ils trouvent que celui-ci dure longtemps pour moi. J'ai dix-sept ans, ce n'est certes pas une preuve, mais je suis sûr que mes positions actuelles sont devenues stables. La preuve la plus forte est qu'elles s'affirment.

26 juin 1959

J'ai visité hier un salon de peinture et on m'a remis une feuille sur laquelle je devais composer une critique du salon. Voilà ce que j'ai écrit :

Certains artistes du salon se plaisent à rendre froidement, point par point la beauté d'une fleur. Y arrivent-ils ? La nature est bien plus complexe. Je trouve que la photographie rend plus fidèlement les couleurs et les détails d'une tulipe, ou d'une rose, même si celles-ci sont peintes sur fond noir. À qui sert donc de peindre dans ce même but (reproduire le naturel) alors que le technique réussit mieux ?

L'art est art à la condition qu'il soit personnel. Aussi l'artiste impressionniste, expressionniste - même s'il est timide - est de beaucoup préférable aux simples « copistes ». Il est bon de trouver derrière un paysage ou un portrait, la passion du peintre, sa joie ou sa tristesse. Comme il est agréable de partager son état d'âme avec celui de l'auteur !

Le salon possède un grand nombre d'artistes de ce genre (plus de la moitié) qui fixent sur la toile leur sentiment, le fond de leur âme.

Préférant l'expression à la fidélité (reproductrice), il serait possible de dire que mon goût s'étend sur l'art (dit) non figuratif. Il n'en est pas ainsi, car profane en ce genre, je ne perce pas l'idée soumise dans une composition. Nombreux sont comme moi. Votre salon ne possède que trois ou quatre compositions abstraites. Ce qui est de bon augure pour son succès présent.

Afin de me justifier, je conclus en disant que la peinture contemporaine demande plus qu'au XVI^e siècle ou au XVII^e, de la personnalité.

Il y a 1500 francs à gagner si cette critique plait. La mienne ne plut pas. Je n'ai pas voulu flatter les peintres qui, à cette exposition, étaient pour la majorité froids (sans sentiments exprimés).

Trois jours plus tard, je devais recevoir une lettre du secrétaire du salon qui glorifia ma personnalité, sans toutefois me donner raison.

8 juillet 1959

Les vacances sont très néfastes pour l'esprit ; elles incitent dangereusement à l'oisiveté. Comme je ne veux pas sombrer dans l'ennui, j'essaye d'occuper tous mes moments de la journée. Je ne m'arrête pour ainsi dire pas. Tour à tour je fais de la lecture, de la réflexion morale et religieuse, des travaux physiques ou manuels. Cette dernière occupation me repose des occupations précédentes, car je ne peux pas lire toute une journée. En plus de ces moments qui sont personnels, je prends contact avec les camarades de Digoin ayant mon âge. Il est mieux, je pense, de s'étendre autour de soi plutôt que de se replier dans sa demeure ce que j'aurais tendance à faire. Un voyage aux châteaux de la Loire pendant huit jours m'éloigne également de l'oisiveté. Comment pourrait-on appeler ce dont j'utilise pour mes vacances ? Je crois que le seul mot qui résume tout par son sens vague est « **l'action** ». J'agis en effet quand je parle aux camarades, quand je lis avec de la réflexion, quand je voyage, etc. Mais l'action est, paraît-il, dangereuse. On s'oublie dans l'action, comme le fait Malraux. Est-ce que, moi aussi, je m'oublie dans l'action ? C'est dans un sens contraire que j'en use ; c'est non pas pour m'oublier, mais pour me découvrir. Si je me laissais aller par l'oisiveté, dans ce cas, je m'oublierais ; dans ce cas, je ne saurais pas qui je suis. Et l'action a pour but chez moi de lutter contre l'oisiveté, de conserver mon esprit éveillé, ce qui me permet de me pencher sur les livres, sur les autres afin de savoir.

Quand je parle d'action, c'est à une échelle personnelle, c'est pour mon propre bien (peut-être égoïste) et je n'essaie pas d'entraîner les autres, ce qui serait de l'action en masse ; de l'activisme, lequel est jugé néfaste.

15 juillet

Le huit juillet, j'ai jeté quelques mots pour un contrat avec des garçons de mon âge. Ce contrat, je l'ai pris au club nautique. Nous étions un groupe et nous parlions de choses futiles, mais j'ai vu que je pouvais très bien faire de ces garçons et de ces filles des camarades. Je poursuis ce contrat en assistant chaque mardi à une réunion au foyer des jeunes. Réunion dirigée par l'abbé de Digoin qui ne s'est malheureusement jamais montré. Le rapport avec les camarades s'est enfin affermi le jour où, ayant envie de faire une surboum et n'ayant pas de salle, ils se sont repliés dans un garage non terminé que mon papa nous a prêté. Tous étaient enthousiastes à la vue de ce garage. Ils y ont dansé - et moi-même - durant trois jours successifs. Le groupe était tellement heureux de cette découverte qu'il a parlé de créer un club privé installé en permanence dans ce garage ; mais, papa refusa. Nous étions déçus, mais nous avons compris que cela pouvait attirer des ennuis à cause du bruit et des voisins. C'est surtout durant les trois surboums que j'ai pu voir ou tout au moins constater la pensée des camarades. La majorité cherche à flirter, mais leur flirt n'est pas excessif. Ils veulent surtout s'amuser, passer agréablement leurs vacances. Je les ai trouvés très superficiels sauf quelques-uns qui cherchent. Mais ceux-ci cherchent en dehors de Dieu. Ils veulent se faire une vie humaine, terrestre et en profiter. Personnellement, je ne veux pas profiter de la vie en tant que plaisir. La seule chose que j'ai pu constater c'est qu'il m'était difficile de m'adapter à toutes les conversations. J'ai également constaté que, sur le point de vue religieux, je vois Dieu d'une manière différente et cela doit être pour ceci que je ne les comprends pas beaucoup, pas toujours. Je ne comprends pas en effet, pourquoi ces types de 17, 18 ans, s'abîment le cœur par le flirt.

Tout ce que je viens de dire est très relatif. Je ne veux pas que l'on croive que je regarde mes camarades de haut. Si je désapprouve ce qu'ils font, eux peuvent désapprouver ce que je fais.

Je ne comprends pas le flirt, je ne comprends pas mes camarades... peut-être est-ce que notre vision de la Vie n'est pas la même.

20 juillet

Je suis très dur avec mes parents et j'ai l'impression de vouloir conserver une certaine distance avec eux. C'est ainsi que je refuse souvent les baisers de maman. Pourquoi ? Je devrai au contraire être heureux d'être entouré d'affection. Quelquefois je justifie mon attitude froide en me disant que refuser les baisers de maman est un moyen pour m'éloigner des choses de la terre ; mais est-ce être matériel que de recevoir de l'affection d'une mère ? Je pense plutôt être un ingrat. Je suis en tout cas ingrat vis-à-vis des parents. Et pourtant, ne m'arrive-t-il pas de rendre l'affection de maman par la prière ? Mais cela suffit-il ? Si je n'aime pas, comment faut-il faire pour aimer ? Si je ne montre pas que j'aime, comment faut-il faire pour le montrer ? Et puis, est-ce que j'aime ma famille ? À toutes ces questions, je ne vois qu'une réponse, c'est que mes sentiments pour les autres et pour Dieu semblent plus forts que ceux que je porte à ma famille.

12 août

Il est 22 heures et je me promène dans les rues de Saint-Tropez. Les boîtes viennent de s'ouvrir. Il y a donc du monde. Un monde qui déambule sur le port et les rues perpendiculaires au port. La foule est considérable. Il est trop tôt pour danser. Les garçons dans cette foule sont presque inaperçus sauf ceux dont la chevelure est abondante. Les filles par contre rayonnent de couleur et d'excentricité. Leur démarche est calculée de même que le maquillage qui, plus que beau, est abondant, surtout autour des yeux, lesquels sont prolongés par un coup de crayon. Il n'y a rien de naturel dans tout ceci, même leur joie, même les couples de 18 ans qui, se tenant par la taille, s'embrassent sans vergogne. Je les plains, car ils gâchent leur nuit et leur vie. Ce n'est pas moi qui suis malheureux, ce sont eux et le pire c'est qu'ils ne s'en rendent pas compte. Je préfère la compagnie de Dieu à celle d'une fille de famille hautement placée dans les fonctions dont l'allure est apprêtée. On peut dire que le monde de Saint-Tropez est pourri. Mais cela n'est qu'à Saint-Tropez et dans quelques autres villes ou coins du monde. Il reste des endroits où la vie n'est pas

gaspillée par les plaisirs. Stupide serait de généraliser et de dire que le monde actuel est pourri. Il y a dans toutes les générations les bons et les mauvais et il faut voir ces deux genres d'humains.

13 août

Comme Pascal, je classe les travaux intellectuels, mathématiques, sciences, littératures dans les divertissements.

15 août

Il ne se serait pas normal de passer un mois en boîte (la pension) et de communier une fois par mois si je passe trois mois sans m'approcher de ce sacrement. En plus, de cette pensée logique, je sens réellement le besoin de m'unir davantage au Christ par la communion. Ce désir, je l'ai déjà eu, mais je n'ai jamais pu le combler ; aussi étant encore plus heureux maintenant, je prépare au maximum ma confession. Le confesseur m'a surpris par un speech fait avant l'absolution. Il était court et net ; il m'impressionna beaucoup. Voilà ce que m'a dit le prêtre :

- voulez-vous vous défaire de vos fautes ? Réponse : oui.
- Travaillez-vous pour vous en séparer ? Réponse : j'essaie.
- Employez-vous des moyens efficaces, concrets, techniques mêmes ? Et, à cette question je n'ai rien répondu pour la raison de n'y avoir jamais pensé.

Comme je suis heureux que l'on me posât ces trois questions ! Cela m'a donné l'occasion de réfléchir, de méditer dessus.

16 août

Avant de partir en vacances, j'ai discuté avec Raymond durant deux dimanches soirs successifs. À ces conversations nous avons fait le bilan des actions et faits de la JEC ; nous avons discuté des vacances. Pour la JEC nous ne savions pas dans quels liens devaient se faire nos contacts avec les camarades. C'est-à-dire que nous hésitions entre la camaraderie franche, la camaraderie indifférente, l'amitié. Comme réponse à ce problème, il est dit d'imiter Notre Seigneur Jésus Christ en lisant l'Évangile. Imiter, ceci est facile, mais lire... demande plus de volonté.

Pour les vacances, on s'est proposé de faire un lien postal entre les camarades de classe. Les adresses de tous furent polycopiées et distribuées, ce qui augmentait les raisons d'écrire. Mais cette correspondance interclasse n'a pas eu de succès. Pour les vacances également, il aurait été possible de réunir les camarades de classe en un camp de vacances situé en Alsace, ou sur le côté, ou dans les Pyrénées... enfin loin du centre. Il n'a pas eu non plus de succès envers moi-mes et les jécistes si bien que personne n'en a parlé autour de lui.

À ces entrevues, il a été également question de ce que je ferai. Je voulais profiter ds ces vacances pour me découvrir, affermir des idées et, très enthousiaste, je demandai à Raymond s'il était possible de lui écrire tous les 15 jours. Il était d'accord. Mais, il est aujourd'hui le 16 août et je lui écris pour la première fois. Au mois de juillet, j'avais le temps d'écrire, mais je ne savais pas quoi écrire. J'en conclus donc que les problèmes ne sont pas si nombreux que je le pensais. Je n'ai pas de problème au point d'en expliquer un tous les quinze jours. Raymond est d'accord avec moi et il s'est montré content dans sa lettre que je fasse cette remarque. L'homme est homme, il n'est pas un monstre constamment inquiet, ennuyé, comblé de problèmes.

20 août 1959

Parlons aujourd'hui de Dieu.

M'a-t-il appelé ? Au début de ce désir plutôt mystérieux, car inexplicable, je refusais d'entendre cette voix divine. Il ne fallait en effet quitter toutes choses terrestres cela se conçoit. Il me fallait aussi renoncer à la profession d'architecte qui me plaît énormément. Il me fallait renoncer à toute richesse, à tout bien loyalement amassé par papa. Et que dirait celui-ci si je lui disais que je ne veux pas prendre sa succession, que je ne veux pas profiter et me servir de tout ce qu'il a préparé pour moi ? Car, si je n'étais pas sur terre papa ne travaillerait pas autant qu'il le fait. Il me le dit et

je le crois. J'avais donc peur de refuser son offre, son cadeau fruit de ses peines. Cette peur je l'ai eu jusqu'à la venue de Pierre. Pierre, le fiancé de ma sœur est là. Pierre et Claude se sont rencontrés fortuitement dans le tramway. Pierre est architecte. C'est la providence de Dieu qui souffle sur leur union et sur notre famille. Je vois en ce mariage la main de Dieu. Cette main qui, donnant un Pierre architecte, m'enlève toute peur d'offenser papa en lui refusant son présent. Car le refus que je lui adresserai pourra être récompensé par la présence de Pierre. Pierre, je te souhaite la bienvenue, tu me libères de toutes mes attaches terrestres. Je suis maintenant libre, je peux aller vers le Seigneur sans craindre la perte du travail de papa. Pierre, je te crois heureux, car Dieu te surveille. Pierre, je suis heureux, car Dieu me dirige. Dieu est là et il est tout ; cela serait lâche qu'il ne soit pas tout. Je peux aller vers le Seigneur ; mais, m'a-t-il appelé ?

29 août 1959

Si Dieu m'appelle, je dois me préparer à son appel. Je dois éviter ce que le naturel me demande et prier beaucoup. Comme je veux garder secret l'appel de Dieu, mon entourage serait surpris et même inquiet de me voir agir de la sorte. Il ne comprendrait pas pourquoi je refuse d'aller danser. D'autant plus qu'ils savent que j'aime beaucoup les « surprises-partis » et leurs folies. Je pense qu'il m'est donc impossible de me rendre en semaine à la messe bien que l'envie m'est quelquefois forte. Pour les soirées, j'ai suivi les autres, j'ai répondu à leurs invitations. Pourrais-je faire autrement sans les choquer ? C'est ainsi que j'ai été danser cinq fois durant les vacances. Cela est trop à mon avis ; je ne suis pas la voix de Dieu en faisant ainsi ; les faits ne sont vraiment pas compatibles. Mais aurais-je pu faire autrement sans dévoiler mes idées ? Pourquoi cacher à ma famille ? J'aurais pu me donner plus facilement à Dieu s'ils avaient su.

Pour la partie religion, je ne suis absolument pas satisfait. Je m'étais promis de passer au minimum un jour à l'abbaye de sept Fons. J'avais le temps en juillet, mais je n'ai pas osé demander la permission. J'avais le temps en septembre, mais je n'ai pas eu le courage de demander l'autorisation de partir. Pourtant je souhaitais de me rendre à Sept Fons ; j'aurais pu aussi affirmer ma vocation et me la prouver.

Je dois conclure que ma vie durant ses vacances n'est pas une vie exemplaire, elle n'est pas celle d'un homme désireux de se faire prêtre. Je dis exemplaire, car je ne dois pas me nier que personnellement, dans le privé, je passe au possible chaque jour un moment avec Dieu. Je ne saurais dire combien de temps. Durant ces moments je me livre à la méditation, à la prière puis à la conversation silencieuse. Je dois me dire que l'esprit de Dieu et le mien se rencontrent assez souvent dans une journée même au cours d'une « surboum ». Mais est-ce suffisant ? Non pour être prêtre. **Mais puis-je faire plus si je veux conserver un contact avec les autres ?**

3 septembre 1959

Durant les vacances notre esprit et notre corps se laissent facilement noyer dans l'ennui. Pour lutter contre ceci, j'ai employé l'action ; je me suis efforcé à une vie intense. Et bien, même avec ce moyen, mon esprit prend des tendances au *farniente*. Je ne me sens plus avec l'envie de lire ou de réfléchir. Je n'ai plus le courage d'entretenir les contacts avec les camarades. Il faut remarquer cependant que cette lassitude n'est pas excessive et que, avec un peu de volonté, j'arrive à me dominer. Si je fais cette remarque, c'est plutôt à cause d'un camarade qui lui n'a rien entretenu de ses facultés et qui maintenant se voit éloigné de tout courage pour réfléchir. C'est lui-même qui me l'a dit.

10 septembre

Le 7 juin de cette année je me suis posé la question suivante :

Dois-je faire une vie qui me plait, une vie à mon goût, c'est-à-dire une vie d'artiste ? Je trouverais une vie d'artiste en étant architecte, en créant, ce qui fait vibrer tout mon être de bonheur. Où dois-je accomplir ma vie au service de Dieu, dans le calme et la prière, loin de toutes les joies terrestres ?

Interrogation à laquelle je réponds avec, bien sûr, toute réserve.

Qu'est-ce qui me permet de faire cette réponse ? Mon existence extérieure ne fut pas exemplaire pour la religion. Je n'ai pas multiplié les lettres à Raymond qui me porte conseil. Je n'ai pas multiplié les visites à l'abbé pour recevoir ses conseils et j'ai eu tort. Mais je remarque que la longueur du temps, l'attente en un mot, et la prière font plus que n'importe quel enseignement. Si bien que durant ces deux mois et demi où je ne priais qu'en secret, l'appel de Dieu s'est considérablement affermi. Il s'est beaucoup plus affirmé que durant le dernier trimestre de l'année scolaire.

Aussi puis-je dire que maintenant, je choisis ma vie au service de Dieu. Je ne la choisis pas pour le calme ni dans le calme, car j'en ai horreur et la vie de prêtre n'est pas calme. Mais je la choisis dans la prière et loin des joies terrestres. Je la choisis au service de Dieu à travers les autres (ce qui ne fut pas pensé le 7 juin).

15 septembre

Pourquoi Brigitte B. m'a dit dimanche dernier que j'avais une tête de curé ? Pourquoi sa sœur parut gênée par cette parole ? Je me suis bien défendu en disant que l'apparence extérieure n'avez rien de vrai et ne me montrant pas embarrassé, je n'ai rien trahi. Peut-être faisant suite à une discussion qui frisait l'Évangile et que j'ai eue avec Monsieur B. Ils en ont déduit mes tendances, car à cette conversation je me suis, par le sujet (se dévouer pour l'humanité en dépit de l'ingratitude des profiteurs) dévoilé comme étant pour le dévouement. Tout ceci n'est que supposition stupide. La parole de Brigitte n'est que le hasard. Mais ce hasard m'occupe beaucoup.

17 septembre

Les choses vont mal et j'en suis fautif, je pense. Tout débuta à cause de mon impatience. J'étais fatigué de mentir alors que je parlais de ma situation future. J'en avais marre de laisser mes parents chercher, peiner, calculer pour me faciliter au possible mon avenir. Comme je ne comprenais pas très bien pourquoi il m'a été recommandé de ne rien dire à mes parents au sujet de l'appel de Dieu, j'ai lâché le morceau. J'ai commis en effet cette grosse erreur qui est celle d'affirmer un fait, ma vocation, sans en être sûr. Ce que j'ai dit n'a fait que les inquiéter, les ennuyer au point de leur donner des soucis inutiles. Papa bien sûr a constaté que ses projets sur mon avenir tombaient à l'eau. Il a même parlé de quitter le bureau de Paray et celui de Bourbon en disant qu'il n'était pas utile qu'il se fatigue vu que je ne me servirai pas de ce qu'il m'a préparé. Mais cette réaction est normale pour un être qui travaille en grande partie pour ses enfants. Il fallait un jour ou l'autre qu'il apprenne ceci et il est peut-être préférable qu'il l'apprenne maintenant. Quoique, qu'il soit stupide de ma part d'avoir ennuyé papa pour une chose qui ne se produira peut-être jamais. Je le plains mon père ; lui qui espérait tellement en mon aide. Dans la profession d'architecte, il n'y a pas de retraite suffisante. L'architecture suit la mode, l'actualité. En prenant de l'âge, cela se conçoit, l'architecte perd les clients, car il ne plaît plus. Et en général l'architecte, comme l'artiste a une fin désagréable, pénible. Papa l'a constaté chez des confrères ; il a constaté pour son père ce qui est plus dur.

Afin d'éviter cette mauvaise période, papa a souhaité et m'a souvent demandé que je prenne sa succession. C'est un avantage pour mon propre sort, car je trouve une place toute chaude et c'est aussi un avantage pour lui, car il ne tombera jamais dans l'oubli ou l'infortune. Étant présent j'apporterai ce petit rien de moderne qui suffirait à conserver la clientèle. Je lui apporterai du travail, car je suppose que même lui ayant pris sa place, papa ne pourra pas s'empêcher de travailler. Papa comptait fermement sur mon aide. Il croyait jusqu'à maintenant que je lui rendrais service ; il en était certain. Je lui ai stoppé toute illusion en lui disant non, en lui disant que je ne l'aiderais pas. Voyez sa déception : n'aurait-il pas préféré que je l'aide ? Certainement et il me l'a prouvé au cours de la conversation qui fait suite à la déclaration.

J'ai profité du moment le plus favorable pour parler, c'est au dîner. J'ai profité également du sujet sur lequel tout le monde parlait et je dois dire que je n'avais aucune intention de me dévoiler en me mettant à table. Pourquoi avoir parlé ?

J'ai commencé à inquiéter mes parents en leur disant que le différend qu'il y avait entre eux et moi n'était pas comme il le croyait dans le modernisme ou dans l'actualité (les parents sont des croulants ce que je ne dis pas et ce qu'ils croient que je dise), mais dans la religion. Je suis dans

le fond orgueilleux en soutenant cette différence dans la religion. Je considère bien mal mes parents ; en disant ceci, je veux dire qu'il pratique mal et que moi je pratique bien la religion. Il est vrai que papa ne fréquente pas l'église chaque dimanche, mais est-ce une preuve ? Je ne peux pas savoir ce qu'il y a dans le cœur de mes parents, je ne peux pas juger quels sont leurs rapports avec Dieu ; je ne peux donc pas savoir si vraiment il y a un différend de religion entre mes parents et moi. Et pourtant je le crois. C'est ainsi que je me dis que si mes parents étaient plus religieux, j'aurais moins de peine à communier le dimanche, à me rendre aux offices en semaine.

Mes paroles ne furent pas entièrement prises au sérieux, elles ne le furent même pas du tout. J'ai 17 ans, je ne suis pas capable de savoir si vraiment Dieu m'appelle, m'a tondit plusieurs fois. « Tout le monde a ses envies : ce sont des marottes passagères ». « Moi-même, me dit maman, j'ai eu envie de faire religieuse ». « Moi-même, me dit papa, j'ai eu envie de faire curé et vois quel curé j'aurais fait ». Par la suite papa m'a démontré que ma vocation ne pouvait être vraie, car, m'a-t-il dit « il n'y a personne dans ma famille qui en aurait été capable ». « Il faut, dit-il, avoir le tempérament pour être prêtre et tu ne l'as pas, car ni ta mère ni moi ne l'avons. : c'est dans le sang ». À ceci j'ai répondu que je n'y croyais pas, que ce n'était pas vrai. « Mais tu traites ton père d'imbécile répliqua maman ». Que je ne sois pas sûr d'être appelé par Dieu, cela est possible ; mais que je ne sois pas capable d'être prêtre cela est une autre histoire, en étant appelé par Dieu.

Mes parents ne sont pas contre moi ; ils veulent, et cela est normal, ils veulent ou plutôt ne veulent pas avoir un mauvais prêtre comme fils. C'est à ce moment que tous les exemples de mauvais prêtres défilèrent à mes oreilles. Je suis d'après eux en voie de faire un mauvais prêtre. Je ne suis pas assez pieux, je devrais me rendre à la messe en semaine, communier plus souvent que je ne le fais. Je ne devrais pas danser. (Je sais que je ne devrais pas danser, mais puis-je choquer les autres en me retirant deux ?)

Papa chercha à comprendre ce désir et il me demanda si ce n'est pas par jalousie que je veux me faire prêtre. Par jalousie pour Pierre qui risque de prendre ma place auprès de papa. Je réponds que non puisque je considère la venue de Pierre comme étant de la Providence.

Puis viennent les filles. On m'explique que si maintenant je n'ai pas de désir auprès d'elles, cela peut se réveiller d'un seul coup et que je ne pourrais rien pour lutter. Je ne suis pas d'accord et je me dis que les prêtres eux-mêmes ont eu ses désirs et qu'ils ont lutté. Mes parents ont tendance à dire que les prêtres n'ont pas ces désirs. J'ai plus de satisfaction à causer à une fille qu'à un garçon ceci est bien une marque d'envie, ce qui est naturel.

Sur ces mots, la conversation prit fin. On m'a promis de me laisser libre. Ce que je n'avais pas l'air de croire me disent-ils. Avant de se retirer, maman m'a donné quelques autres conseils. « Quoi que tu fasses, me dit-elle, il faut travailler uniquement pour tes bacs ». Je lui ai répondu que je chercherai en même temps si Dieu m'appelle vraiment.

Je ne sais pas, à vrai dire, ce que mes parents me conseillent, car il y a beaucoup de choses contradictoires. Ils me disent qu'à 17 ans je ne suis pas sûre de ma vocation, et c'est vrai, mais ils me déconseillent de chercher. Je ne comprends pas leurs réactions, leurs paroles qui étaient bien embrouillées.

Mes parents étant dans leur chambre, je demeure seul avec Claude. Je lui demande si je n'ai pas fait des conneries : « non me dit-elle, mais tu traites tes parents d'imbéciles ». Il est sûrement vrai que je l'ai traitée d'imbéciles puisque je ne crois pas la moitié des choses qu'ils m'ont soumises. Je ne veux pas être un fils de ce gabarit. Que dois-je faire ?

Cette conversation a mis le doute dans ma vocation. Plus que jamais, plus fortement, je me demande maintenant si Dieu m'appelle vraiment.

Année 1959 - 1960

1^{ère} T M à Godefroy

20 septembre 1959

Je passe aujourd'hui l'après-midi à Gueugnon chez Marie-France Lescanne qui avait une autre invitée que moi, Nicole. Après avoir bu un jus de fruits dans sa chambre et après une longue discussion sur l'art, sur la littérature, les impressionnistes, la musique, nous sommes, tous les trois, partis faire une promenade de deux heures au moins, en dehors de la ville. Le but de cette promenade, car il faut pour l'intérêt toujours un but, était un château. Château ou maison de ferme importante, car, s'il y avait des tourelles et un pont-levis, le tout ne présentait guère d'intérêt.

Mais voyons ce que fut cette promenade. Nicole avait un appareil de photo et elle s'en servit sans attendre pour photographier Marie-France et moi-même. Le choix de ces photos (le décor) était très nature, campagne et d'une campagne que je pourrais appeler romantique. Enfin, trêve de paroles, je remarquai que la prise de ces photos constituait pour la propriétaire Nicole, une sorte de souvenir, style : « idylle champêtre ».

Cette même jeune fille, qui m'est une camarade, était très aimable, gentille à cette sortie ; beaucoup plus que d'habitude. Elle était avenante, agréable ; elle choisissait les discussions qui me plaisaient. Enfin, elle m'a semblé qu'elle faisait beaucoup pour me plaire. Mais ses intentions me plurent moins. De par la conversation qui devenait envers moi sentimentale, je vis son désir de devenir plus qu'une camarade. Une amie ? Je penserais plutôt au flirt vu qu'elle est attachée à un camarade, plus âgé que moi, se trouvant au service militaire. Marie-France devait être au courant de ce projet, car durant tout l'après-midi elle se teint un peu à l'écart pour laisser libre jeu. Cette position fut étonnante pour elle, car elle aime énormément, en société, tenir la place du milieu.

Je vois maintenant que cette rencontre, ou découverte, appartient à la méthode expérimentale. (Faire des expériences afin de connaître). Et je vois également que cette méthode est dangereuse. J'aurais très bien pu combler le désir de Nicolle en flirtant avec elle !

Cette expérience n'est pas extraordinaire à Gueugnon dans ce club ; c'est un club sans nom, club privé où Marie-France tient le centre. Il y a autour de cette camarade une dizaine de garçons et de filles qui ont tous le désir de flirter, gentiment bien sûr. Et ce club, étant strictement formé de ces éléments, la variété est faible ; aussi doivent-ils, à l'amiable, faire des échanges.

Ceux-ci s'opèrent très souvent dans les « surpats ». Ce n'est pas si facile pour un club de ce genre d'être accepté, ou bien vu, par les collègues du même âge ; aussi y a-t-il souvent des histoires qui tiennent plus ou moins debout. Bien sûr, quand le club est en partie rassemblé la conversation est bourrée de sous-entendus.

Voilà pour le soi-disant club Marie-France de Gueugnon.

Le 24 septembre 1959

À la pension, le bruit est très important. Dans les moments de repos, il est presque impossible de se consacrer à la réflexion. La cour, où l'on se retrouve obligatoirement est pleine de bruits de toutes sortes. Les camarades qui jouent créent un spectacle distrayant, ceux qui ne jouent pas viennent près de nous afin de discuter. Ainsi, et cela arrive souvent, nous sommes obligés d'interrompre une conversation, dite intéressante, partagée avec un camarade.

Toutes ces circonstances, et bien d'autres choses encore, font que la réflexion individuelle ou à deux et à plusieurs est relativement impossible dans nos temps libres en semaine, c'est-à-dire sur la cour de récréation.

Prière.

L'ambiance générale ne facilite pas la méditation et la prière même est faite souvent sans goût. Il est difficile de prier au dortoir (dans le lit). Il est encore plus difficile peut-être de prier en commun, en classe. Bien sûr, la prière est meilleure et plus sûre à la chapelle. Mais il faut y aller et ce déplacement nécessite la rencontre de camarades, de professeurs qui éveillent tout de suite notre respect humain (peur d'être vu).

À la maison, par contre, il n'y a, pour ainsi dire, pas de bruit. Ceux qui se produisent sont faibles et ne dérangent absolument pas. Ce calme, celui de la campagne, est propice à la méditation. Très peu de distractions viennent rompre la réflexion que je peux faire durant tout le jour : le soir je regarde la télévision. Aussi la méditation, aidée de la lecture, me baigne dans une ambiance merveilleuse ou l'intérieur est roi. La prière, en conséquence, est plus facile et je la fais avec plus de goût.

27 septembre 1959

La mort est pour moi, comme pour bien d'autres j'espère, une naissance. Elle est, sinon une délivrance, une ouverture, un complément de ce que nous sommes sur terre.

La mort, porte d'entrée à la survie, est en conséquence, une joie au lieu d'être - ce qu'on voit le plus souvent autour de soi - une tristesse. Je n'ai pas peur d'elle et pourtant, si le cas de mort se présentait concrètement devant moi, n'en aurais-je pas peur ? Nous ne savons pas, après tout, où Dieu nous mène ; sommes-nous (serons-nous) acceptés dans le royaume céleste ?

De grands catholiques, à la foi solide, ont peur de la mort ; des religieux disent que la mort n'est pas toujours agréable. Ces hommes devraient aimer la mort, car ils savent ce qu'elle est. Leur position me fait demander si je suis vraiment franc avec la mort.

29 septembre 1959

La sagesse humaine, qui consiste, pour être heureux, à observer le juste milieu, me fait horreur. Un sage, pour moi, est un tiède qui mène une vie morne, calme sans aucun risque. Montaigne personnifie à merveille cet art de vivre qui condamne tout enthousiasme et il suffit de le lire pour s'en rendre compte. J'ai horreur de Montaigne.

Aussi, je ne veux absolument pas être un sage. Et ceci, parce que je ne veux pas vivre dans la tranquillité oisive, mais aussi parce que le Christ n'est pas un sage. La croix est folie pour les Grecs, scandale pour les Juifs.

Étant un adepte du Christ, je ne dois pas avoir peur d'être pris pour un fou. Charles de Foucauld, dans son renoncement rapide, était sûrement, par ses camarades, pris pour un fou original et je pense qu'il ne s'en souciait guère, puisqu'il trouvait par cette quasi-folie la voie de Dieu.

C'est pourquoi, renonçant aux joies actuelles, dédaignant le mépris des autres, m'écartant du juste milieu, je ne cherche pas le bonheur ici-bas. Je ne suis pas à la quête d'une vie heureuse sur terre. Mais je désire recevoir ce bonheur dans la vraie vie, la vie éternelle. Et, pour recevoir ce bonheur, je me penche sur les souffrances des autres. Souffrances morales, bien sûr, car, au point de vue physique, il se comprend facilement que je ne sois pas capable de quelque chose. Beaucoup souffrent et beaucoup cachent leurs souffrances si bien qu'il est difficile de déceler ceux qui ont besoin d'un soulagement quelconque.

Je souhaite grandement posséder ce don, si don il y a, de découvrir ces malaises et, la découverte étant faite, je veux posséder le « ce qu'il faut » pour me rendre sympa auprès des camarades à fin de les soulager. Je souhaite également posséder un peu d'intuition ou beaucoup d'intelligence, pour découvrir, après une brève conversation ce qui ne cadre pas dans la vie du camarade.

Tous ses souhaits seront, je pense comblés en étudiant l'homme et en me donnant complètement à lui. La prêtrise est le moyen le plus extrême, le plus fort pour porter secours à l'humanité. Les politiques, communistes, socialistes, capitalistes visent également à soulager l'humanité ; mais leur secours est faux. Il est surtout incomplet, car l'homme assoiffé - d'infini même s'il ne s'en rend pas compte - a besoin d'être en présence de l'Être suprême, de Dieu. Et ce besoin est le même pour tous les hommes de toute la terre. Il est incomplet ce secours sur terre, car l'homme ne peut

absolument pas se satisfaire, tout au long de sa vie, d'un confort matériel maintenu par un niveau de vie élevé. C'est impossible, il faut du surnaturel, à moins que ce ne soit qu'une illusion et il est peut-être à craindre qu'il en soit ainsi dans le monde ouvrier. Cependant, avec le travail de tous, l'illusion avec le temps s'effacera devant l'homme.

En conclusion de cette considération sur le travail incomplet des politiques sociales, une seule chose peut être écrite : le prêtre complète, ou plutôt est complet dans son secours qu'il porte aux hommes. C'est par ce caractère de perfection que, par la raison, ou intellectuellement je tends vers le sacerdoce.

J'écris, *intellectuellement*, car cette considération vient après un fait qui est totalement indépendant de ma volonté. Je donne cette raison d'être prêtre aujourd'hui ; mais il y eut une autre, vieille de six ou sept mois, et qui prime sur tout, car elle est le point de départ.

Ce fait, déjà décrit, a eu lieu au cours du mois de février. J'en recommence la description, car ma manière de voir a complètement changé avec le temps. Sur le moment, je doutais, car je voyais en ce fait une hallucination d'adolescent ; mais maintenant je suis sûr et certain que là est l'appel de Dieu.

L'appel de Dieu (le fait) se partage en deux temps. Le premier a eu lieu le 8 février 1959 (voir au 10 avril 1959) temps que je considère comme un simple amorçage, une entrée en matière. En effet, je ne me rappelle très peu de ce jour ; il ne m'a donc pas terriblement frappé.

Le deuxième temps fut plus fort, je m'en rappelle comme si j'y étais encore présent. Mon âme en frémit encore et je vois que c'est ici que se fit l'appel de Dieu. Je le crois avec certitude aujourd'hui ; je le voyais avec doute au début de l'année.

Après une réunion de la JEC, nous avons parlé, dans le cadre mystique de Richelieu, de la nécessité de se donner à autrui. Et, c'est en parlant de mon désir d'être présent aux autres que l'idée me vient de me consacrer à Dieu dans le sacerdoce pour être présent aux hommes. Aussi (cf. le 10 avril 1959) la conversation s'aiguilla sur le prêtre et son travail. Certains pourraient croire que le séminariste Raymond Meiller fut le moteur de cette conversation. S'ils pensent ainsi, ils sont dans l'erreur, car, je posais les questions et il répondait ; je dirigeais donc le dialogue et de plus je ne lui ai pas dit ce soir-là, d'une manière absolue, que les questions auraient peut-être une application en moi-même. Bien sûr, Raymond s'aperçut de mes intentions, mais il n'en a absolument rien dit avant que moi-même je le lui affirme. Cette affirmation eut lieu seulement à la fin de la deuxième entrevue.

On peut donc voir que ce n'est pas lui qui me mit la puce à l'oreille. Il ne me donna aucune influence ; il enregistrait seulement mes paroles ; il était seulement l'instrument de Dieu qui, lui, était le moteur, le directeur de la conversation. C'est Dieu et non pas Meiller qui m'influença. C'est Dieu qui m'appelle et aucune autre personne - frères des écoles chrétiennes, aumôniers - n'a mis le problème en face moi.

On peut donc conclure que l'origine de ma vocation vient uniquement de Dieu et non des hommes*. Elle est de source personnelle, sans influence extérieure, mais en communion avec Dieu.

* Une vocation peut, à mon avis, venir des hommes quand un individu accepte de se faire prêtre par la tradition, ce qui avait lieu aux siècles derniers, ou pour faire plaisir à sa mère et à quiconque qui le désire.

1er octobre 1959

Dès mon entrée à Godefroy, je ressens l'envie immense, non mesurable, de faire de l'action catholique parmi le peuple. Je pense visiter les pauvres, refaire des taudis, visiter des malades dans les hôpitaux. Dans cette action, j'entrevois surtout de ma part une dépense physique et pour les autres un soulagement matériel. C'est de l'activisme pur et ce désir montre bien que je ne suis pas encore capable de bien comprendre ma place dans le monde. Aussi, comme me l'a si clairement expliqué Meiller, je dois avant toute chose progresser dans mon idée de sacerdoce et travailler pour le Bac qui est, puisque je suis écolier, une condition de mon acceptation à cette tâche. Je ne fis en conséquence aucune action catholique sociale ; mon envie s'apaisa et je fus content de ne pas m'être lancé dans une telle chose qui sans être très profitable m'aurait peut-

être écarté de mon étude quotidienne. Cette activité aurait été d'autant plus inutile, car je devais m'occuper de la JEC-cadet qui demande déjà beaucoup de temps.

Le 10 octobre 1959

Deux travaux se présentent devant moi. Le bac, la JEC. L'un et l'autre me demandent beaucoup de temps si bien que je dois travailler une partie de mes dimanches. Cependant, ces dimanches ne sont pas suffisants pour tout faire. Faut-il laisser tomber le travail le moins important ? Et quel est le moins important ? Le bac, si je fais curé, ne me servira pas ou peu alors que la connaissance des réunions de JEC sera plus utile. Or le bac est l'aboutissement de nombreuses années d'études et il serait stupide de le laisser tomber surtout que, en étant raisonnable, il me sera utile.

J'ai tellement plus de goût pour la JEC que j'ai tendance à y travailler au détriment du scolaire. Est-ce une erreur ? On me dit de concilier bac et JEC. C'est difficile, surtout que je ne vois pas très bien comment concilier.

Même après une réflexion sur ce problème, le doute reste : faut-il travailler au bac ou pour la JEC ?

25 octobre 1959

Je remarque, une fois encore que le camarade a une grande influence sur autrui. Les autres ont de l'influence sur moi quand ils parlent en bien ou en mal de mes conceptions artistiques, de mon art pictural. Certains ont vu quelques dessins faits l'an passé. Je trouve ces dessins quelconques et je leur dis, mais ils persistent à les trouver bien : l'influence, flatteuse, est certaine.

Mais si on agit sur moi, j'agis également sur les autres. De nombreux exemples pourraient prouver l'influence que j'exerce.

En résumé, nous pouvons dire que cette influence et chez tous et agit simultanément, en société. Ce n'est pas une mince affaire, car à l'influence s'allie la responsabilité ; nous sommes tous responsables d'autrui.

4 novembre 1959

Je raconte ici une expérience faite durant une « surpat » chez Marie-France Lalois. L'expérience est, je pense, dangereuse, mais je l'ai faite dans une ambiance de plaisir, de musique, de joie -fausse ou réelle- qui m'enhardit de telle manière que je n'étais plus moi-même.

Gonflé à bloc et m'ennuyant passablement à cette soirée où il y avait trop de garçons entreprenant, je découvris une jeune fille, 18 ans, qui s'ennuyait également. Voulant faire sa connaissance et désirant connaître la cause de son isolement (elle était dans un coin retiré de la salle), je m'approchais d'elle. Cette personne se distinguait fortement par sa tenue qui n'avait rien de « cocktail » : tailleur beige, sport, bas beige, chaussures beiges, également sport. Ses cheveux sont blonds et sa figure ne porte aucun cosmétique.

Le costume, pour le moins original, s'apparentait très bien avec son caractère et sa manière de vivre. Grande littéraire elle avale des pilules pour ne pas dormir et lire -cachée sous les draps- à la lampe de poche ; elle est en pension. Elle déteste les réunions de ce genre où 40 personnes sont rassemblées. Elle préfère les petites « surboum » de six ou huit membres. « On y est plus libre, dit-elle, et moins gênée ». Elle adore Montaigne pour son art de vivre et surtout pour le respect des opinions ; elle déteste Pascal qui, chrétien, veut convertir les autres et ainsi ne respecte pas leur liberté. Je lui dis que j'adore Pascal et que je déteste Montagne. Elle me parle ensuite de son amour pour le sport, de son dédain pour ce qui est ultra scolaire ; elle me parle de ses projets d'avenir : journaliste ; elle me parle de sa conception de la danse. La conversation prit fin, en grande partie, ici : ces conceptions de la danse ont entraîné une application ; nous avons dansé un *blues* et un *boogie-woogie* et des *blues*.

Elle avait une camarade et elle désirait que celle-ci s'amuse bien ; aussi, elle manifesta sa joie en me disant : « Béatrice, heureusement, ne s'ennuie pas ». Béatrice jouait de son mieux avec le plaisir charnel, elle se balançait, au son d'un « slow », au cou d'un très beau garçon qui pressait contre lui, avec volupté, ce corps précieux, cette grâce féminine et désireuse. Je pensais après une réflexion de Joan (son vrai prénom est Nicole, mais c'est quelconque, Joan est mieux), que

Joan désirait jouer de la même manière, aussi, pour l'en éviter, j'ai exposé de mon mieux mes conceptions de la danse : rythme, esthétique, expression et non-jouissance. Il était à ce moment quelque chose comme 1 heure du matin ; j'avais tous mes esprits et grandement conscience que j'étais responsable ; mais cela ne m'empêcha pas de continuer mon expérience. Je le fis en exposant ma fatigue, mon sommeil (elle l'avait fait auparavant) et mon désir de me coucher. De suite elle pense à une voiture et elle est partie en quête de clés, ce qui fut rapidement trouvé. Mon cœur battait fort : que va-t-il se passer dans la voiture ? Le propriétaire nous ouvrir la porte de sa 403, puis nous laissa : il devait penser qu'on n'avait pas besoin d'une tierce personne. Joan s'installa sur la banquette arrière et je lui tends un manteau pour qu'elle se couvre. J'en fais autant à l'avant.

Ce fut pour moi un soulagement qu'elle ne me laisse pas une place à l'arrière et je conclus en me disant que, ne formulant aucun désir, elle n'en manifesta aucun. J'étais heureux de voir qu'en de telles circonstances une personne qui ne condamne pas le flirt se soit gardée de le faire (cela aurait été très facile dans la voiture isolée des autres).

Cette expérience m'a prouvé que la femme est maître de ses désirs et cela a augmenté le respect que j'ai envers elle.

7 novembre 1959

La correspondance avec Mère Joséphat (religieuse norbertine), si spéciale et surtout si illuminée qu'elle soit, m'a beaucoup apporté pour la connaissance de tout mon être intérieur. J'ai su grâce à elle ce qu'était la prière et j'ai su, par l'analyse qu'elle a faite de mes réactions, que je confondais les deux contemplations : la naturelle et la surnaturelle. La contemplation naturelle, faisant partie de mon caractère, occupait mes prières et c'est ici l'erreur que Mère Joseph m'a descellée.

En dehors de ce point, qui est le principal, il y a un grand nombre de petites questions que l'on m'a très bien expliquée. Et j'en remercie Dieu d'avoir ces éclaircissements.

Mère Joséphat est, je pense, très critiquée parce qu'elle n'est pas comprise. Par nos caractères presque semblables ou peut-être à cause d'un but semblable, d'une quête commune, je crois la comprendre et, par ce fait, je l'apprécie et l'aime beaucoup.

19 novembre 1959

Je reçois une lettre de Marie-France Lescanne qui me demande, pour ainsi dire, un conseil sur ce qu'elle doit faire avec François. François est le garçon haut placé dans le cœur de Marie-France. Mais il semble, à certains moments, que celui-ci s'amuse et que celle-ci soit fatiguée de lui tout en y tenant beaucoup. Cette alternative se joue, je crois, depuis un an ou deux et Marie-France, qui doit partir à Lyon, veut avant une séparation quotidienne -François va à Paris- mettre les choses au point. C'est dans ce but qu'elle m'écrit. Comment lui dire que je veux connaître le fond de sa pensée ? Que puis-je répondre à ceci ? Ma position est délicate.

Ma pensée sincère me ferait dire que François est un égoïste. Alors qu'il se plaint de ne pas avoir une situation sociale et financière assez élevée pour prendre femme, il s'est acheté une dauphine. En conclusion, il préfère une voiture à une épouse.

Quand les sentiments sont véritables, ils s'enchaînent presque inéluctablement et l'engagement est prompt autant que décisif et net. Or chez François ses engagements sont masqués. Peut-on donc croire à son réel amour ?

Étant donné que je connais mal François -je l'entrevois uniquement par Marie-France- et vu la dureté de mes pensées, j'hésite de lui écrire ceci. Que cela soit vrai ou faux, si Marie-France croit aimer François, elle ne me croira pas à cause de son seul amour. Je suis de nouveau responsable, et, ici, de Marie-France ; je ne voudrais pas l'accabler, et je peux le faire par cette lettre. Dois-je lui écrire ? Oui. Je sais qu'elle est forte.

20 novembre 1959

Mes réunions de JEC sont la source d'un enthousiasme très souvent délirant. Et il m'est difficile de contenir tout ce débordement ; il le faut pourtant.

Ce délire vient de l'intérêt qu'il porte à faire quelque chose et cela ne serait pas condamnable s'il n'y avait que ceci. Mais il vient surtout des paroles que je prononce et des réponses faites à leurs questions. C'est de l'orgueil qui prend naissance dans la satisfaction de moi-même.

Si je m'enthousiasme en portant les autres à ce même point, cela serait peut-être bon ; mais il n'en est pas ainsi.

Ce délire est donc condamnable ; il faut que je me retienne et mette dans mes réunions un peu plus de raison à la place de la passion et de l'orgueil. Ceci, car l'enthousiasme m'aveugle et me fait parler alors que c'est aux équipiers de parler.

21 novembre 1959

La responsabilité

À la JEC, comme ailleurs, je suis responsable et je prends de plus en plus conscience de ma responsabilité. Elle me constitue un lourd fardeau et je peine à le porter, car je fais très souvent des fautes envers elle.

À cause de cette responsabilité, il faut faire attention à nos paroles, nos attitudes. Ne pas montrer ainsi sa tristesse qui pourrait attrister le camarade, ne pas critiquer tel ou tel, car le camarade le critiquerait par la suite. Ne pas rendre les autres mélancoliques ou blasés, en l'étant soi-même, etc. .

À la JEC quand officiellement on est responsable, la charge augmente encore. On a une doctrine à enseigner, celle de la JEC dans l'école. Et nous ne sommes pas savants sur ce point. Aussi cette question : « ce que je dis, est-ce pour eux un bien ou un mal ? » revient souvent.

Le 7 décembre 1959

Le film *Hiroshima mon amour* m'a énormément plu. J'ai aimé la poésie des images, du dialogue et de la musique. L'analyse de l'amour me paru véritable et je pris en pitié la pauvre fille de Nevers tout en maudissant l'architecte sans toutefois le haïr.

Ce film éleva mon être au-dessus de l'ordinaire, toutes les cordes de mon cœur vibraient et j'étais littéralement emporté. Aucun mot -j'y ai essayé très souvent en conversation- ne peut traduire ce qui me porta dans cet état. Toute action était si forte, si réelle, si passionnée que je partageais les expressions du scénario. Il ne va pas sans dire que ce film exerça sur moi une grande influence. Ainsi, les camarades trouvèrent ce film ridicule ; je sentis plus fortement encore le délire de mon être. Je me crus, de nouveau, possédant une âme d'artiste. Mais, ce qui est plus amer, un artiste sans talent, incapable de s'exprimer correctement, soit en peinture, soit en français. Monsieur Vidal écrivit un jour sur une dissertation : « le style n'est pas à la hauteur des idées ».

11 décembre 1959

Je me promenais dans la rue étant habillé de la sorte : pantalon de velours vert assez étroit, pull-over à col roulé. Mes cheveux étaient tellement longs que mon chapeau de feutre vert faisait faire à ceux-ci une sorte de rebondissement. Je rencontre, ainsi constitué, un responsable fédéral de JEC qui causait avec Devaux, le major JEC de Godefroy. Ce fédéral ne me connaissant pas ; Devaux me présente, comme responsable des Cadets, avant que je sois arrivé près d'eux. La réaction du fédéral me souleva le cœur. D'abord j'ai entendu un « Lui ! » bien caractéristique et je vis par la suite une déformation du visage marquant la surprise, l'étonnement de voir, je pense, qu'en type de mon allure s'occupe de JEC. Encore un, qui s'occupe de l'extérieur.

15 décembre 1959

Pourquoi je travaille tant ? Pirondini et bien d'autres camarades m'ont posé cette question.

Réponse.

a) Je veux avoir le bac et n'étant pas d'une intelligence remarquable ou ne sachant pas organiser mon travail, il me faut travailler plus.

b) Le travail est pour moi quelque chose de facile, il ne me demande guère de volonté. Je n'ai donc pas beaucoup de mérites .

c) Le travail constitue, pour moi, une drogue. Il m'évite de penser, car penser me rend nostalgique. Ensuite, il me fait oublier les plaisirs de vivre, et me détourne de la pensée que je serais mieux ailleurs, toujours ailleurs.

Cependant cette méthode est dangereuse, car elle peut m'abrutir. Surtout, et c'est ce qui arrive quand le travail n'amène aucun résultat satisfaisant. Mais j'ai l'espoir de voir venir le résultat et je travaillerai toujours beaucoup, même pendant les temps libres, sans considérer mon abrutissement.

Vendredi 1er janvier 1960

Les parents. Il est difficile de comprendre nos parents - ce qui a toujours eu lieu dans le temps. Bien que l'on sache que les générations sont différentes et que l'incompréhension est de coutume, on se fait mal à cette idée.

J'avoue avoir des parents que beaucoup de camarades envient. Ils sont modernes, sortent assez souvent et me laissent relativement libre. Du point de vue humain il montre une grande valeur morale. Ils travaillent honnêtement et si maman est plus âpre au gain, papa est plus désintéressé. J'admire chez eux leur joie, leur bonheur communicatif. Bref, je trouve qu'il témoigne d'une puissance réelle. Mais cette puissance est purement humaine : papa dit qu'il est honnête et que cela lui suffit ; je pense que cela est incomplet. Pour maman la chose est un peu différente : depuis peu de temps, elle se dévoile sous un jour plus favorable du point de vue religieux. Jeûne le vendredi, assistance plus sérieuse à la messe (elle y dit son chapelet ce que j'ai en horreur, mais enfin !...). À quoi, d'apparence subite, ce retour à Dieu tient-il ? À mon idée de faire curé ? En réfléchissant par la suite, j'ai remarqué que leur christianisme, quoiqu'il semble d'un très bon sens chez papa, est un christianisme de 1925 très commode pour la bourgeoisie.

Toutes ces considérations ne m'ont pas aidé pour comprendre mes parents et mon désir de les comprendre s'augmente encore. Avec tante Simone, je fais une véritable ouverture sur le monde adulte. Elle me parle de sa sœur Henriette qui a des déboires avec Jean son mari. Les réactions d'Henriette, femme romantique et romanesque sont très semblables à ce que nous, adolescents, pouvons avoir. Par exemple elle demande, en insistant, de déchirer cette lettre qu'elle vient d'adresser à sa sœur et qui raconte sa vie déprimante d'Orléans. Comme une adolescente en quête d'équilibre, elle condamne la solitude dans laquelle elle se trouve et qui l'étouffe. Après cette conversation, Simone me parle de sa vie et de son divorce qui est, je pense, une suite de son enfance mal dirigée. C'est ainsi que j'ai pu avoir une lumière sur le monde des parents. De telles têtes-à-têtes pourront, je pense, se renouveler.

Lundi 4 janvier 1960

Marie-France tient une place assez importante dans ma vie et je trouve cette place trop importante. Ses mœurs, ses manières de penser et de faire sont, sinon très, assez libertines. En un mot, ma place, aux yeux de ceux qui connaissent mon intention, n'est pas d'être près d'elle. Son visage maquillé, sa tenue condamne tout contact et mes parents aimeraient que je ne la voie plus. Je marche un peu dans cette voie de séparation en ne me rendant pas à une partie où elle s'y trouvait (je devais y être invité par elle). Ce refus, comme il se doit, ne lui a pas plu ; mais est-il possible de concilier ses désirs et mon devoir ? Je n'ai pas de regret d'abandonner les surprises-parties, mais puis-je couper tout contact avec elle ? En la voyant, je discute toujours de choses intéressantes dignes de nous aider à vivre. Je peux, puisqu'elle le permet, lui faire redécouvrir un Dieu compatible avec son caractère et, par la même occasion, la soustraire au flirt. Bref, je sens que je peux faire quelque chose pour elle bien que cette tâche soit grandement difficile. Cependant, à son contact et devant sa force, je risque d'échouer et de tomber dans ce qu'elle pratique, aussi je ne tiens guerre à la voir. Que faut-il faire ?

Mercredi 6 janvier 1960

Dans la boîte il se crée des mouvements jécistes de cadets. Plusieurs aînés en ont la responsabilité presque totale. Ainsi un « responsable », au cours d'une réunion, émet ses opinions, accepte ou rejette les idées de ses cadets. La tâche de responsable est donc

importante ; aussi (question) sommes-nous capables de diriger sans faire d'erreurs graves ? En conséquence, de cette importance je trouve que P. Barthelmy met trop de confiance dans notre action. Il semble s'imaginer que l'on est capable de les diriger ; vraiment, son audace est un peu forte : les premiers pas dans l'action catholique sont peut-être les plus délicats.

Jeudi 7 janvier 1960

Je l'ai déjà dit, et dit plusieurs fois, que l'idée d'être artiste me court dans la tête. Voilà un des témoignages les plus convaincants qui n'est pas moins flatteur.

Durant les vacances de Noël, j'avais fait une gouache pour Roger Simondet en remerciement de je ne sais quel service rendu. Et aujourd'hui, pendant l'heure de sortie, je me rends, accompagné de Daniel Pirroncini, à la Galerie A afin de montrer ce tableau. Mon cœur battait fort et j'ai longtemps hésité, car, je le suppose, je craignais d'entendre la vérité qui risque d'être peu favorable. Enfin, je rentre, je m'approche du bureau tout en enlevant le papier qui cachait le cadre lequel m'était donné, ai-je dit, par un ami âgé qui peignait pour s'amuser. Le conservateur de la galerie qui s'était levé en me voyant entrée prit le cadre que je lui tendis et, sans attendre, donna son impression. C'est une œuvre d'amateur, dit-il, qui est jolie est plaisante. Mais elle n'aurait pas sa place dans une galerie à côté d'œuvres professionnelles ; il insista sur cette idée, car il croyait que j'étais venu pour la vendre. Il continua en disant que l'idée n'était pas foncièrement originale bien que le visage à deux profils le soit. Et surtout, me dit-il, la facture compte beaucoup ; elle fait très souvent la valeur première d'une toile. Il est certain que chez moi la facture fait défaut.

Comme j'ai feignais sur l'âge de l'auteur : j'ai commencé par 40 ans puis, voyant que cela ne passait pas, j'ai dans mon trouble rabattu à 25 ans. Ce qui permit au conservateur de conclure ainsi : « si le peintre n'a que 25, il peut continuer surtout si c'est pour lui une joie. Avant de partir - il était temps, car il commençait avoir en moi l'auteur, j'étais trop troublé est assez peu objectif - il souligna, sur ma demande, que l'œuvre était d'un genre expressionniste surréaliste.

Jeudi 14 janvier

La vue de plaisantes et ravissantes jeunes filles me transporte d'enthousiasme. Et je serai content de pouvoir, un temps, « posséder » ces beautés afin d'être vu avec elles par les copains. C'est peut-être bête, mais cela fait plaisir (point de vue de l'orgueil humain). Ma tentation de flirter est donc forte et les conversations paillardes et envieuses au sujet de « la femme » ont un grand succès.

À ceci s'ajoute la tentation de fumer.

Le questionnaire qui suit à été posé à chaque élève. Ce fut un échec, car étant trop long à répondre peu l'on fait. De plus, nous attendions un résultat et rien n'est venu. J'ignore même si les résultats ont été dépouillés. En un mot, c'est une activité « feu de paille » et il en faut peu dans ce genre pour tourner la JEC au ridicule. Toute chose entreprise doit être menée jusqu'au bout sinon il n'est pas utile d'entreprendre quelque chose.

Jugeant ce questionnaire intéressant, j'y ai répondu et en retranscris ici mes réponses.

1°) Qu'est-ce qu'un adulte ? Dans quelle catégorie vous rangez-vous : adulte ou adolescent ? Justifier votre réponse.

- Un adulte est un personnage équilibré qui souvent dédaigne les sentiments pour la raison. Beaucoup d'adultes croient que je trouverai le bonheur avec une *bonne situation*. Aussi, pour moi, l'adulte en général est un type qui voit presque tout à travers l'argent*.

- Je me range dans la catégorie des adolescents, car je ne suis pas encore équilibré. Et je ne crois pas que mon bonheur sera fonction de mon salaire. Je suis adolescent, car j'agis souvent par sentiment plus que par raison. Mon enthousiasme, que j'espère garder n'est pas encore étouffé par l'âge.

*Un adulte est aussi celui qui prétend toujours avoir raison. Il n'apporte souvent pas d'importance à nos paroles.

2°) Y a-t-il pour vous des problèmes dans les rapports entre générations différentes ? Lesquels ? Vous parlez des vôtres que vous connaissez bien et peut-être aussi vous essayez de parler de ceux des adultes par rapport à vous auxquels vous avez probablement réfléchi.

- Oui. Le problème principal est l'incompréhension entre diverses générations. Il y a aussi un manque de courage, un refus pour qu'une génération se penche sur l'autre. La vue des choses, des passions, de la religion n'est pas la même d'une génération à une autre.

Je parle de mes problèmes certes, mais il m'arrive rarement de parler de ceux des adultes, car je n'en ai pas la connaissance. Ceux que je discute sont des problèmes visibles par tous.

3°) En famille les échanges existent-ils ? Les désirez-vous ? Et sous quel angle les envisagez-vous ?

- **Dialogue personnel avec père ou mère.**
- **Conversation avec toute la famille.**

- En famille, les échanges n'existent pas. Je désirerais qu'ils existent. Je les envisage non pas sous un angle de confiance mièvre et sentimentale, mais sous un angle de compréhension, d'entraide, de fraternité.

Les seuls dialogues avec les parents sont basés sur le travail et la situation de demain. Pas de conversation avec toute la famille.

4°) Dans les cas de dialogues personnels

- **Quels thèmes envisagez-vous ?**
- **Quels sont les sujets que vous n'abordez pas ? Pour quelles raisons : timidité, jeux de l'incompréhension, de l'ironie, etc. ...**
- **Craignez-vous que vos parents refusent d'y répondre ? Sont-ils trop pressés ?**
- **Souffrez-vous de solitude ou en jouissez-vous dans le mystère bien gardé de l'évolution de votre personnalité.**
- **Y a-t-il un cadre d'élection pour ce dialogue, une heure favorable. Quel en est le ton : amical, fraternel, autoritaire ?**

- Il m'arrive, si ce n'est avec les parents d'avoir des conversations avec des adultes plus jeunes. J'envisage le thème religieux, sens de la vie, misère des autres. Je parle aussi de l'art - peinture - en tant que reflet des sentiments, de la littérature et de sa thèse. Je n'aborde pas, avec tous les adultes les sujets de l'amour. Avec personne, ceux du sexe.

- Je crains que mes parents refusent de répondre. Ils sont peut-être trop pressés, mais ils sont surtout trop peu audacieux ou courageux. Les tentatives de discussion, car ils en font quelques-unes, n'ont jamais abouti.

- Je ne souffre pas de la solitude, car ayant pris l'habitude d'être seul, je me trouve bien ainsi ; mais je n'y jouis pas, car je préférerais la clarté plutôt que le mystère.

- Il y a un cadre : un salon intime, la campagne, le calme font par exemple l'affaire. Il n'y a pas d'heure.

- Le ton doit être amical et un peu fraternel - franchise.

5°) Dans le cas de conversations avec toute la famille détendue, quels sont les thèmes qui vous intéressent : le temps, les événements du monde, la vie humaine, les lectures, les affaires de quartier, l'amour, la politique, les soucis d'argent, la religion, etc. ...

La vie humaine.

Les lectures

L'amour, quelquefois la politique

La religion.

J'ai horreur des affaires d'argent en tant que discussion.

6°) Que pensez-vous de l'ambiance ? Favorise-t-elle les échanges sans qu'il soit besoin de beaucoup parler. Au juste de quels éléments est-elle faite ? Y a-t-il des facteurs essentiels ? Lesquels. Y a-t-il des impondérables ? Lesquels ?

L'ambiance favorise les échanges. Elle doit être faite de compréhension réciproque et de franchise qui sont des facteurs essentiels.

La présence d'une troisième personne peut souvent être gênante.

7°) En dehors de vos parents, avec qui échangez-vous, sur pied d'égalité : avec les frères, les sœurs, les camarades, amis ?

- Les thèmes sont-ils profonds, insignifiants ?

- Avec d'autres adultes dialoguez-vous plus facilement qu'avec vos parents. Lesquels ? Pourquoi ?

En dehors des parents j'échange avec certains camarades mes impressions.

Les thèmes, généralement, sont profonds. Je dialogue plus facilement avec d'autres adultes qu'avec mes parents. Mais ces adultes n'ont pas dépassé les 30 ans. Ces adultes sont plus penchés sur les autres que mes parents. Ils ont plus d'amour pour autrui.

8°) N'êtes-vous pas fermé au monde des adultes par égocentrisme de génération. Essayez-vous de comprendre ceux qui sont d'un autre âge ou bien les reléguez-vous dans les catégories du passé ?

- Aimez-vous qu'on vous parle d'habitudes, de traditions, de principes, d'expérience de la vie ? etc. Ou bien croyez-vous d'abord en ce qui est neuf, jeune sous ce vieux soleil qui paraît-il, ne voit rien de nouveau.

- À votre avis la confiance réciproque est-elle possible entre les générations malgré la diversité des vues ?

Il est fort possible que je sois fermé au monde des adultes (des parents) par égocentrisme de génération.

J'ai cherché à comprendre les adultes, mais ceux-ci ne se prêtent pas à cette compréhension. Je ne les relègue pas dans une catégorie du passé, car moi-même je dois y rentrer dans cette catégorie.

Je déteste les questions d'habitude, de principe, de tradition. Mais l'expérience de la vie est certaine et utile. Elle se passe des principes.

Je crois à ce qui est neuf, plutôt à ce qui est rajeuni sous ce vieux soleil.

La confiance réciproque n'est pas possible entre générations. Pour qu'elle se fasse, il faudrait un renversement total des lois humaines. Depuis les Romains, il existe des rivalités entre parents et enfants. On peut peut-être approcher le plus possible à cette confiance.

Dimanche 7 février 1960

Le bac ou tout au moins sa préparation m'accapare beaucoup. Je ne pense à rien sinon aux maths ou à la dissertation à faire. En un mot, ma vie privée, le travail de ma conscience semble se taire, s'étioler. Est-ce bon ? Oui et non ; en tout cas, je suis dans un état stable. C'est-à-dire ni heureux ni malheureux. Le travail m'empêche de penser et par là même d'avoir des idées noires, mais en ne pensant pas, je me sens vide. En ne pensant pas, je m'écarte de ce qui est ma seconde raison d'être, la première étant le travail (pour l'instant). Je m'écarte de la JEC, ce qui est tout de même important, car c'est une erreur ou cela me semble ainsi.

Lundi 8 février 1960

Le travail a-t-il un bénéfice quelconque ? Les esprits sûrs d'eux, sans hésiter répondent : « mais bien sûr ». Pour moi j'en doute ; les résultats de mes travaux sont faibles et la chose est certaine, je n'aurai pas mon bac première manche.

Mercredi 10 février 1960

La confession : y aller souvent, y aller chaque semaine ou chaque quinzaine pour dire les mêmes choses. Est-ce utile de dire les mêmes choses ? N'est-ce pas un abus d'aller trop souvent à confesse ? Je ne peux répondre à toutes ces questions, car j'ignore le degré d'indulgence de Dieu.

Jeudi 11 février 1960

La mort : elle ne me fait pas peur et cette position me fait penser à l'ingratitude.

Maman va subir une opération et j'envisage le cas de sa mort au cours de cette opération. Je ne me vois pas pleurer, même pas dans la peine et ceci, peut-être parce que la mort offre quelque chose de plus et de vrai. Pourtant, je devrais m'attrister de la perte d'une mère. Ne trouvant pas de raison de m'attrister, je finis par penser que le moment même de la mort, au moment de son arrivée, je ne penserais pas de même et que mes réactions seraient moins froides.

Dimanche 21 février 1960

Suis-je fou ? Oui, je suis fou ; mes réactions le prouvent et je veux le prouver. Par exemple j'échappe volontairement mon verre de table en faisant remarquer : « voyez je suis fou » et les camarades du carré répondent : « il est fou ». Généralement, la suite d'un tel repas se passe sans que je dise un mot. Si je ne suis pas fou, je suis tout au moins déséquilibré. L'inspecteur me le fit remarquer une fois : « je ne sais pas si cela va toujours très bien, cela est grave, surveillez-vous ». Cette phrase, plus que n'importe quelle autre, me marqua beaucoup et à ce moment j'ai pensé qu'il serait bon de consulter un psychiatre. Cette consultation me faisait rire et me plaisait ; voilà une preuve de plus de ma folie.

Afin de me prouver mon état, j'envisage les circonstances dans lesquelles je deviendrais vraiment fou : un mois à l'ombre ; c'est-à-dire un mois à rester à la boîte sans pouvoir mettre les pieds un après-midi dans les rues. La vie de solitude me rendrait ainsi, et les sarcasmes des camarades pourraient renforcer cet état. Notons que je subis l'influence d'un camarade, Herody qui, lui, se plaît dans cette idée très moderne. La folie est proche

du génie et désirant être un génie il se rapproche de la folie. Il en est un peu de même pour moi. Peut-être est-ce du snobisme, mais qu'est-ce qu'un snob ? Pour le snob, le normal est *snob* et pour le normal le snob est *snob*.

Ce jour, en plus de cet état de déséquilibre j'apprends la mort de la mère de Mazen et nous parlons à table de ce sujet. Les opinions sont assez variées. Ainsi, Simondet est purement indifférent devant elle. Son indifférence est semblable à la mienne, mais elle diffère sur le plan religieux. Pour lui la mort est une conséquence naturelle, pour moi elle est une action surnaturelle. La plupart des autres camarades ont horreur de la mort et il ne voudrait absolument pas la voir arriver. Ceci ne m'empêche pas de m'endormir en pensant que demain il serait bon que je ne me réveille pas.

Mardi 23 février 1960

Mon instinct sexuel se fait terriblement sentir. J'ai envie de sortir et de causer ou plutôt flirter avec ce que je trouverai de plus joli. Et avec ceci, ce qui est normal, je m'éloigne de Dieu. La prière ne me dit plus rien (si elle m'a dit un jour quelque chose) et je ne me rends plus à Notre-Dame du port où je suis le mieux pour prier. La JEC me fatigue ; elle devient une contrainte et non un plaisir ; au début c'était un plaisir. Les cadets JEC me paraissent plus involontaires que jamais ; il me dégoûte. Et puis j'ai le cafard ; l'idée de me tuer, une idée stupide, revient souvent. Cet état d'âme est compréhensible : coffré durant un mois, je ne peux pas sortir. Le patron l'interdit et pourquoi ? Pour avoir manqué quatre heures de cours à la suite de deux jours de vacances. Est-ce une juste raison ? Le travail ne me dit rien, le bac m'a fatigué et j'ai l'impression que tout est terminé, que je suis en juin, que la classe est finie pour cette année ; mais c'est faux : il faut recommencer une deuxième fois, il faut travailler encore et travailler à des choses qui ne me plaisent pas : les maths, le dessin industriel...

Bref, le travail me barbe ; je suis fatigué.

Jeudi 25 février 1960

Je veux vivre avec les autres, parmi les autres. La solitude me déplaît et elle n'est pas compatible avec mon caractère. Elle est inutile et nuisible ; elle ne sert à rien pour les autres. Je veux ma vie au service des autres ; ma vie doit aider les autres et constamment. Mais ainsi, quand je lis, je suis seul et je m'écarte des autres. Cela n'est pas bien de s'isoler. Pourtant j'aime lire. Dois-je lire ?

Que de questions qui augmentent l'intensité de ma névrose. J'ai peur des résultats de cette première manche, je suis tendu, énervé. J'en ai marre, tout me dégoutte, les maths en premier.

Oh là ! Où vas-tu ? Il ne faut pas que je me laisse emporter par cette névrose : j'y suis si bien et elle si nocive. Névrose stupide à cause de toi je n'ai de goût pour rien ; les autres me déplaisent, me dégoûtent, m'ennuient. J'aimerais être seul. Je suis triste et pourtant, je trouve du bonheur dans cette tristesse, dans cette mélancolie. Et je résiste à la mélancolie et souvent j'y retombe. Et j'en parle aux camarades qui s'en foutent ; ils ont d'autres chats à fouetter ceux de ma classe. Mais j'en parle aussi aux plus jeunes, à Mazen par exemple et Mazen vient d'être éprouvé par la mort de sa mère. Non, il ne faut pas que je transmette ma névrose à ce type. Je ne dois pas l'influencer, je ne dois pas lui présenter agréablement le dégoût. Et je dois faire attention à mes paroles de désespoir. Celles-ci frappent quelques fois beaucoup d'où leur importance. Et les paroles ne sont pas indifférentes à Mazen.

Lundi 29 février 1960

Ai-je une conception spéciale du plaisir, du flirt ? Toujours est-il que je ne suis jamais d'accord avec mes camarades de pension. Ils trouvent le flirt moderne permis ; pas moi. Ils trouvent de la joie dans le plaisir pas moi. Je ne me plais pas sur terre et eux ils s'y plaisent. Est-ce anormal ?

Fort possible ; un chrétien doit être heureux. Aussi mon christianisme ne doit pas être juste, car lui, il apporte le bonheur et je ne le trouve pas. Peut-être le sera-t-il plus tard ? Juste j'entends. J'espère posséder la joie quand je pourrais être au service total de Dieu, c'est-à-dire quand je pratiquerais à fond mon christianisme qui alors sera vrai.

Mercredi 2 mars

J'ai reçu une lettre de mère Joséphat (norbertine). Elle me fait plaisir sa lettre, non pas comme toutes les lettres, mais plus. Elle me fit plaisir, car elle m'éclaira et me rapprocha de Dieu. En lisant cette lettre, je suis d'un transport inexplicable, d'une élévation quasi mystique. Bref, je suis heureux. Par cette lettre, je comprends ce qu'est une contemplation naturelle et j'entrevois ce qu'est la contemplation surnaturelle. De moi-même, je suis enclin à la contemplation naturelle ce qui explique mes facilités à prier. Prier si l'on veut ; car, c'était plutôt une rêverie qu'une vraie prière. C'était une sorte de méditation où Dieu dans son existence positive n'y était guère présent.

Dimanche 13 mars 1960

Je vais à un récital d'orgue donné à la cathédrale (de Clermont). Le début de l'audition fut assez froid. Mais mes cordes sensibles s'échauffèrent assez rapidement. Mon enthousiasme croissant me conduisit jusqu'au délire. J'étais pris dans un véritable élan qui avait pour but une notable ferveur religieuse. À ce moment, Sœur Joseph vient à mon esprit : dans ce fort état d'âme, dans cette passion mystique, y a-t-il de la contemplation naturelle ou surnaturelle. Je crois que c'est naturel, car seuls mes sentiments semblent bouillir.

Par la suite, je passe à la prière et je pense qu'à travers la musique et son expression, Dieu est descendu dans mon âme. Il m'enveloppe complètement de sa présence. Non pas la musique, mais Dieu. Aussi j'essaie la contemplation surnaturelle. Je chasse de moi tout ce qui est concret et j'y place Dieu. Dieu est bon. Dieu est amour. Dieu me rend heureux, très heureux. Je suis heureux. J'ai la joie. Je ne suis qu'ardeur et force de joie. Dieu est bon. Je suis sûr qu'il est près de moi et qu'il m'aime.

Aucun mot ne peut traduire mon état, mon enthousiasme. Rien ne peut transcrire ce feu délirant que j'éprouve.

J'ai la joie... Dieu m'écoute.

Mercredi 23 mars 1960

La JEC est très difficile dans l'enseignement libre. La JEC n'est pas compatible avec Godefroy. Notre position n'est pas assez affermie : nous sommes tous chrétiens, mais beaucoup sont tièdes ; on ne sait pas à quoi s'en tenir. Afin de faire plus de travail, afin d'avoir quelque chose de plus positif, j'envisage la solution de rentrer dans un lycée

public l'an prochain. De plus, le lycée sera une épreuve : il est plus dur d'être chrétien dans un lycée que dans une boîte libre.

Vendredi 25 mars 1960

Claude a une crise d'appendicite, mais je ne me soucie guère de son état, car il n'y a rien de grave. Peter à cause de la venue de Kroutchev est retiré en Corse (obligation par le gouvernement). Ceci m'inquiète plus. Je pense faire beaucoup pour eux, par exemple l'achat d'une bible qui serait peut-être un vœu pour la famille.

Dimanche 27 mars

J'attends vivement les vacances et le travail de classe se fait moins important en nombre. Je peux donc penser à la JEC et à moi-même. Je pense à la JEC quand plus rien ne m'occupe et dans ces moments, je travaille pas mal pour elle.

Jeudi 31 mars

Nous recevons les résultats du bac première manche ; ils sont bons pour Godefroy, mais pas pour moi. Certes, j'ai la moyenne, mais il me fallait des points de plus, aussi cet examen ne me sert à rien.

Conclusion, je suis incapable de poursuivre mes études ; la limite de mon intelligence est presque atteinte. « Je ne pourrais jamais faire architecte ; et curé non plus, car je ne veux pas faire ce métier avec l'arrière-pensée de ne rien pouvoir faire ailleurs ». J'ai écrit ceci à mes parents. J'ai le cœur gros et je pleure en m'enfermant dans un mutisme complet. J'évite les copains et leurs questions. Ils sont heureux et je suis jaloux deux. L'idée du suicide me vient et je veux tout laisser tomber. Je passe une mauvaise nuit.

Samedi 2 avril 1960

Je suis en train de lire « Pêcheurs d'Homme » de Maxence Van Der Meersch. Ce livre peut, en quelque sorte, servir de modèle à un jéciste. Aussi, comme le héros de cet ouvrage, je veux attirer la confiance d'autrui ; je veux être leur confident, leur « grand frère ». Est-ce une pensée ambitieuse ? Et cela n'est peut-être pas mon rôle si seulement c'est le rôle de quelqu'un de s'occuper des affaires du voisin. Et, suis-je capable de prendre autrui en charge ?

Dimanche 3 avril

Je me trouve à Pontjibeau où, dans une boîte de frère, a lieu une journée de récollection « cadet ». Étant principal responsable cadet, je dirige la réunion. C'est peut-être cette place de premier qui me fit très populaire parmi les cadets. Ils veulent être avec moi, manger à mes côtés. Bref, je me suis, sans le vouloir, montré très populaire. Ce succès apparent crée des difficultés pour quitter Godefroy. Ma place à la JEC est maintenant faite, j'ai la reconnaissance de pas mal de cadets et il m'a fallu bien quatre ou cinq mois pour ceci. Quitter Godefroy signifie désormais refaire ailleurs tous ses contacts d'introduction auprès des autres.

Lundi 4 avril 1960

Le dimanche passé à Pontjibeu m'enleva deux jours de vacances. Aussi, on dirait que je regrette presque d'y avoir été. Le travail pourtant qui s'y est fait n'a pas été mauvais. Le regret est, je pense, inexplicable.

J'envisage mes vacances en travaillant beaucoup pour le bac. Il faut le décrocher : je serai tout de même plus heureux de l'avoir. Comme je n'ai aucune confiance dans les maths j'envisage de prendre des cours chez une femme habitant à Saint-Yan.

Mercredi 6 avril 1960

Il y a trois ou quatre jours à peine, j'écrivais à Banine et, aujourd'hui même, déjà, je reçois une réponse. « S'en tenir qu'au Christ » me dit-elle.

Le christ est bien loin tout au moins pour moi et je suis incapable de m'adresser à lui seul. Il faut m'aider. C'est ce que je pense lui expliquer dans la prochaine lettre. En lui disant que l'aide, dont j'ai besoin peut très bien être en elle comme il doit être dans chaque chrétien.

Banine est l'auteur du livre « J'ai choisi l'opium ». <https://www.cultura.com/p-j-ai-choisi-l-opium-3254495.html>

Jeudi 7 avril

J'ai une envie folle de faire quelque chose pour autrui. Je sens le besoin de m'intégrer dans l'Église militante en agissant à Digoïn, ma paroisse. Aussi, je fais le patro avec l'abbé (le vicaire). Au cours de celui-ci je lui parle de mes désirs et j'envisage ce que je pourrais faire. Il me déçut un peu, car je ne vis aucune lueur d'enthousiasme dans son visage. « Tu auras le temps, me dit-il, de faire de l'action catholique à Digoïn. Je pourrais par exemple te faire lire pour la messe de Pâques. Mais je ne veux pas te mettre dans la bataille si tôt : il faut être prudent ». Comme réponse, je lui dis que je n'aurais pas peur de parler en public et que je me fous de ce que les autres pourraient penser. Mais suis-je sincère en disant ceci ? Je ne le pense pas.

Dimanche 10 avril - les rameaux

Je me rends, avec toute la famille à la messe de neuf heures. C'est une messe basse où en principe les fidèles devraient répondre. Mais tout est silence, passivité. J'aurais bien envie de donner un peu de vie à toute cette assistance ; mais seul, je ne peux rien faire. Oh que j'aimerais voir cette messe fervente !

Avant de me rendre à cet office, j'ai eu avec maman une légère dispute. Comme nous nous étions levés assez tard, il ne restait plus guère de temps à se préparer et je ne pris pas la peine de m'habiller correctement (tenu du dimanche). « Je ne veux pas que tu partes comme cela, me dit-elle, tu n'es pas convenable, que vont dire les gens avec ce vieil imperméable » ? « Mais maman, lui répondis-je, je ne vais pas à la messe pour me faire voir. Je trouve stupide de mettre de beaux vêtements quand je n'en ai pas le temps même si les autres en mettent ».

Pour tout terminer, j'ai mis une veste à la place de l'imperméable. Comme cela les gens ne pourront pas dire que je suis mal habillé. Idiote cette réflexion. Enfin ?

Le soir, avec mon cousin Bernard, je vais voir le film « À l'Est d'Éden ». C'est un assez vieux film qui me tente, mais que je n'ai jamais pu voir avant. Je suis donc satisfait.

Satisfait deux fois, car le film me plut beaucoup ; c'est-à-dire qu'il m'impressionna plus qu'il m'était nécessaire. Je peux également, à la vue de ce film, constater que Georges Fusibet (un ami) est profondément influencé par James Dean et que les circonstances du milieu familial sont quelque peu semblables : foyer désuni, causant un déséquilibré et un révolté. Désormais, je comprends mieux Fusibet. Du point de vue littéraire il est certain que James Dean a des points communs avec Werther. James Dean est bien le Werther du XXe siècle.

On dit que ce genre est maintenant périmé, démodé. Peut-être et c'est même certain ; mais je suis cependant certain que le fond de nos « blousons noirs » ressemble à celui de « Géant ». Ce fond étant : prouver que l'on est, que l'on existe, que l'on est capable. Arrêtons ici ce bavardage, je crois qu'à continuer je mettrai beaucoup de stupidités.

Durant toute la journée Claude a été malade. Elle est enceinte depuis peu de temps. Elle ne mange pas ou le peu qu'elle mange et vomit. L'inquiétude est générale ; mes parents posent des questions : « qu'est-ce que tu as », « cela ne va pas », « mange », etc. Pendant tout le repas, on entend ce disque. Leur attitude me déplaît. Qu'ils laissent donc Claude tranquille. Leurs questions la rendent plus malade qu'autre chose ; c'est obsédant.

Mercredi 13 avril 1960

Souvent, la manière de vivre des autres me dégoûte, et ce dégoût se porte sur de nombreux points tous différents. Ainsi, l'âpreté au gain, la recherche du quiétisme, les plaisirs de la table font partie de ce que j'ai en horreur. De même à la messe, je déplore l'attitude « bigoterie » d'une femme, vieille ou jeune. Celle-ci faisant beaucoup de bruit avec un chapelet qui n'est d'aucune utilité à cet office.

Pour ce qui me concerne, la vie de bourgeois que je mène, durant les vacances surtout, me dégoûte. Je pense même qu'elle est le facteur de ma tristesse, de ma peine. Pourtant je suis bien et je me plais dans un fauteuil à écouter des disques. Mais cette vie bourgeoise me fait rapidement oublier celle de militants chrétiens. Ici est le début du quiétisme horrible.

Hier, mardi, j'ai trouvé l'application de mon désir d'apostolat. Je me suis rendu, sur sa demande, chez Marie-France qui aime beaucoup me recevoir, car je suis le seul à lui parler, dit-elle, d'une façon aussi sérieuse. Que ce que je lui apporte puisse être bon !

Vendredi 15 avril 1960

Mercredi, alors que je reviens de mon cours de math pris à Saint-Yan, je fis un arrêt dans une église entre Saint-Yan et Digoin. Ceci dans le but de prier. Le début de cette prière fut mauvais, car je n'arrivais pas à chasser mes idées terre à terre. Voyant que dans cette église il y avait un confesseur qui attend, profitant de la facilité, je me prépare et me confesse. Quelle fut ma joie en voyant que c'était un dominicain - j'approuve leurs opinions, j'aimerais mieux les connaître - et je profite de cette rencontre fortuite pour lui poser la question suivante : « peut-on communier en ayant le doute que notre âme soit sombre ? ».

« Il n'y a pas de problème, dit-il, la communion fait partie de la messe et qui n'a pas le doute d'être un pécheur ? » Afin que je comprenne bien ceci, nous discutons assez longtemps, d'autant plus que je lui ai posé des objections.

J'accomplis ma pénitence et, au cours de celle-ci, le dominicain s'approche de moi et me demande si je suis de la paroisse. Cette question indiscreète me déplut. Heureusement que, après avoir répondu non, il m'expliqua sa question : « ce n'est pas pour savoir qui vous êtes, c'est parce que j'ai besoin d'un lecteur, je n'en ai pas dans ma paroisse ; mais puisque vous êtes de passage, vous ne pouvez pas tenir cette tâche ». C'est alors que je lui dis que je passe tous les jours devant cette église et que je peux très bien lui rendre service s'il n'y a vraiment personne d'autre de la paroisse. Je ne veux pas voler la place de ceux qui y ont droit. Le dominicain m'accepte et me donne rendez-vous pour aujourd'hui 15 h 30. Je voulais faire quelque chose dans ce sens pour les fêtes pascales et je vais le faire. À Digoin, je suis connu et je n'aurais peut-être pas osé le faire et l'abbé n'était pas d'accord, comme je l'ai déjà dit, pour me lancer de suite dans la bagarre. De quelle bagarre est-il question ? C'est donc providentiellement que j'accomplis cette mission ; je n'y suis pour rien, mais très content, car c'est selon mes désirs.

La lecture s'est bien passée ; je n'ai pas trop eu peur.

Parlons un peu du dominicain ; sa discrétion m'a plu ; il ne m'a rien demandé, pas même mon nom. Être employé ainsi, en incognito, me plaît. L'enthousiasme de ce prêtre me frappa également : « ce serait très sympathique, m'a-t-il dit que vous puissiez venir ». Phrase qui fut prononcée avec une joie intense. Tous ces genres de types trouvent beaucoup de choses sympathiques, même les banales, les plus ordinaires ; ainsi ce service rendu que je trouve commun. S'ils sont ainsi, s'ils trouvent presque tout sympathique, c'est qu'ils ne sont pas des blasés. Ainsi le P. B., comme le décrit Banine est plein d'enthousiasme devant ce qui l'entoure. Il est rempli d'exaltation en voyant la jeunesse étudiante qui, selon Banine, paraissait plus libertine que studieuse.

Dimanche 17 avril : Pâques

Hier soir, je voulais aller à l'office de la vigile pascale. Et, afin de ne pas troubler l'entente familiale, je n'y suis pas allé, car j'aurais été seul. En conséquence je préférerais y aller de jour avec toute la famille. Mais peut-être aurais-je pu faire les deux ?

J'ai regretté de m'être couché, car la messe (du matin), courte et monotone, ne me remplit pas comme je l'aurais aimée. Je me sens fautif, car, avec un peu de courage, j'aurais très bien pu aller à la messe de minuit ; on m'aurait certainement permis quoique, ayant tâté le terrain, on ne se montra pas favorable à cet avis. Ceci coupe toute ma joie. La prière, la messe, n'est pas si facile quand elles exigent, comme ici, un déplacement. Il y a autre chose qu'une contemplation naturelle : l'engagement.

Samedi 30 avril

Triste. Je suis triste et comme souvent, sans le savoir. Rien n'est à la base de cette tristesse sinon le travail, la boîte, mais cela ne peut être une raison notable, car j'en ai l'habitude.

Isolement, solitude. Ma pensée m'assaille ; mon imagination m'accapare. Je réfléchis sur tout, sur rien ; je fais des projets stupides. Je m'envisage dans des circonstances extraordinaires et tout à mon honneur. Risquer sa vie pour sauver une belle et jeune personne des flammes. Soulever un peuple en lui clamant, du haut d'une tribune provisoire, de belles phrases. Que de rêve !...

Aussi, le soir venu, je suis heureux de m'endormir afin que mon esprit ne me tire plus. Je suis fatigué de réfléchir puisque je ne peux apporter dès maintenant une solution. Celle-ci devant être appliquée ce qui m'est impossible.

Dimanche 1er mai 1960

Aujourd'hui, toujours aussi triste. Ma messe et de participation médiocre. J'y attends un réconfort, une joie et puis il ne vient rien. Rien, aussi ai-je, isolément, la solitude.

Mes pensées sont moins nombreuses qu'hier ; je suis intérieurement plus calme. C'est peut-être ce qui me permet de rechercher le soir, la joie en Dieu. Mon besoin d'élévation, de spiritualisation est intense, aussi vais-je nourrir ce besoin. Ce qui se fit en faisant une promenade seule, puis en lisant dans un parc quelques épîtres de Saint Paul. Saint Paul me plaît, mais je ne retire aucune joie et pourquoi ? Cela relève du cœur et non de la raison, je ne peux pas le dire. Après cette lecture, j'ai fait une autre promenade puis je me rends dans une église afin de méditer quelques pages d'évangile sur la prière. Mais je ne trouve toujours pas la joie. Dieu ne me réjouit pas. Au contraire, mon imagination se met en branle. Mon imagination me fait désirer une apparition. Je souhaite que le Christ me parle... et concrètement. Orgueil, imagination, rêve je te hais. Et c'est triste que je rentre à la boîte. Je travaille puis ayant terminé, j'écris à mère Joséphat.

Le bonheur vint dès le début de cette lettre. Il se fit sentir même durant mon travail scolaire. Joie de délire ; je ne peux me dompter, je suis très expansif. Je chante ma joie à l'aide de psaumes. Ces psaumes montrent toute leur poésie merveilleuse et divine ; je les découvre. C'est le délire, presque la folie. Mais peu importe, j'ai la joie. Après le repas du soir, ma folie se calme, mais ma joie persiste.

Je suis heureux. Merci Seigneur.

J'ai la joie, merci, Seigneur.

J'attaque une semaine avec joie.

Merci.

Merci en dépit de ma folie d'avant le repas.

Jeudi 5 mai

Je suis à la piscine alors qu'un type de Godefroy, inconnu, me dit bonjour. Pourquoi ce bonjour ? Extérieurement, il me plaisait. J'aimai son teint mate et sa forte musculature. Il avait l'air sympathique et reflète le vrai casseur capable, mais honnête. Il avait une personnalité à prouver et cela me plaît. De plus, il avait quelque chose dans le regard qui indiquait que tout n'était pas facile pour lui, qu'il devait lutter. On sentait en lui, en son inquiétude, son besoin de clarté. Dois-je lui causer ? Une simple conversation pourrait lui être agréable. Cela était possible, car il était avec des camarades que je connais.

Vendredi 6 mai

Le type d'hier me dit de nouveau bonjour. Cette fois, je suis bouleversé, car il vient me causer. Son physique me plaît toujours autant. Il représente les portraits artistiques qui ont le don de m'impressionner. Ceux dont la recherche de l'infini est marqué. Visage allongé, très dur de traits tout comme ceux des peintures modernes : Picasso. Modigliani. Buffet. Il représente en quelque sorte le visage idéal et artistique.

À cette conversation, une question se pose (comme hier) dois-je aider ce type qui semble, par ses propos, se perdre dans le jeu. A-t-il besoin de moi ? Nous verrons par la suite.

Dimanche 8 mai 1960

Je vais voir le patron pour lui demander ce qu'il faudrait faire l'an prochain. Il me conseille Math ; mais une fois qu'il sait - je lui dis pour la première fois que je veux faire curé -, il me conseille philo en disant que cela change tout. Il me conseille également un directeur de conscience qui me suive de plus près et c'est sur sa proposition que j'irai voir le père Durand (dominicain). Lui, frère inspecteur, religieux, ne veut pas intervenir en disant que ce n'est pas son travail.

Nous discutons assez longtemps et je lui expose ma position avec mes parents. Il faut et nous sommes du même avis, que je décide mon avenir et que je présente à mes parents une solution assez nette.

Dimanche 15 mai 1960

Je suis sorti avec mes parents qui sont venus dans le but de connaître mes intentions scolaires. Je devais sortir à 11h. À midi il n'y avait personne. À 12h10, l'heure du repas, non plus. Je m'en vais donc au réfectoire. Et au milieu du repas un camarade vient me chercher : mes parents attendaient depuis plus d'un quart d'heure. Ils étaient vexés en voyant que je n'étais pas là pour leur venue. Ils étaient vexés que je ne sois pas inquiet de leur retard. Comme savent-ils que je ne le fus pas ? Ne savent-ils pas que j'ai regardé du dernier étage si la voiture était dans la rue ? Bref, toute bonne raison n'était pas valable, car ils ont tout de suite pensé ou imaginé que je ne croyais pas qu'ils allaient venir.

Au restaurant, bien sûr, je n'avais pas très faim vu que j'ai mangé déjà une partie de mon repas.

- « Nous venons ici, exprès pour te faire à manger, et tu ne manges pas, cela nous fait un râler ».
- « Mais j'ai déjà mangé » sert de réponse.
- « Oui, oui, n'empêche que tu ne nous fais pas plaisir »

Avec ceci, la journée ne commence pas très bien, et l'ambiance du repas est tendue. Elle l'est encore plus quand le moment est venu de parler étude. Dois-je faire math un philo ?

Comme me l'a conseillé le frère inspecteur, je donne une solution nette afin que mes parents sachent à quoi s'en tenir. Je n'ai cependant pas été aussi tranché qu'il l'aurait peut-être fallu. J'ai, en effet, laissé papa me parler de ses démarches, de ses lettres faites est écrites avec l'école spéciale d'architecture. À savoir que cette école exige la classe de mathélem. Et ensemble mes parents concluaient : « tu feras mathélem. Je n'avais pas encore parlé ; je me croyais donc noyé.

- « Ce n'est pas math que je veux faire, mais philo ».
- « Tiens, du nouveau », répond maman.
- « Ce n'est pas si nouveau, car il y a longtemps que vous savez mon désir d'entrer au séminaire ».

Puis, ensuite, la discussion s'écoule sur mes raisons d'entrer au séminaire, sur mes raisons de faire philo : meilleure préparation et cela me plaît plus que les maths.

On essaye d'éprouver ma vocation ; on me raconte qu'elle serait ma vie si je rate. On me cite le cas de plusieurs connaissances qui ont fait mauvaise route. On pleure, maman seulement ; on ne me comprend pas. On s'inquiète de mon bien-être matériel. On revient sur mon repas en disant « toujours pareil il veut jouer les détacher de la terre, il ne mange pas ». Papa me fait un bout de moral et montre son dégoût pour les curés, pour l'état de

curé plutôt, qui n'a rien de naturel. Il m'explique, et fort bien, que ça le dégoûte d'avoir un fils, pour ainsi dire, impuissant. Pour être plus compris, il emploie même le mot « châtré ».

Ils ne me comprennent pas ; je ne les comprends pas, car je pensais qu'il serait un peu heureux de voir que Dieu m'appelle. Et non maman, pleure. Papa entre dans un mutisme complet. Nous attendons la fin du repas et nous partons. Il pleut et nous ne pouvons faire qu'une promenade en voiture. Elle fut très jolie et assez agréable. Chacun tâcha au mieux d'oublier l'incident de midi et la révélation, ce qui rendit l'ambiance moins tendue.

Après cette bonne promenade, je quitte mes parents vers cinq heures.

Il n'est pas utile de dire que j'étais à la fois soulagé -je suis à peu près sûre de faire philo - et (en même temps) tourmenté ; je n'aime pas faire pleurer les autres et encore moins mes parents. Mais pouvais-je faire autrement ? Pouvais-je éviter cet incident ? On m'a averti assez souvent des éclats que cette révélation pouvait produire. Il y en a peut-être un ici d'éclat ? Je pouvais peut-être l'éviter ; cela était peut-être possible ? Mais non, c'était obligatoire. Je ne sais pas ; j'ai la tête chaude, lourde. Je ne me sens bien nulle part.

Je vais à la chapelle en quête d'un peu de paix. Mais mon état empire. J'ai la tête brûlante, tout bout à l'intérieur. J'ai les mains humides et chaudes, crispées. La prière est difficile. Dieu est loin. Pourquoi Seigneur ai-je agi ainsi avec mes parents ? Pourquoi toutes les formules, les prières apprises par cœur, sont prononcées alors que je ne trouve pas la paix. Il n'y a rien à faire, je ne suis que feu. Diable que cet état, mes pensées m'assaillent. J'ai trop de pensées. Je pense trop. Pourtant, Dieu devrait m'aider !

Le temps passe et je me calme. Mon esprit se calme. Mes pensées se calment. J'ai beaucoup moins chaud. Ma tête est moins lourde. Je suis mieux et Dieu ne semble plus si loin. J'ai une paix, une paix apparente peut-être, mais j'ai une paix et je peux prier et je peux rendre compte de ma journée à Dieu. Et je peux demander à Dieu de m'aider et je peux le remercier. Dieu va m'aider.

Le temps passe, le repas passe ; je n'ai pas faim, je ne mange pas. Un camarade s'inquiète de ma disparition. Il me cherche, me trouve, fais un rapport à l'inspecteur qui m'appelle, accepte mon mensonge : « j'étais au dortoir durant le repas ».

À part le camarade, Pirondini et le patron, personne n'a su que j'étais à la chapelle. Heureusement mon amour-propre joue encore.

Au lit je ne peux dormir et vers 11 heures Pirondini qui ne dormait pas non plus approcha de mon lit pour me dire :

- « veux-tu prier pour la conversion de mon père » ?

Hésitation due à l'étonnement, puis je réponds :

- « C'est fort possible ».

Cette phrase me porta un coup supplémentaire et mon sommeil devient plus difficile . Ce camarade est aussi tourmenté ; il n'est pas en accord avec ses parents sur le point religieux. Nous sommes nombreux dans ce cas. Il est difficile de vivre.

Je m'endors. Il ne dormait pas encore. Il est anxieux ; il doit beaucoup penser. Cette nuit, j'ai appris à l'aimer de l'amour de Dieu. Je tâcherai de prier pour son père, mais que lui le fasse aussi.

Dimanche 22 mai

Je vais voir le Père Durand (dominicain) et lui expose les raisons de ma visite. Il sera mon directeur de conscience. Je lui demande de m'affirmer si ma vocation est véritable. Pour ceci, je lui expose les circonstances de cet appel, les raisons qui me poussent à vouloir être prêtre.

Puis, nous discutons sur la prière. Et ensuite, nous parlons du célibat. « La prêtrise, me dit-il, n'est pas antinaturelle ». Autrement dit, l'idée de ne pas avoir de gosses (d'enfants), non plus. C'est pour m'assurer si papa avait raison quand il disait que cela n'était pas naturel. Malheureusement, il a tort et j'en ai bien conscience. Il est dommage que je lutte contre mes parents, que je voie leurs erreurs, celles-ci étant soulignées par des hommes compétents.

Il m'explique ensuite l'intervention de l'évêque, l'appel de l'évêque, membre de l'Église, pour entrer dans cette Église comme ministre. Et il me conseille de parler de ma vocation avec ma sœur pour connaître ses réactions, ses objections ou ses faveurs. « La femme est intuitive, elle peut vous aider ».

À la fin de cette conversation, il se montre déjà favorable à l'idée de « ma vocation » : tout est conforme à « une vocation normale », sans toutefois se prononcer catégoriquement.

Le soir, je suis en possession d'une joie chrétienne. Joie qui s'augmente du bonheur de la musique. Comme je l'aime, la musique. La vraie. Comme elle me transporte !

Mais où transporte-t-elle mon âme ? Loin de Dieu, dans la nostalgie, la rêverie, la survie humaine ? Peut-être cette musique qui m'influence tant, n'est pas conforme avec un christianisme authentique.

Jeudi 26 mai

Nous avons une journée de récollection JEC. Celle-ci se passe au séminaire Richelieu (Chamalières) où je trouve que le cadre est d'un religieux merveilleux. Escalier, voûte, ogive, couloir, pierre. Le tout en harmonie avec un parc d'une sauvagerie indomptée.

La journée est bonne, mais je ressens la fatigue du bac et la lassitude du travail. Je doute également de pouvoir tout apprendre dans les temps qui me restent. Aussi je pense, au début de la réunion, de vite rentrer pour pouvoir travailler (étudier). Cette idée, je ne l'eus plus après. Au contraire, je voulais rester.

Je connais, ce jour-là, plus que les autres jours, l'impatience de contacter la vie de séminaire et de pratiquer la vie sacerdotale. Je connais et prends conscience de mon impatience à vivre pleinement avec le Christ.

Vendredi 27 mai 1960

Papa me téléphone pour m'annoncer la mort de grand-mère Durand. Ni cela m'étonna ni cela m'attrista. Cela ne m'étonna pas, car, peu de temps avant j'avais reçu une lettre d'elle où elle disait qu'elle attendait la mort avec joie et qu'elle aimerait que la mort vienne. J'étais donc de son avis sur ce point. La mort est une joie et, qu'a on sent le moment arrivé, il faut l'attendre sans en avoir peur. Pour ne pas en avoir peur, il faut être en amitié avec Dieu. Cela ne m'attrista pas pour la raison que je viens de citer et aussi parce que (cette) grand-mère avait un christianisme accompli. Elle avait le bonheur de connaître la Vérité et elle savait s'en réjouir.

J'aime donc cette mort, parce qu'elle semble bien comprise.

Samedi 28 mai

Je me suis renseigné auprès d'Issard pour savoir quelles études son frère, séminariste, a faites. Après avoir fait Math-Technique à Godefroy, il a été à Courpières, boîte de la région, pour faire Philo. Issard m'a affirmé qu'il n'y avait pas de philo au grand séminaire, aussi mon impatience se calme, et j'envisage plus fermement de faire philo à Godefroy. Rentrer dans un grand séminaire l'année scolaire prochaine serait précipité les choses.

Dimanche 29 mai

Je rends visite au Père Durand afin de discuter de la mort. Que je sois froid et que je trouve la mort comme une joie, n'est-ce pas de l'indifférence pour la personne morte ? « Non, me dit-il ». À cette réponse, je cite, comme objection, l'exemple de tristesse que donnent certains chrétiens, certains religieux. « Ceux-ci sont attachés à leur famille et il est toujours regrettable de perdre la vue d'un être aimé ». Ce sentiment humain est obligatoire, car, qui que nous soyons, nous restons humains. Seuls les monstres n'en seraient pas ennuyés (affectés).

À savoir que la tristesse pour l'être perdue n'empêche pas la confiance en la naissance dans la mort. Puis nous parlons de deuil et nous sommes presque du même avis en le condamnant. Je dis presque, car je crois être plus radical que lui.

Viens ensuite le temps où il me parle de mes études. Vu que j'ai fait technique et que je n'ai pas la connaissance du latin, il me propose de faire philo dans un séminaire spécial près de Lyon. Je ne suis pas de son avis, car, comme je l'ai dit hier, je préfère être plus prudent et travailler à Godefroy. (Selon lui), c'est reculer mon engagement et reculer est négatif. Tant pis.

Samedi 9 juillet 1960

Un seul mot expliquer ce long silence : le Bac.

J'ai tout stoppé d'extra scolaire. Mon courrier est stoppé. Je ne pense qu'au bac. Ce cahier n'est donc pas rempli ; je n'aurai du reste rien à y mettre, car il n'y avait pas de place libre dans ma tête pour ce qui n'est pas scolaire.

Maintenant que je suis reposé de cette épreuve et que je l'ai (le bac), je reprends mon journal.

11 juillet 1960

Digoin est une ville morte ; les distractions sont rares. Et, à Digoin, le mot est devenu classique : on s'ennuie. À Digoin, on ne sait pas quoi faire, il n'y a rien à faire.

Si, il y a à faire, il y a à marcher dans les rues ; il y a à déambuler et à discuter - de tout et de rien - avec les gracieuses compagnes, celles-ci existant partout et toujours. Ainsi, n'ayant rien d'autre à Digoin, la fille pour le garçon, le garçon pour la fille, constitue les seules distractions. Distractions qu'il est uniquement possible d'utiliser (de vivre) dans la rue.

Dans le but de donner à ma génération une distraction plus heureuse, moins vide de sens - car, à part la banalité, il ne sort vraiment rien de ces contacts mixtes - j'ai pensé qu'il serait bon de créer un club de jeunes. Un club où l'occupation serait à la fois plaisante et

instructive. Non pas une instruction scolaire, mais humaine. Beaucoup de collègues de Clermont s'enthousiasment pour ces connaissances extrascolaires, pourquoi n'en serait-il pas de même ici ?

Je fais part à l'abbé de Digoin de mes projets ; il me suggère qu'au lieu de créer du nouveau, il serait mieux de relancer son « foyer des jeunes ». Cela serait plus facile, car ce foyer est déjà connu. Mais, il y avait un point noir. J'entendais réunir garçons et filles. Ceux-ci se rencontrent dans la rue avec entière liberté, pourquoi les séparer en les réunissant dans le « foyer » ? Feront-ils plus de mal au cours d'une distraction choisie par eux qu'à tuer le temps dans la rue ?

Je ne trouvais pas normal de faire des réunions séparées et je pensais que cela ne pourrait marcher dans ces conditions. À Clermont, à Bourbon les rencontres sont mixtes, pourquoi pas à Digoin ? Et, de plus c'est une raison notable pour avoir tout le monde même les plus forts dragueurs. L'abbé ne voulait pas de mixité sous sa confession ; il n'était donc plus question de relancer son foyer. Et, comme je me rappelai ce qu'un dominicain me disait, je propose d'agir en dehors de l'autorité paroissiale. Sans l'appui de l'abbé, il y avait beaucoup moins de chance de voir la réussite : le curé possède de nombreuses salles (une ancienne école) qui, désormais, ne pouvaient plus nous revenir.

Pas de local, c'est ici un point très grave. La première réunion se fit au café de Paris. Il y avait cinq camarades, tous décidés à faire quelque chose pour nous occuper dans Digoin. Je les avais convoqués individuellement et ils étaient tous enthousiasmés de mes projets. O pourrait faire, me disent-ils, du tennis à la faïencerie, du basket, du cinéma, des surpats. Quelle joie avions-nous de voir qu'à Digoin on pourrait enfin s'amuser ! Et, en groupe, sans considérer les différences sociales. Mais, voilà, on n'avait pas de local et à cause de ceci, tout le travail que l'on verrait de faire - création d'un programme suivant les goûts communs - était inutile. Cependant, nous n'étions pas pessimistes, car nous espérions bien que la *gamme* (peut-être le nom d'un local) nous serait prêtée par Monsieur Bernard.

La réunion se termine et je regagne la maison en compagnie de Bruno Bressiani. Nous faisons part de nos impressions et je vis qu'il serait difficile de maintenir une ambiance sérieuse. Certains types de la réunion voyaient déjà en ce club un moyen pour draguer.

Quelque temps après ce premier contact, je rends visite à Marie-France Butavand afin de lui rendre compte de ce que nous avons dit. Elle n'avait pas osé venir, car il n'y avait qu'une fille. Ensemble, nous dressons une liste des camarades de 16, 17, 18 ans, puis elle suggère qu'il serait possible de faire une séance de projection (cinéma) sur le « petit port », une place près de chez elle. On prendrait le courant (l'électricité) dans leur maison. L'idée fait bonne puisque nous n'avons pas de local . Monsieur Bernard ne veut pas prêter sa *gamme*.

Cette fille Marie-France est très sympathique malgré les traits bourgeois dans lesquels sa famille et la tradition l'entourent. Elle est aussi très dynamique. Ainsi, un après-midi, elle vint me chercher pour faire une partie de volley sur le stade gymnique de l'école communale. Avec ses camarades des quartiers, elle avait réussi à rassembler le nombre suffisant de joueurs et de joueuses. C'était mixte ; c'était très bien ; je l'en ai félicité.

C'est elle également qui avertit les jeunes qu'à 21 heures il y aurait quelque chose sur le « Petit Port ». Elle n'avait pas dit quoi. Elle en a vu beaucoup et il est venu beaucoup de garçons, mais peu de filles. C'était déjà un échec, car, avec autant de garçons, les paillardises furent assez nombreuses. Comme film - j'avais prêté mon matériel (projecteur, écran, amplificateur) -, nous avons vu un « voyage en Italie », prêté par Madame Charpin. À part un incident - oubli d'une bobine, la soirée fut bonne. Les amis étaient contents et désiraient recommencer.

Les jeunes étaient contents, mais pas les vieux. Le père de Marie-France, en coupant le courant, stoppa la réunion. Il fallut ranger à la lampe électrique (de poche). On ne peut pas lui en vouloir, car il devait dormir et notre électrophone faisait beaucoup de bruit. Mais, peut-on ne pas lui en vouloir quand il n'aime pas que sa fille soit en contact avec des apprentis ?

Il n'y eut plus de réunions sur le « Petit Port » cause du bruit. Les parents ne furent pas très contents du genre de ces réunions : « ma fille n'ira jamais avec ces ouvriers ». Ah, bourgeoisie (catholique) digoinaise. Il n'y eut pas de suite.

Nous n'avions pas de local, personne pour en prêter. Il y eut un essai de la part de B. Bressianni pour faire du tennis à la faïencerie ; on lui interdit. Mais on permettait à d'autres qui sont peut-être plus sélects que lui.

Je fis part de mon échec à l'abbé et aussi de mon erreur. Il était stupide de croire au mélange des classes. Il était stupide d'organiser les distractions des autres. C'est leur domaine et non le mien. Je ne peux pas leur imposer des loisirs et c'est un peu ce que je voulais faire. Je ne sais même pas si je peux les empêcher de flirter. C'est leur domaine et non pas le mien. Le faire serait, je pense, du paternalisme. Pourtant, j'aurais bien aimé ne plus entendre : « que l'on s'ennuie à Digoin ».

N'ayant plus rien à faire dans cette ville, car moi aussi je m'y ennue, je décide d'aller à Lyon chez Claude où je travaille : ménage, réfaction d'une chaise.

Rappel.

À supposer que j'ai le droit d'organiser des distractions, à supposer qu'il me soit permis de contrecarrer le flirt, je constate que j'ai manqué de courage. Pour le local, j'aurais pu me remuer davantage. Voir, revoir Monsieur Bernard, par exemple. Il faut dire que j'étais déjà dégonflé et j'ai abandonné devant cette circonstance : pas de local.

Vendredi 15 juillet

J'ai le bac. J'ai mon permis de conduire auto. Mais je ne peux pas utiliser la voiture sans la permission de papa qui s'en sert beaucoup. Et j'ai besoin de me déplacer. Papa, comme il me l'avait sous-entendu, m'offre un scooter et je l'en remercie de tout cœur. C'est un instrument très utile. Je ne compte pas jouer avec, c'est-à-dire faire de la route pour de la route, mais m'en servir. Aussi dans Digoin, je me déplacerai toujours à vélo. Digoin n'est pas très grand et on ne peut pas y aller vite. Cela déconcerte un peu papa qui pense que je ne suis pas heureux de ce cadeau. Il aimerait que je manifeste ma joie en étant constamment dessus.

Mercredi 13 juillet

J'ai un scooter, il faut l'utiliser, en profiter utilement. Lépée Pierre est assez seul dans sa campagne. Il aime peut-être les voyages ; nous en avons souvent parlé dans nos lettres. Un voyage ensemble serait intéressant et on pourrait discuter. Je pourrais mieux le connaître lui, qui est fatigué de penser, lui qui suit la coutume du pays parce que c'est la méthode la plus simple, lui qui n'a plus l'enthousiasme que je lui ai connu.

Une lettre. J'écris une lettre pour lui demander s'il désire faire une petite virée, là où il veut. Je lui demande aussi la date du départ. Et pour le décider, je lui rappelle que l'an passé il était question d'un tel déplacement et que celui-ci ne s'était pas fait, car nous n'avions pas de moyen de locomotion. Mais, cette année, on a ce qu'il faut.

Mardi 19 juillet 1960

Pierre me répond et sa lettre est tout ce qu'il y a de plus brève. Il se dégonfle. Cela m'a fortement étonné, car, dans une entrevue précédente, il paraissait enchanté de ce voyage. Il a des difficultés et dans ces circonstances, il ne peut partir. Je suis donc seul pour faire ce voyage et, seul, ce n'est pas intéressant. La déception fut grande.

Mais, seul, je suis libre de choisir où je vais ! Je vais donc à Sept Fons. L'an passé, j'ai déjà pensé y aller, mais je n'en ai pas eu le courage. Cette année, je l'aurai. J'en parle à maman. Je la prévien en préparant mes affaires : tente, sac, etc... Elle fut surprise de ma décision et elle n'apprécia guère que je la prévienne au dernier moment. Claude, qui était présente, se mit du côté de maman, comme assez souvent depuis son mariage. Et je fus pendant un moment inondé de paroles : « tu pourrais nous tenir au courant de tes intentions ; c'est la moindre des choses ».

Alors que ma décision fut connue et que maman partait à Lyon, je me dirigeai sur Sept Fons. J'avais l'intention d'y rester deux jours pour ensuite me rendre à Vichy chez des amis, Aubertin. J'y étais invité.

Jeudi 21 juillet

À Sept Fons.

J'y suis venu dans le but de me rapprocher de Dieu et aussi d'éclaircir certains problèmes. Le Père Alphonse m'aida dans cette dernière tâche et j'ai beaucoup aimé ses explications. Nous avons parlé de mes rapports avec mes parents, de mon caractère à dompter. Il nota, d'après ce que je lui explique de moi-même, mon âme d'artiste, et il releva que j'étais hypersensible. Ceci à cause des troubles, des obsessions sensuelles que je possédais. Il ya eu d'autres sujets de conversation, mais ils ne valent pas la peine d'être relatés. En effet, dans l'atmosphère de la trappe, j'étais avec Dieu et la parole de Dieu est plus forte que celle des hommes. J'ai donc retenu beaucoup plus la pensée de Dieu que les paroles du moine. Lui-même m'a dit qu'il était plus important de prier que de discuter et surtout qu'il est important de bien préparer les discussions. Je les préparais, mais vite.

J'avais un peu peur de venir à Sept Fons. J'avais peur d'entendre Dieu. J'avais peur d'entendre que Dieu me dire des transformer complètement ma vie. J'avais peur d'apprendre que je devais renoncer à mes projets, que je ne sois pas capable d'accomplir sa volonté , là où je la vois.

Je veux servir près du Christ et je craignais que Dieu me dise non. Heureusement, il n'en faut pas ainsi. Dieu ne me dit pas non. À vrai dire, il ne m'a rien dit, mais, sur ce point, son silence est une acceptation. Il ne m'a rien dit ; il ne m'a pas dit « non », mais il m'a aidé (à voir plus clair). Il a été près de moi. Il m'a montré que Dieu pouvait être près des hommes (des humains).

Les deux jours passés à Sept Fons furent donc nourrissants en dépit de la solitude qui, vers la fin, m'opprimait. Cette solitude que je ressentais , ce silence qui m'accablait constitue une ombre ; mon empressement de partir, les deux jours passés, s'ajoute à cette tâche. C'est une preuve peut-être de mon ingratitude pour Dieu. Je ne l'aime pas suffisamment et voilà pourquoi le ressentis de solitude. Je me suis senti seul parce que je n'avais pas laissé à Dieu assez de place dans mon cœur. Et pourtant ? Je serai tenté de dire qu'il l'avait pris tout entier mon cœur. C'est l'orgueil qui me fait parler ainsi et je ne connais pas assez Dieu et je ne comprends pas assez nos rapports et je n'aime pas assez.

Le pourquoi de tout ceci ? Je ne peux pas le dire ; je suis incapable de le dire. Dieu m'indiquera la vérité quand je l'aimerai plus. Et je l'aimerai plus, car il m'aidera. Et je comprendrai, car j'aimerai Lui est les autres. Et pour *aimer*, il y a le Christ pour m'aider. Le Christ est plus fort que n'importe quels discours ou sermons.

vendredi 22 juillet

Je suis de nouveau sur les routes. Je rode le scooter en direction Moulins où je fais une tentative pour voir Pirondini Daniel, mais il était à Roanne.

Après je vais à Vichy. Ici, il n'y avait que Madame Aubertin et Paul et je préfèrai voir Denise (son épouse). Avec elle, et sa sœur, je peux sortir ; elles sont libres alors que Paul travaille. Je quitte donc Vichy pour Magny Cours où je cherche Pierre Lépée. Le mot *chercher* est juste, car, n'étant pas chez ses parents, je dus aller le voir dans une ferme et une ferme, quand on ne connaît pas (le chemin), c'est dur à trouver. À neuf heures je peux enfin le rencontrer. Il était fourbu de fatigue. Il venait de faire les foins. Je lui ai demandé de venir dormir sous la tente ; il n'a pas voulu. Vraiment, il me déçoit : préférer son lit, même pour une nuit ! On aurait pu discuter ce soir. Mais il était fatigué. Bref, il me déçoit ; il aime trop le confort et pas assez l'aventure. Je serai donc seul ce soir et ce soir, la solitude me pèse.

Je dûs trouver un camping. Il y en avait au bord de l'Allier, mais je ne l'ai pas vu avant 22 heures. Monter la tente tout seul est assez difficile, surtout pénible dans la nuit. Je me suis demandé si un moment, je n'allais pas pleurer tellement les circonstances étaient contre moi. Je l'avais cherché ; pourquoi partir seul sur les routes, pourquoi compter sur l'amitié des autres.

Enfin, après avoir mangé pour mon repas de pain et de fromage, après une courte prière - je n'avais pas le cœur pour causer à Dieu - je m'endors seul dans ma tente, seul dans la nature en disant que je ne recommencerai jamais ces voyages sans m'assurer du désir réel des amis. Dire que j'étais stupide au point de croire pouvoir décider à dormir sous la tente ! Pauvre orgueilleux, imbu de ta personne.

Samedi 23 juillet

Je pars à Magny chez ma tante puis je vais à Vichy sur le soir en essayant de ne plus penser à la journée d'hier. Ce fut facile à Vichy où j'ai trouvé Denise avec toute sa joie unie à celle de Paul. Tous les trois, nous avons parlé de l'Église. De telles discussions étaient déjà arrivées avec eux. Et pourtant, ils sont adultes.

Dimanche 24 juillet 1960

Le mari d'Odette Cheneau est mort. Il est mort d'un cancer après une maladie d'un mois. Mais, avant le début de ce mois, alors qu'il ne montrait aucun symptôme de maladie, il dénonçait de fréquentes et grandes fatigues. « Je suis fatigué, disait-il, après un voyage en auto ». Un homme normal ne serait pas fatigué. Moi aussi, depuis les épreuves du bac, je ressens une fatigue qui ne me paraît pas normale. Cela fait plus de trois semaines que je me repose et je suis encore fatigué. Mon sommeil est long et jamais je ne me réveille en pleine forme. Durant la journée je ne suis pas très vif ; mes membres sont raides et ils sont pesants après le moindre effort physique. D'où vient cette fatigue que je trouve anormale à mon âge ? Est-ce le cancer qui se manifeste comme chez le mari d'Odette. Si oui, dans un mois je serai mort et cela me fait peur. Bien sûr, mon angoisse

n'est pas grande, car je ne crois guère à cette suggestion ; toutefois, je n'ai pas envie de mourir maintenant, car je veux auparavant rendre ma vie utile. Je suis moins brave devant la mort aujourd'hui où je semble mieux la comprendre qu'il y a seulement quelques mois : ne pas avoir peur de la mort, c'est difficile quand on ne connaît pas son état spirituel et que l'on a conscience que cet état est important.

Mercredi 27 juillet 1960

Des déceptions, j'en aurai beaucoup ce mois, et elles viennent toutes de projets qui ne s'accomplissent pas. La déception d'aujourd'hui vient du curé Joseph Décréau (membre très éloigné de la famille) qui m'avait promis en juin de me prendre une semaine chez lui. Je m'enthousiasmai de ceci, car je pourrais avoir une vie religieuse plus sérieuse. Je connaîtrai également sa vie de curé de campagne. Je ne voulais pas tellement de conseils, je voulais le voir agir. C'est ce que je lui explique quand il m'a écrit qu'il ne pouvait pas me recevoir et que cela n'avait pas grande importance, car à Clermont, j'étais bien entouré.

Mais je ne peux pas lui en vouloir, car sa vie, en été, comme il me le dit, n'est pas en pleine activité. Il est, pour ainsi dire, en vacance et je pourrais penser que les curés de campagne n'ont rien à faire. Est-ce une raison valable ? J'ose dire que non, car le peu que j'aurai appris ou pratiqué en l'aidant m'aurait servi.

Joseph me déçoit, même dans ses idées ; il n'est guère enthousiasme et me paraît top prudent. Beaucoup plus prudent que certains autres prêtres. C'est peut-être là le vrai, mais j'y vois plutôt de la sagesse, de la pure sagesse humaine. Or, j'en ai horreur de cette sagesse toujours tiède. J'en ai horreur, car pour moi, le Christ n'est pas un sage, mais, un révolutionnaire. Son avènement, sa révélation ont révolutionné le monde.

Lundi 1er août 1960

Je suis aux Contamines où je tiens la tâche de moniteur dans le camp Notre-Dame. Mon seul travail est de contribuer à rendre la vie de camp agréable. C'est un travail général qui demande ma présence un peu partout. Je dois également diriger les activités que l'abbé (vicaire à Digoin) me donne à accomplir. Et j'essaie de faire cette direction non pas par ordre de supérieur à subalterne, mais par suggestion en me mettant dans le milieu, en jouant avec les types (les enfants) que je considère comme camarades. Peut-être parce que je ne fais pas de différence entre surveillants et surveillés, on me trouve assez sympathique. Certains me l'on dit à plusieurs reprises. Ils regrettent même mon départ dans trois jours, car « mon successeur est moins intéressant », dit-on. Je suis surpris de ces paroles et tâche de réhabiliter le remplaçant. Je ne voudrais pas lui faire du tort. Mais je n'y peux rien ; on a jugé sa nature, on a jugé la mienne. Il est impossible de ne pas avoir de préférence.

Le moniteur avec qui je travaille maintenant - celui-ci reste durant tout le camp - est très agréable. Il a le don, ou la grâce, de plaire aux plus jeunes. Il est très dynamique et très ouvert malgré son, âge avancé. Il est bon camarade.

Jeudi 4 août

Dans ce camp, nous avons fait de jolies promenades. Personnellement, j'ai vu après une marche d'une heure en montagne le chalet du mont Truc et le mont lui-même. Après une ascension d'une heure également nous avons vu le Mont-Blanc de Saint-Nicolas-de-

Véroce. Et puis chaque matin au levé, je pouvais voir le mont Joly. Enfin, beaucoup de villes, de villages et de paysages variés. La montagne s'est découverte à moi cette année. J'ignorais les plaisirs qu'elle donnait et je ne peux retenir mon enthousiasme tellement il est grand. Ma semaine passée au Crey fut une véritable révélation, une découverte qui m'enchantait de telle sorte qu'aucun mot ne peut traduire mon impression.

Il y avait aussi cette vie de camp que j'ai découverte pour la première fois. J'ai aimé cette franche camaraderie et j'ai admiré cette vitalité que les types de 14 ans ont tandis que ceux de 18 l'ont perdue.

Mais pourquoi ne suis-je resté que 8 jours ? Mes parents depuis le premier août sont en Bretagne à Perros Guirec. Ils veulent que je profite de la villa louée. Et ils m'ont permis d'accompagner l'abbé dans la condition de revenir au début du mois. Ils trouveraient de mauvais goût que je prenne mes vacances ailleurs pendant qu'ils payent pour que je sois auprès d'eux. Cela m'ennuie de quitter de camp, car, à Perros que vais-je y faire ? Suivre mes parents ! Il n'y aura pas de camarades et les occupations de mes parents ne peuvent pas être les miennes. Bref, je dois partir. Je pars ; tant pis si je ne peux pas agir librement même pour aider un prêtre durant mes vacances. J'espère que l'année prochaine je ferais le camp en entier.

Jeudi 11 août 1960

Depuis le 4 août, je suis à Perros et, contrairement à ce que je pensais, mes vacances en ce lieu ne sont pas désagréables. Nous sommes tous très heureux et la compagnie de Pierrot (Chevallier, un cousin de Magny-Cours) et d'Elizabeth m'est agréable. Elizabeth s'est décidée d'accompagner ma tante (Charlotte Chevallier de Magny-Cours) au dernier moment. J'ignorais donc sa présence. Nous faisons tous les trois de bonnes parties : cinéma, dancing, bar pour la nuit et baignade, canoë, promenade en voiture pour la journée. Ainsi, nous avons fait en canoë une excursion à l'île déserte Tomé réputée très dangereuse (à cause des courants entre l'île et le continent).

Cette vie est agréable, mais factice. On s'amuse, bien sûr, mais en tuant le temps. C'est une véritable existence de fêtard et j'aurais aimé ne pas voir les rapports très étroits de Lizbeth et de Pierrot.

Mardi 23 août

DU 15 au 23 août, je suis avec Anne-Liz. Pierrot et Lizbeth sont partis. La vie de cette deuxième partie de vacance est différente de la première. Papa, mon oncle (Chevallier) et Peter (époux de Claude) sont ici et nous allons plus souvent à la pêche. Je ne vais plus danser et j'en suis heureux ; mais nous allons très souvent au café. Il y a moins de joie, car il y a moins de jeunesse et de ce côté la vie est moins agréable.

Anne-Liz, l'autrichienne cousine de Peter, est presque constamment avec moi. Nous sommes en effet les seuls à nous comprendre. Non pas en français ou en allemand, mais en anglais, un affreux anglais d'école où les fautes de grammaire sont nombreuses. C'est peut-être parce que je m'efforce de lui être agréable qu'elle me montre une si grande confiance. Je cherche seulement à rendre son séjour intéressant pour qu'elle ait un bon souvenir de la France et de notre famille. C'est peut-être parce qu'elle m'a vu opposé à mes parents - j'ai eu plusieurs disputes en sa présence - qu'elle essaie de m'être sympathique. C'est peut-être sa nature. C'est peut-être de mon imagination, de mon illusion, mais enfin... Je constate seulement que des liens d'aminés se manifestent. Ils se manifestent sans que jamais nous les ayons exprimés par le vocabulaire. Cela eut été

difficile dans une langue que nous connaissons mal. Quand nos regards se croisent, nous émettons un sourire ou, plus souvent, on détourne rapidement nos têtes. Vers la fin de son séjour en France, j'éprouve presque une gêne à sortir avec elle, car ce n'est plus l'amitié qui existe, mais l'amour. Et je ne veux pas de cet amour. Heureusement que ses 23 ans constituent une marge de sécurité.

À la veille de son départ, je me suis disputé avec ma sœur qui, aidée de ses larmes, manifeste sa colère. On m'a reproché de l'énervé, de ne pas avoir d'amour pour ma sœur, d'être égoïste, orgueilleux. Enfin, on m'a reproché beaucoup de choses et comme mon état est assez faible, assez déprimé - quelques contradictions suffisent pour me rendre triste - je dus quitter la table afin de cacher mes larmes. Anne-Liz fut sensible à mon émoi ; je le vis dans son regard plein de pitié. Après avoir repris des forces, je pus revenir ; le repas était terminé et tout le monde se préparait pour aller faire un tour. Je fais signe à Anne-Liz d'aller se préparer et je l'attends. Mes parents étaient loin devant et ce soir, nous étions vraiment seuls. Je n'osai pas la regarder ; elle n'osait pas me regarder. Son émotion se peignait sur son visage. Le silence même traduisait cette émotion. Était-ce le coup de foudre ? L'amour... Ce je ne sais quoi qui s'exprimait sans mot, uniquement par nos regards, nos gestes ? Était-il possible que je sois amoureux d'Anne-Liz ? D'où me venait ce trouble intérieur ? D'où venait l'attitude troublée d'Anne-Liz ? Elle chercha de m'expliquer en français sa pensée que je n'ai jamais connue, car elle n'arriva pas à s'exprimer. Sous un lampadaire de la ville, je vis son visage. Que ne fut pas mon émoi de voir ses yeux baignés de larmes ! Je pressais le pas afin de pouvoir rejoindre mes parents. Dans le groupe, je pourrai m'éloigner d'elle et c'est ce qu'elle souhaitait, car elle ne m'a pas rejoint.

Est-ce là une manifestation de l'amour ? Est-ce mon imagination ? Je ne peux le savoir, car je n'en ai cherché aucune preuve. Jamais je ne lui ai tenu le bras ou la main. Comme je souhaiterais connaître sa pensée ; j'aimerais connaître la phrase qu'elle n'a pas pu me dire.

Lundi 29 août 1960

La fin des vacances à Perros est assez triste. Mes parents s'amuse ; ils ont des distractions, mais je ne peux pas me distraire avec les mêmes choses aussi je m'ennuie, je suis triste. Je souhaite vivement la fin pour revoir Digoin. Les vacances, même au bord de la mer, ne sont pas intéressantes sans camarades. J'ai l'impression de perdre mon temps ; vivement que cela soit fini.

Souvent, je pense à Anne-Liz et répète, à moi seul, les phrases anglaises qu'elle pouvait prononcer. Sa voix était délicieuse. Une voix dans laquelle on devinait toujours son sourire. Non, il ne faut plus que je pense à Anne-Liz. Enverra-t-elle un télégramme une fois arrivée chez elle ?

Je pense également que je suis encore vivant, que ma fatigue du mois de juillet n'était pas due au cancer. Il faut un mois pour souffrir - comme le mari d'Odette - et ce mois est passé. Je suis vraiment stupide d'avoir de telles idées. Quelque fois, le soir je m'endors en pensant que demain je ne me réveillerai pas. Et le lendemain je suis réveillé.

La solitude me pèse. J'en connais le poids. Et pourtant je suis entouré de personnes. Des membres adultes de ma famille peuvent rompre ma solitude. Et bien, non. Même avec eux je suis seul. Peut-être parce qu'ils ne me comprennent pas ou peut-être parce que je me referme trop à leur joie.

Samedi 3 septembre

Je prends conscience de mon orgueil. Seulement maintenant.

Depuis l'âge de 10 ans, maman me révéla mon orgueil : alors que je refusai d'aller chercher du lait parce que cela faisait bête, elle me disait : « tu es orgueilleux ». En classe de 4e ou de 3e, un camarade me disait : « tu es orgueilleux ». Aujourd'hui, puisque je viens de refuser des conseils matériels offerts gratuitement par ma sœur, on a répliqué : « qu'il est orgueilleux, il ne veut jamais écouter ce qu'on lui dit ». En moi-même, je remarque les traces de mon orgueil. Je me vois, dans mes rêves, à la tête de toute une foule. Je me vois en train de haranguer le peuple avec succès. Je me vois convertir. Je me vois guérir. Bref, je fais dans mes rêves toutes les actions qui sont capables de contribuer à mon honneur, à ma gloire. Et, cet orgueil dépasse malheureusement la fiction. Je suis en effet, celui qui ne veut pas les compliments, mais qui sourit quand on le félicite. Je suis celui qui est satisfait, car autrui a remarqué le succès. Je suis celui qui est heureux de voir le voisin admirer mes projets de camaraderie et de grandeur humaine. Je suis celui qui est orgueilleux et j'ai attendu tant de temps pour m'en apercevoir réellement.

Désormais j'ai besoin d'humilité. J'ai besoin de faire sans qu'on m'attribue ce que j'ai fait. J'ai besoin d'être dans l'ombre pour ne pas recevoir les acclamations. Ce qui sortira de cette ombre en sera réellement plus profitable. Cela me permettra de voir non pas à travers moi, mais à travers les autres. Cela me permettra d'être au service des autres plus parfaitement. Cela me permettra de placer Dieu au centre de mon action et non moi.

Mais, si je fais ainsi, si Dieu se met à la place de mon moi, comment pourrai-je épanouir mes capacités si faibles soit-elles ? C'est le problème de l'épanouissement (personnel) et de la vie chrétienne, lequel je n'ai pas très bien compris. Il faudra éclaircir ce point, mais je sais qu'il me faut acquérir beaucoup d'humilité. L'humilité s'est attribué à Dieu et non à soi ce dont on est capable. C'est rendre grâce à Dieu des dons, intellectuels, artistiques ou autres qu'il nous a donnés. Voilà ce qu'il me faut désormais insérer dans ma vie.

Année scolaire 1960-1961

À la Colombière. Chalon-sur-Saône

Classe de philosophie

Lundi 19 septembre 1960

Avant de commencer le programme scolaire nous participons à une retraite, celle-ci débutant dès le premier jour de la rentrée.

À peine sorti de l'ambiance des vacances nous voici plongés dans une vie religieuse. Pour ma part, je suis précipité dans une communauté religieuse. Le mot est faux, car un collègue n'est pas une communauté religieuse ; il s'en faut ; mais si je parle ainsi, c'est que j'en ai l'impression. Tous se connaissent ; je ne connaissais personne. Tous, ensemble ont priés avec ferveur. Ils se connaissent tous et n'ont aucune crainte de montrer leur conviction aux camarades qui, eux-mêmes, n'ont pas crainte de prouver leur foi. Je trouvais cette ambiance merveilleuse et d'une nette supériorité. Une supériorité sur la vie religieuse de Godefroy où le respect humain est roi.

Dans cette ambiance religieuse profonde, j'étais littéralement perdu. Ils faisaient un ; ils étaient unis ; ils connaissaient leur union. Et moi, je n'étais pas dans leur union. Je ne pouvais pas entrer dans leur communion ; mon âme ne tendait pas vers le Seigneur avec

celle des autres. J'étais un étranger. Un étranger qui ignore les habitudes de l'endroit ; un étranger qui, ignorant le latin, ne peut pas prendre part aux prières de ses voisins.

Comme ses prières en latin sont belles !

Mais comme le latin est ridicule quand on ne le comprend pas !

Cette retraite donc ne fut pas très bonne pour moi –selon mon appréciation et il est fort possible que celle-ci soit fausse. J'étais trop perdu pour pouvoir prier de tout mon cœur. J'étais dans un inconnu où tout m'étonnait, me stupéfiait, où je ne pouvais méditer. Je dis *stupéfiait*. En effet, je croyais avoir une pratique religieuse sinon total, tout au moins assez bonne ; mais je vois qu'ici la pratique religieuse dépasse mes manières d'accomplir mes habitudes. Tous ceux qui se trouvent ici sont plus participants que moi. Ils aiment Dieu alors que moi –d'après les constatations extérieures. Ils sont meilleurs que moi. Pourquoi Dieu m'appelle, moi, inférieur en amour ? Ils semblent plus capables que moi. La volonté de Dieu ne s'explique pas ; et dans cet établissement, j'apprendrais à éliminer mon respect humain, à aimer le Seigneur plus profondément.

Mercredi 21 septembre 1960

illusions. J'étais vraiment perdu dans ce nouveau milieu. La conviction religieuse est-elle grande ? Le désir d'aimer Dieu est-il sincère ? J'ose encore espérer que oui, cela ne coûte rien. La prière maintenant se dévoile chez moi comme une façade. Tout est superficiel. On va jusqu'à dire que celui qui se rend à la messe en semaine a de meilleurs notes de conduite. C'est odieux, d'autant plus que certains en ont fait l'expérience et que celle-ci a confirmé l'acte.

Il n'y a pas un silence religieux à la chapelle. Même quand le prédicateur parle, il y a du chahut. On tape dans le dos du voisin, on parle et on rit ; on chope le *sous-cul* et l'intéressé crie : *sous-cul* et il ne le trouve qu'à la fin de l'office.

Je donnais lundi un bon point pour la Colombière, mais j'ai bien envie de lui enlever pour le remettre à Godefroy qui, malgré son respect humain, respectait mieux la pensée de Dieu et la liberté des autres.

La facilité de pratique religieuse, l'apparence commune que cela a pris et les conséquences terre à terre que l'on y porte m'ont fortement déplu. Mes illusions de lundi sont maintenant disparues et, encore moins qu'avant, je ne sais quoi en penser. Ces types sont tellement différents que je peine à les comprendre. Mais il y a encore neuf mois ; je ne suis qu'à peine rentré. Patience et tu trouveras. Dans quelques jours, tu seras déjà moins perdu.

Samedi 24 septembre 1960

Le supérieur, et même les élèves, ont fait remarquer qu'il était nécessaire d'avoir un directeur de conscience. Je n'ai pas besoin de cet appel car, de mon plein grés, je veux un directeur. Cela fait partie de mon évolution et, si je suis à la Colombière, c'est un peu pour cela. Ce n'est donc pas pour moi, mais pour les autres que je parle. Le directeur de conscience est, ici, officiel. On se rend publiquement chez son directeur de conscience grâce à un système, très ingénieux, de billet. Ceci avant les études. Ce n'est pas celui qui va, mais celui qui n'y va pas qui est remarqué. Ainsi à plusieurs reprises, alors que je faisais, par moi-même, le choix de mon directeur, les camarades m'incitaient à en avoir un. « Il te faut un directeur » me dis Grelin. Va voir Troncy, me dit Poisson. Et c'est Troncy que je vais voir après une petite semaine d'observation.

Renseignements pris, ce prêtre est le plus conforme à mes goûts. C'est le seul, aucun autre ne me tente. Heureusement qu'il en existe un pour remplacer la force des frères de Godefroy Jeymel et Paul.

L'abbé Troncy est un artiste qui trouve Dieu à travers le beau. Il a le sentiment de la grandeur humaine et semble par cette grandeur voir une possibilité de se rapprocher de Dieu. En conséquence, il a une très haute éducation picturale. La peinture est son domaine favori. Il est peintre lui-même. Sa théorie me plaît, il aime ce qui n'est pas riche mais significatif. Il aime une ligne corporelle parce qu'elle est divine. Il aime un visage, non pas parce qu'il est beau, mais parce qu'il est plein de spiritualité. Il est pour l'art non-figuratif, car il ne recherche pas le réalisme pour le réalisme.

C'est donc ce personnage que j'ai choisi comme directeur de conscience. Dans notre première entrevue, il a pris mon désir en charge et accepte de me guider d'une manière positive et suivie ce que j'apprécie. N'ayant pas une éducation classique très poussée, il a même proposé de m'enseigner ce que je ne comprends pas sur ce point. Je suis allé chez lui avec pas mal de réticence, mais j'en suis ressorti avec beaucoup de joie. Ceci, peut-être, parce qu'il me confirme et me démontre qu'il faut jouer une place importante dans la classe. Il me fait découvrir toute ma responsabilité. « Il faut, me dit-il, t'affirmer et en t'affirmant affirmer les autres. Il faut contrarier l'action de plus ou moins libertin Devinou et le surpasser. Cet être ne doit pas influencer sa classe, son école ». Devinou est un type fort. J'ai conscience qu'il faut prendre le dessus, mais la tâche est difficile. Pour ce fait, je parlerai avec les camarades de la classe susceptibles de lutter pour le Christ. Il y en a bien la moitié. Jamais je ne pensais que dans une boîte de curés ma présence ou la présence acharnée (non pas que je sois acharné) dans sa foi fut utile pour maintenir la vie du Christ et la justice du Christ.

L'entrevue avec le père Troncy terminé, il me donne rendez-vous vendredi prochain. Je le verrai donc tous les vendredis. C'est avec la joie en moi que je regagne mes occupations communes.

Mardi 27 septembre 1960

Selon le vœux du Père Troncy, mais selon aussi mon propre travail de fils de Dieu, je m'infiltrerai et prends position dans la classe. Je n'y suis pas un imposeur de doctrine -ou j'essai de ne pas en être un-, mais plutôt un camarade. Et c'est comme camarade de classe que l'on me considère. Un camarade assez obscure, d'après certains. « On a beaucoup à apprendre sur Durand », nous dit Grelin. « Un camarade difficile à comprendre et j'ignore totalement pourquoi. Un camarade souffrant d'avoir laissé Math-Technique pour philo par simple goût, ou plutôt par dégoût des maths. Un camarade fils de curé ». Ils ne savent pas que je suis ici pour être curé, mais il le devine en suivant mes réactions. Je suis le « type très pieux, celui qui au moins ira en retraite de fin d'année ». Ainsi, dans ce milieu, ou en dépit des opinions de tous, on me connaît plus qu'il me plaît.

Je me fais à la boîte. J'y découvre des joies inconnues. Une vie de famille qui est due au petit nombre de pensionnaires.

Extérieurement nous sommes les uns pour les autres de vrais copains et, dans notre classe surtout, il n'y a pas de mésentente. Cela serait, du reste, dommage qu'à huit on ne puisse pas s'entendre. Nous étions neuf au début de l'année mais Martin dû à cause de son âge partir pour le service militaire. Son sursis n'a pas marché, malgré le piston dirigé par les prêtres de la boîte -oui, les curés utilisent pour leurs élèves les influences envers l'armée qui sont possibles pour un ministre (du culte). Bref, il a dû interrompre ses études. Ce départ fit un choc, un coup général ; mais, le voyant peu attristé -et peut-être n'était-t-

il pas très aimé- on l'oublia assez vite. Aussi vite presque que l'oubli de certains membres de famille à propos desquels il est gravé sur la tombe « souvenirs éternels ».

Après avoir parlé très brièvement de la bonne entente avec les camarades, disons maintenant que je suis en bon rapport avec les professeurs de l'école notamment avec l'inspecteur. L'inspecteur est le préfet de discipline, selon le langage hautement étudié et conservateur de l'école de la Colombière. Sur ce point je ne serai jamais d'accord avec ce genre de faire. Ainsi, pourquoi appelé *lecture spirituelle* des causeries qui n'ont rien de spirituel. « Mais c'est la coutume » me disent les camarades.

Revenons au préfet de discipline et disons qu'il me considère comme un type formidable, si bien qu'il m'idéalise très souvent. Enfin, j'ai toute sa confiance. Il me confie les charges spirituelles pour la mission. Aime beaucoup discuter avec moi pour avoir le point de vue de ces *messieurs les techniques* comme il dit. Ainsi ce prêtre me paraît sympathique et je ne comprends pas pourquoi il est si peu aimé et appelé hypocrite.

Parlons maintenant des jeux. Tout le monde sait (même ceux qui me connaissent superficiellement) que je ne suis pas sportif et que les jeux avec les autres ne me plaisent guère. Mais il faut, je me dis qu'il faut être social et pour ce but je dois répondre aux nombreuses sollicitations pour faire un foot. Je joue très mal, et suis très souvent ridiculisé en ratant le ballon. Or il manque un type dans l'équipe de philo, c'est pourquoi on m'accepte : on me tolère. Et en cette tolérance, je trouve que les types sont vraiment chics. Malheureusement, ils ne sont, avec le temps, lassés de moi, et, quand il me vient le désir de jouer, je ne l'ose pas. Je ne veux plus les ennuyer d'une part et aussi, j'ai mon orgueil qui, toujours présent, me dresse, contre les attitudes à tendance ridicule.

Vendredi 7 octobre

Une tuile, une véritable tuile me tombe dessus. Pensez donc, qu'une idée subite me vient en tête. Pourquoi ne ferais-tu pas dominicain ? Voici mes raisons de ce choix : je les expose au Père Troncy.

Tout d'abord, la vie de communauté. Il me serait agréable de retrouver chaque jour des frères partageant les mêmes activités. La prière en commun me plaît énormément car mon âme, dans ces occasions, s'exalte beaucoup plus que dans la prière individuelle. Je verrai donc, dans ce milieu communautaire, l'épanouissement de mon personnage mystique. Secondement, le dominicain représente, pour moi, le passeur d'avenir. Je le vois, par sa manière franche de prêcher, le plus près des hommes modernes. Les jésuites étant de l'ancienne vague. J'ai donc beaucoup d'admiration pour son modernisme. Cette admiration se symbolise en quelque sorte dans le couvent du Corbusier construit près de Lyon. Il n'y a rien de plus formidable de ce bâtiment. Il est fonctionnel et semble s'adapter à merveille à la vie de prière. Nettement, je préférerais me former dans ces murs et me nourrir des idées dominicaine plutôt que d'aller à Rimont (pour apprendre le latin qui me manque) et prendre des points de vue qui déjà me plaisent peu. Disons en quelques mots que dans la vie religieuse, j'évite la solitude d'un prêtre de campagne laquelle m'effraie beaucoup.

Mes raisons sont peut-être belles, mais quelle tuile ! Vie religieuse égale vie de pauvreté. La pauvreté est une nécessité, un vœu. Comment pourrais-je quitter mes disques, livres scooter, camarades etc... Je suis solidement lié aux biens terrestres et le pas qu'il faut pour cet engagement me coûte énormément. Je cherche à faire la volonté de Dieu, que diable, si je dois être religieux. Dieu est-il si impitoyable pour me demander un si grand sacrifice ? Non, Dieu est bon ; mais quelle est la définition de bon ?

Enfin voilà un problème qu'il faut résoudre. J'espère beaucoup de Monsieur Troncy.

Samedi 15 octobre 1960

Être un personnage social. C'est une nécessité, je crois. Aussi dois-je répondre à l'invitation du bal de la classe. Étant président d'honneur, je ne peux pas me dérober. Tout comme il est impossible de ne pas danser. Une camarade, par exemple, fut très déçue que je ne pense pas à elle. Me l'ayant fait savoir par une tierce personne, je dus l'inviter à danser et être gracieux.

Il fallu également parler en public avec un micro et à une foule en délire. Ce n'est pas chose facile surtout avec le trac. Aussi, malgré la joie (dérivée de l'orgueil) que l'on a à se manifester (publiquement), je me serais bien passé de présenter au public les reines de notre classe. C'était le but de l'intervention. Intervention qui d'après les autres fut bonne et qui, je suppose, me dévoila sous un jour favorable. Après un repas très paillard, trop paillard, la soirée se termina assez tôt si bien que je ne suis pas fatigué et mes cours n'en subirent pas les conséquences. Tout se passe donc bien.

Mercredi 19 octobre

Étudions une nouvelle fois les mœurs de la nouvelle boîte. Je porte mon attention sur l'espionnage qui s'y déroule.

Toutes nos actions, nos manières de faire sont connues de chaque prêtre. On sait, par exemple, où j'habite (chez un vieille dame, il n'y avait plus de place à l'internat) et où j'étais l'an passé. On n'ignore pas mon regret d'avoir quitté Godefroy et la manière d'enseignement des frères. Ce que je dis pour moi, je pourrais le dire pour les autres. Tout ce qui se fait, en étude, en classe, sur la cour est connu par les prêtres. Comment cela ? La chose est bien simple, et je m'en suis rendu compte en parlant avec Monsieur Troncy. Nous discutons sur l'ambiance de la classe et plus spécialement sur le caractère de Devinou. Les questions étaient nombreuses et précises ; il était visible qu'il cherchait à le connaître. Et j'étais fort ennuyé de répondre car je n'aime pas beaucoup ce genre de faire. S'il veut savoir, qu'il aille lui-même le questionner. Monsieur Troncy s'aperçut de ma réticence et il s'arrêta ici. Heureusement, car je n'aurais pas aimé jouer l'espion de la classe de philo. Si les autres professeurs connaissent maintenant Devinou, c'est par l'intermédiaire de Monsieur Troncy ; il discute très souvent au réfectoire, et auparavant, de la mienne (de vie). Dans la boîte, il y a beaucoup d'espions de ce genre. Nous le sommes à vrai dire tous et nous le sommes inconsciemment. Le prêtre pose des questions, nous y répondons sans réfléchir et sans danger car c'est, dit-il, sous le secret de la confession, plus exactement de la discussion spirituelle. Savoir si cette discussion oblige au secret total ? Apparemment, il n'y a rien à dire, car comment discerner, distinguer cette discussion d'une autre qui ne serait pas spirituelle.

Pour contrôler, un peu, ce que j'avance ici, j'en ai parlé à certains camarades. « Tes constatations sont justes, m'ont-ils dit, mais elles sont faibles ». « Il y a autre chose de pire que tu as le temps de voir ». Ces choses pires prennent place dans les lèche-cul qui, eux, sont des espions attirés. Surtout auprès de Monsieur Rob. Le préfet de discipline. Ce dernier, paraît-il, les exploite véritablement. Mais j'attends un contrôle de cette idée avant d'en parler. Et ai-je le droit de critiquer si amèrement une école ? Mais si ce qui s'y passe me paraît scandaleux, que faire ?

Samedi 22 octobre

« Moi et les autres » pour être le titre de ce rapport. Rapport qui est une constatation.

Au début de l'année, je me suis présenté comme un type volontaire, enthousiaste. Je donnais l'impression d'être fort et de ne reculer devant rien. On me donnait une personnalité dont l'intensité était certainement supérieur à celle que je possède vraiment. Le préfet de discipline me trouvait également plus sensationnel qu'en réalité. Il s'était basé sur mes relations, petit cousin du vicaire général Décréau (parent très éloigné rarement rencontré), sur une ou deux conversations, enfin sur rien de bien défini.

Les camarades ont été déçus par le pessimisme que je montre ces derniers jours. Physiquement, je suis fatigué et ne supporte qu'à peine les railleries des autres, qui, sans être méchantes, sont de plus en plus nombreuses. À la suite de celle-ci, j'ai des réactions de défaitiste, et ils sont soufflés de me voir si différent du début de l'année. « Lui, ce Durand qui était toujours joyeux et enthousiaste, lui, il est maintenant plus dégoûté que jamais. « Comment peuvent-ils savoir que ma tendance fondamentale est d'être triste et que la joie que j'ai montré est le résultat d'une transformation faite avec l'aide de Dieu et à coup de volonté pour accepter l'aide de Dieu et ses conséquences.

C'est un échec et un échec qui me trouble car, pourrai-je enfin vaincre, ce qui rappelle en moi le romantique, l'incompris, le complexe ? Tous ces noms mes camarades les ont découvert chez moi. Ils me connaissent de mieux en mieux et le fond de moi-même, la connaissance profonde de mes tendances sont moins belles que ce que j'affiche ; c'est-à-dire ce que je veux être. Je suis un homme (un humain) et j'en serai toujours un. Un homme plein de faiblesse qui n'aime pas entendre la vérité et qui pleure en l'entendant. Telle furent mes réactions devant Monsieur Rob qui sans ménagement me fit découvrir l'obstination que je mettais à ne pas me conformer aux habitudes de la pension, en soulignant également mes prétentions d'avoir toujours raison et de conformer les autres à mes idées plutôt que de me conformer aux leurs. (Il est question d'une conversation où j'affirmais que le baptême des enfants devait se faire en langue française pour que l'on comprenne alors qu'il n'était, selon Monsieur Rob, valable qu'en latin). Ce qu'il me disait me paru tellement horrible ! Il mettait tellement à nu ma personne orgueilleuse, que, devant lui, je n'ai pu retenir mes larmes. Larmes qui lui prouva que je n'étais pas ce qu'il croyait. Que ma faiblesse est grande ! En sera-t-il toujours ainsi ?

Mon attitude de blasé pour ces derniers jours est un échec ; je n'aurais pas voulu que l'on me connaisse sous cet aspect.

Désillusion également des professeurs et des camarades au point de vue religieux. J'étais, vu comme un type très religieux et pieux. J'étais pour ainsi dire frais moulu pour le séminaire. Mais avec le temps, mon caractère paillard s'est petit à petit extrait de ma pudeur et je ne suis plus aussi curé qu'on le prétendait au début de l'année. On ne dit plus ce que l'on disait : « Durand ne peut aller qu'au séminaire ». Or cela me fait mal, car je dois aller au séminaire et ma conduite doit être conforme à cette perspective. Je dois par exemple, comme le dit Desvignes, un type sympa, être discret sur les conversations au sujet des femmes.

En conclusion : rester ainsi, naturel, sans souci de la vie future ou se contrôler ? Il est certain que le contrôle s'impose ; j'aime pourtant mieux le spontanée.

20 novembre 1960

Voici un long silence ; mais c'est un silence relatif, car en moi-même il se produit de grand bruit, il se passe beaucoup de mouvement.

D'abord mon idée de passage à la vie religieuse se précise et je vois la volonté de Dieu s'affirmer. Je vois également l'aide de Dieu qui semble diminuer mes liens terrestres. Ensuite, je vois s'établir en moi le désir d'une vie plus équilibrée, plus posée. Le bohème

que je pourrais être disparaître quelque peu. L'affolé et l'inquiet disparaissent derrière une vie complète et calme. Complète, car je veux toujours vivre pleinement pour le bien d'autrui. Calme, car je trouve le surmenage inutile, mais aussi nuisible pour mon équilibre psychique. Or cet équilibre est important à obtenir pour accueillir et donner la présence divine. De plus je m'aperçois que la précipitation ne donne rien de positif. Ainsi je ne cherche plus la rapidité du parcours : chaque jour, chambre - Colombière, Colombière - chambre et chambre - Colombière, pour gagner quelques minutes. Une marche paisible me fait encore plus de bien : j'ai maintenant la conviction que le repos est utile dans la vie intellectuelle et qu'il n'est pas perdre son temps à se reposer quand le repos ne dépasse pas le temps permis.

Cependant je conserve encore ma tendance révolutionnaire ; celle-ci est, du reste, le gage de ma jeunesse. Jeunesse que j'espère épargner durant toute ma vie. Ainsi que mon caractère d'idéaliste et de mystique. Quoique l'idéaliste que je suis soit un peu naïf et que très souvent je quitte la terre et ses réalités. Il y a donc à réfléchir sur ce point. Et mes conceptions qui ont évolué, évolueront encore.

Heureusement que je suis venu à la Colombière pour prendre contact avec ce nouveau genre de vie. La différence, avec le séminaire sera en conséquence moins grande.

6 décembre

Évolution également dans mes prières. À ceci, le père Troncy m'aide beaucoup. La prière se concrétise et devient un véritable dialogue avec Dieu. Un dialogue où mon physique a plaisir à retrouver, dans son attitude, le style de mes idées : contrition, enthousiasme, demande, remerciements.

Évolution également vis-à-vis de la messe. Je fais le projet d'y aller en semaine et d'y servir le prêtre.

Accroissement aussi de mes connaissances liturgiques. Si la vie religieuse de la Colombière n'est pas très sincère, elle existe tout de même et j'ai la possibilité de m'y tremper. La prière qui me plaît le plus et celle des complies.

dimanche 8 janvier 1961

Voici un bref compte rendu de mes vacances. Celles-ci se sont déroulées en deux étapes ; la première : Noël en famille ; la deuxième : la Saint-Sylvestre à Rome.

Il est peut-être malheureux de le dire, mais il est tout de même certain, que j'ai nettement préféré la seconde partie à la première. Pourtant, la vie familiale, où l'on se sent aimé et soutenu ne doit-elle pas me réjouir ? Car, je me sens de plus en plus soutenu et aidé par ma famille, parents, sœur, grands-parents. Il en était peut-être toujours ainsi, mais je ne m'en rendais pas compte ; je ne voyais pas qu'on voulait me soulager d'une manière propre à chacun - malheureusement, très souvent différent, de ce que j'aurais aimé. Si donc je n'ai pas aimé mon début de vacances cela ne doit pas être à cause de la famille, mais plutôt à cause de nos activités. Il y eut, en peu de temps, beaucoup de monde, de repas et ceci pour Noël. En d'autres termes, la jouissance de la table était à l'ordre du jour. Or, je n'aime pas tellement ceci qui a pour effet de m'attrister car j'ai le sentiment dans cette inactivité de perdre mon temps. Manger, alors que d'autres ne mangent pas est une belle parole, mais il ne faut pas croire que cela est la mienne. Non je suis égoïste, et ce n'est pas par scrupule que je répugne manger mais plutôt par sentiment d'inactivité, de perte de temps, de gâcher ce temps précieux et qui pourrait mieux être occupé. Une autre ombre, plus forte encore, s'ajoute ce fait. Le soir même de la réunion de famille, on

me demanda d'aller danser et pour ne blesser personnes je devais y aller, et y danser avec l'invitée de ma sœur. J'aime toujours danser, mais la conception que j'avais de la danse n'a plus de réalité pour moi. Je voyais dans la danse une harmonie, une suite de mouvements rythmés (la danse de couple j'entends) or, la musique est trop faible pour ces figures esthétiques et la proximité de nos corps, tout ce monde dans la salle, empêche toute liberté de mouvement. Si bien que, dans les conditions où la danse se produit, elle ne peut pas être une esthétique mais un acte sensuel, une excuse au désir d'êtreindre une femme. Avoir une femme dans ses bras, sentir les palpitations de son cœur, être dans une fièvre commune, voici, le vrai but de la danse. Or, même si je désire ses sensations charnelles - cela m'arrive de plus en plus souvent - je ne peux les combler. Mon interdiction n'est pas formaliste ; je le fais de tout cœur, librement, sachant très bien que je n'en retirerai que de l'amertume. Mais, en revanche, la pratique d'une danse artistique, dont je suis à vrai dire passionné, est en ce lieu, impossible. Que reste-t-il ? Rien ; sinon d'être face-à-face, de parler de tout et de rien, d'ennuyer la fille et soi-même. Voyons donc qu'une soirée au bal dans ces conditions n'est pas agréable.

Pendant la seconde partie de mes vacances, j'aurais recommencé à peu près les mêmes activités, aussi il est facile de voir à tel point je souhaite le départ à Rome, ce qui m'échappe de toute cette ambiance de joie, fort sympathique certes, mais où je ne suis pas à l'aise.

Avant de parler un peu de l'Italie, de la deuxième partie du congé, disons quelques mots sur Marie-France Lescanne. À contrecœur presque, j'ai été la voir et, par bonheur, j'ai eu un entrevue, seul avec elle, et dans le silence : cela est tellement rare. Nous avons parlé de tout, et ce n'est que vers le soir, après deux heures de conversation, que nous abordons un sujet vraiment sérieux. Le tout pour conclure que parler, même penser, sans agir ne servait à rien. Je pense l'avoir beaucoup fait réfléchir sur les décisions qu'elle devait prendre vis-à-vis de B. Sabatier. C'est ici le problème qui l'inquiète le plus, et c'est le plus grave. Il faut, lui ai-je dit, qu'elle tranche la question. Le fera-t-elle ? Je me permets d'en douter. Mais sait-on jamais ? Enfin, et heureusement, nous avons terminé sur une note chrétienne et elle m'a demandé de penser à elle quand je serai à Rome. Extérieurement Marie-France est une fille de force ; mais, en réalité, elle a bien une grande faiblesse. Il est dommage que je sois trop jeune pour l'aider comme elle devrait être aidé. Si elle pouvait rencontrer un prêtre ! En écrivant ceci une idée me vient : si je priais pour qu'un prêtre se présente à elle ?

Passons maintenant à la seconde partie des vacances. C'est le voyage à Rome. Voyage qui donne à ces vacances une note toute particulière.

Nous partons de Châlon le mardi 27 décembre à 20h 05 afin de prendre le train spécial Pueri Cantores. Car, il faut le dire, si pour but nous avons la visite de Rome, pour cause il y a le congrès des chanteurs. Congrès qui rassemble environ 4000 garçons de tous pays.

Après un passage à Modane, on se retrouve à Turin, puis à Gênes où nous apprenons que la compagnie italienne de chemin de fer est en grève et que c'est l'armée qui nous conduit. Cette grève explique notre heure de retard.

À 12h45 Manarola. Le temps commence à être long et on souhaite vivement l'arrivée. Heureusement que depuis un certain moment nous avons le spectacle de la côte et de la mer lesquelles sont d'un caché vraiment particulier. Mais le soleil est caché, aussi les pierres sont grises, la mer est grise, les arbres ne donnent pas tous leurs éclats ainsi que les toits et les murs des maisons. On peut cependant voir comment est cette région et on peut admirer l'alliance paradoxale, mais bien réussi, des cyprès et des palmiers. Une flèche se lance au ciel, une palme s'étant vers le sol. Le contraste s'accuse davantage

quand on regarde les pins parasols ; ils sont merveilleux. Il faut que je puisse revoir cette Riviera italienne sous le soleil.

Enfin, 16h30 à peu près. Rome. Puis, en car, 42 via Andrea Doria. Contact rapide avec les sœurs : repas ; calme et direction du lit.

Ce mercredi soir, j'ai rencontré - plutôt que je ne le pensais- les séminaristes Michel Desvignes et Gérard Bouillot. Ils étaient l'an passé à la Colombière et je les connais à force d'en parler avec leurs camarades. Connaissance superficielle s'entend. Ils sont au séminaire français de Rome et, étant en Italie, ils portent, suivant la mode de ce lieu, déjà la soutane. Que leur tête était jeune, 19 ans, 20 ans, 18 peut-être ? Que leur habit me faisait mal ! Pourquoi ? Je l'ignore. Une soutane sur un corps de jeune ne doit rien avoir d'extraordinaire. Et pourtant, je fus fortement frappé par cette union, pourrait-on dire, du jeune homme et du curé, du 18 ans et de la soutane. À cause de mon émotion, je ne leur ai pas, ce soir, adressé la parole. Même, je me suis montré, comme je le pouvais, et la fatigue m'aidait, antipathique. Mon bonjour fut sec et je n'ai pas répondu avec gentillesse à une question de Gérard. Bernard remarque mon attitude et il eut le manque de finesse de dire à Haute voix « pauvre Durand, tu es obsédé par les soutanes ». Peut-être est ici la raison de l'émotion. Ou bien, ces soutanes concrétisent la gravité de l'engagement, le contraste entre la vie civile de plaisir et la vie cléricale de prière. Heureusement que le lendemain se passa mieux. Je me suis vite habitué à cette vue. Et ces deux futurs curé sont sympas.

Jeudi 29 décembre :

Visite de Saint-Pierre, du Panthéon, de Sainte Marie sur la Minerve, du séminaire français. Puis répétition. Il y aurait beaucoup à dire sur les émotions, plaisir et constatation de ses visites. Mais je ne pense pas qu'elles ai beaucoup d'intérêt. Ce sont de pures réflexions de voyage qui se trouvent généralement chez tous et que je conserve sans avoir besoin de l'écrire. Par exemple, je ne pense jamais pouvoir aimer le style rococo et, dans Saint-Pierre, la part faite entre ce qui me plaît et ce qui ne me plaît pas subsistera toujours. D'autres part, il y a plus de choses appréciées que reniés, la proportion des volumes, par exemple, dans Saint-Pierre.

Question indulgence ; les confessionnaux ? Je ne dis rien, mon silence doit suffire.

Vendredi 30 :

Capitole. Statut d'Antonin.

Saint-Paul hors les murs est visité de 10h30 à 11h ; heure à laquelle nous assistons à une messe. Tous les puéri cantores étaient rassemblés en aube et l'impression de nos voix acclamant Dieu me transporta dans un état d'allégresse extraordinaire. Il ne fallait plus me parler d'affaires terrestres ; non, j'étais trop dans le chemin du Seigneur pour pouvoir y penser. Vraiment, ma joie était au-dessus de toutes les joies que j'ai l'habitude de connaître. Dieu comble totalement mon cœur ; c'est Dieu que je dois servir ; c'est Dieu qui me donne le plus de bonheur.

À 14h nous commençons les visites du Forum Trajan avec la basilique Maxence pour voir ensuite le Colisée et de nuit La fontaine de Trévi.

À 20h30, au palais des sports, nous écoutons et participons en partie au récital de chants donné par plusieurs groupes individuels dont celui de Monseigneur Maillet. Des Allemands, des Suisses, des Belges, des Espagnols sont venus sur le podium en plus des Français qui furent, je crois, les plus nombreux.

Samedi 31 décembre 1960 :

8h30 Musée du Vatican : beaucoup à dire.

10 heures répétition à Saint-Pierre

14 heures forum Mussolini

21 h sur la place Saint-Pierre, nous écoutons les vœux du Pape au Romain pour l'année 1961. Ambiance très spéciale. Assez de monde. Une fanfare municipale et les klaxons des voitures. Très typique ; mais trop spécial et il m'est difficile de voir quelque chose de sérieux. En France, une telle ambiance aurait lieu pour Brigitte Bardot, ici c'est pour le pape, l'Église ; qu'en pensez ?

Dimanche 1er janvier :

Messe du Pape à Saint-Pierre. C'est ici que mon état atteint son paroxysme religieux. Les champs me transportaient et il me peinait d'être obligé de quitter cette ambiance où je trouvais la ferveur religieuse. Bien que la masse des chanteurs ne soit pas tellement recueilli. En contrepartie de ce désir du reste, il y avait la fatigue : plus d'une heure en station debout qui me donna le contentement de la fin.

L'après-midi, visite de Saint-Jean de Latran, de la Scala Santa, de Sainte Prassède, de Sainte-Marie-Majeure avec les mosaïques, de Sainte-Marie d'Aracoeli, du temple de Vesta, de l'arc des changeurs, du Circus Maximus.

Lundi 2 janvier 1961 :

Visite des Fosses Ardéatines, des catacombes Calixte, de La Via Appia, du Gesù, de la place Navonne, de St Louis des Français, avec de vieilles rues. Tout ceci avant de prendre le train !

Prendre le train. J'ai retrouvé ici un état d'âme connu en classe de seconde. Il fallait quitter une ville où j'ai eu beaucoup de joie, de transport. Je regrettais ce départ. J'avais le cafard : il fallait, le surlendemain reprendre le travail. La parole ne me disait rien ; je ne répondais pas aux camarades lesquelles ont remarqué ma drôle de nostalgie, mon romantisme, bien que j'essayais de le cacher. Il fallait quitter cette ville ; il fallait quitter Gérard et Michel, deux bons compagnons. Partir c'est mourir un peu. Je laissais de moi-même à Rome. Je laissais de mes impressions. Je voulais les reprendre, je voulais les y rester pour les compléter, mais c'était impossible. Le seul soulagement fut le rêve, le rêve banal. Je me retraçais Rome comme il pouvait être avec l'espoir de peut-être y retourner. Mon regret s'augmenta et ma peine s'augmenta quand le train s'ébranla et que tous les occupants criaient à la foule du quai ciao, ciao. La foule répondait, les employés de gare répondait : ciao Rome, ciao. Que les bruits de cette foule délirante, débordante se taisent ; ma tête veut le calme, le silence. Mon cœur ne veut plus être déchiré par ce départ brutal.

Et le rêve m'entoure ; puis une sorte de névrose me prend, c'est la conséquence fatal du rêve.

À 19h environ, mardi, nous arrivons en gare de Châlon, le train avait au moins deux heures de retard. Je mange un hâte à la pension pour pouvoir très rapidement me coucher. Il me faut du repos et surtout ne plus penser à Rome. **Ne plus penser à Rome, aux joies reçues à Rome.**

Mardi 10 janvier 1962

Ne plus penser à Rome, aux vacances, certains disent que cela est possible et je suis le premier à dire que le souvenir des jours agréables s'effacera vite. Mais en réalité, les jours agréables de Rome, disparaissent-t-ils ? Malheureusement non ! Il faut travailler ; qu'il est

pénible de travailler ! L'étude ne me dit rien et j'ai le cafard. Pourquoi mon plaisir en Italie fut-il si grand et ma peine d'aujourd'hui si forte ? C'est une obsession : travail - Rome. Je prends un livre, commence un devoir ; conclusion, je rêve de Rome. Je n'arrive pas à concentrer mon attention sur autre chose que cette ville, la Ville. Et pourtant, il faut travailler. Ce n'est que par l'intermédiaire du roman Exodus que je peux me détacher de ce passé, mais le roman ce n'est pas le travail, et pourtant il n'y a que dans la lecture que je suis un peu mieux. Donc je lis. Je lis plus que je ne parle, car tout effort me déplaît à ce moment et la mélancolie me berce de son doux sourire. Elle est si calme et si paisible. Elle me transporte dans une telle richesse. Nostalgie du passé quand verrai-je ta fin ? Le rêve n'a rien de bon et cependant on y est si bien.

Bernard Desvignes et comme moi et cela aggrave mon état. Quand je le vois, je suis tellement près de son sentiment que le dégoût du travail s'accroît. Le fait qu'il affirme son cafard ne fait qu'augmenter ma tendance à la névrose. Jamais je n'ai connu un tel regret du passé, des vacances finies, car peut-être je n'ai jamais eu de si bonnes et si exaltantes vacances. Exaltation, ferveur religieuse, enthousiasme furent bien les caractères des offices dans Saint-Pierre et dans Saint-Paul hors les murs. Et comme ici, je n'ai rien de cela, comme je deviens triste et pauvre. Il me faudrait pour continuer ma joie, une ambiance continue comme il y en avait une dans les 4000 chanteurs. Ambiance créée par la masse et par la musique. Ambiance religieuse s'entend, mystique même, tout au moins pour moi.

Regrets de Rome, trouverais-je une occasion pour te perdre un peu ? Je veux posséder ton passé quand cesseras-tu de m'enchaîner ? Je veux être maître de toi, quand cesseras-tu de me traiter en serviteur ? Agréable passé, odieux passé, il faut te combattre.

Jeudi 12 janvier 1961

Enfin, le moral est meilleur. Je me lève maintenant autour de six heures comme d'habitude afin d'aller faire un peu d'études à la boîte. Je retrouve la forme et travaille désormais sans peine. Mais il m'a fallu du temps pour re-obtenir le goût au travail.

J'apprends par Monsieur l'abbé Rob que Monseigneur Décréau, ayant rencontré l'abbé Maurice Bernard, lui demanda si je m'accommodais à la nouvelle boîte et aux nouvelles études. Bien sûr, j'ai répondu que tout allait bien ; mais, à vrai dire, tout ne va pas très très bien et je m'en veux d'avoir menti. Le même Mgr Décréau pense que j'ai fait une bêtise en entrant en philo ; il aurait mieux fallu rester dans les classes mathématiques. Je comprends son inquiétude car je la ressens aussi. N'ai-je pas fait une blague en faisant philo ? Ceci est tellement différent de mes études habituelles. La seule possibilité est l'espérance ; espérer que je réussisse le bac afin de prouver que je n'ai pas fait de blague.

Je suis touché par l'inquiétude que Décréau montre à mon égard.

Lundi 16 janvier 1961

Le toubib

Depuis vendredi un mal de tête assez violent trouble ma possibilité de travailler. Mais il n'y a encore rien à dire, car, vers le soir, cela se calme. Seulement, dimanche, et aujourd'hui, je ne peux pratiquement rien faire. Deux points, d'une puissance extraordinaire, cherchent à défoncer mes tempes. C'est un mal constant que j'attribue à de la sinusite. Sinusite, ou grippe, car ma température monta légèrement, si bien que, je dûs, sous les conseils de l'inspecteur, me coucher. Serais-je malade ? Cela m'ennuie d'être ainsi et de supposer

qu'il faudrait stopper le travail. Car, par l'événement du dimanche matin, je pense aussi qu'au lieu de sinusite, il s'agit plutôt de fatigue intellectuelle. Mais ceci, je n'ose le dire. Pourquoi ? Peut-être parce qu'en moi-même, il y avait une sorte de satisfaction de voir que j'ai travaillé au point d'en être malade. Oui, je l'avoue, j'exprimais cette satisfaction ; mais je m'accusais également de former ces pensées de trop grandes prétentions. C'est, peut-être le duel, entre ce que je suis et ce que je veux être ou ce qu'il serait bon d'être qui me fait penser ainsi ?

Mais, voyons cet évènements du dimanche matin. Événement est peut-être un grand mot, car, dans une vie entière, il n'aurait pas de place. Cependant, au moment même, cela prenait une sorte d'importance.

C'était vers 6 heures du matin, l'heure où généralement je me réveille - à l'aide du réveil. Étendu sur le dos, je désirais changer de position, mais cela m'était impossible. Il m'était même impossible même de bouger la tête. Celle-ci étant, dans mon demi sommeil, retenue par un arc de forme très douce, arrondie et de couleur blanche vaporeuse qui partait de l'édredon. Je voulais savoir qu'était c'était arc, d'où venait-t-i ; qui il était même ? Car, dans cet état, mon esprit avait une certaine lucidité. J'avais conscience de mon immobilisme et je pensais que la contrainte venait de la volonté d'un homme. Et, pour savoir ce qu'était cet arc, je le fixais très fortement. Mes yeux étaient-ils ouverts dans l'obscurité de la chambre ? Je n'en sais rien. Or, à force d'observer cet arc, sa blancheur vaporeuse se dissipa, puis, je pu lever ma tête et enfin, dans un mouvement brusque, la totalité de mon corps. L'arc était vraiment le facteur de mon immobilisme ; c'est à sa disparition que j'ai pu bouger. Il est inutile, je pense, de dire combien j'ai eu peur. Ma peur alla au point de considérer la mort : « peut-être vais-je mourir ? » Le retour à l'état de veille me prouvera qu'il n'en était rien. Seulement, je fus éprouvé ; mon pouls battait 105 coups à la minute, ce qui augmenta encore mes craintes.

Passons sur la journée du dimanche, qui n'a plus d'intérêt et venons à lundi où je vais en consultation chez le médecin. Il sut me rassurer mais me donna pour 3000 francs de drogue. Ayant les nerfs excitables et étant émotif, je supporte mal mon travail. Étant anxieux, je n'en suis pas maître et cela va jusqu'à me troubler dans le sommeil. C'est en quelque sorte un cas d'asthénie. Mais, pour expliquer au fond cette fatigue générale, il faudrait parler de beaucoup de choses avec la consultation du docteur que je n'ai pas le temps de rapporter ici. Cela n'a, du reste, pas d'intérêt car l'explication se trouve dans tous les livres de médecine. Il importe de savoir que je peux continuer le travail, ce n'est donc pas grave et que les drogues doivent me maintenir dans la même vie. Il me faut retrouver voir le médecin dans un mois.

Samedi 21 janvier 1960

Ce n'est que jeudi, où j'ai fait le patro comme d'habitude, que le mal de tête disparu partiellement. Mais la fatigue générale subsiste toujours. Que disent les camarades ? Certains ne me croient pas ; d'autres se demandent ce que j'ai et la sinusite ne les convainc pas. Seulement, voyant mes drogues, l'énigme où je m'étais installée est vite percée et il n'est pas rare qu'en classe en on dise : « Durand ne peut pas travailler, il est malade de la tête ». Cela me vexe un peu et j'essaie de ne pas le prendre au sérieux, surtout de ne pas m'exciter, ce qui m'arrive souvent ces jours-ci. Enfin, je reprends le travail plus sérieusement - au début de la semaine, j'en avais totalement ralenti l'ardeur - et vis-à-vis des camarades, j'abandonne ma paresse du début de la semaine. Sont-ils ironiques quand ils parlent de ma paresse ?

Cette fatigue s'améliore donc, elle est revenue dans le domaine de l'acceptable. C'est, tout de même une désillusion, ma résistance intellectuelle est faible et c'est ennuyeux

d'être arrêté par l'état physique. Je pensais en rentrant à Châlon profiter au maximum de mes soirées pour lire, je l'ai fait ; mais voilà que je ne suis pas capable de résister. Ah ce corps, faut-il qu'il soit présent pour nous rappeler notre existence matérielle ? Faut-il qu'il s'oppose à ma marche vers une valeur transcendante ? Le soleil le sommeil me déplaît et lire me plaît. Je sacrifiais le sommeil en faveur de la lecture, faut-il que je sacrifie la lecture ou sommeil ? Pourquoi avons-nous un corps ?

Enfin la vie se reprend normalement, cela va mieux.

Vendredi 27 janvier 1961

Prière

Prier est une chose qui me préoccupe particulièrement ces derniers temps et il est fort possible que j'en ai déjà parlé dans ce cahier. Mais, peu importe, et je veux insister sur ce problème. C'est réellement un problème, car je cherche les moyens de mieux penser à Dieu. Je suis tellement plein de joie quand il m'est donné la grâce d'être en intimité avec lui. Une joie que je ne rencontre qu'avec lui. Le cinéma, la nature, l'art ne me donne pas une joie aussi débordante, aussi intense. Elle est en moi, je sens cette joie et je la considère comme précieuse car elle est la source d'une force de combat. Dieu me dévoile sa réelle présence par cette joie qui ne m'est donnée que par Lui dans ses dialogues avec lui. J'attache donc une grande importance à la prière qui me permet d'accéder au bonheur de vivre pour Dieu. Et cette prière peut être faite avec amour ou sans amour ; elle peut être bonne ou mauvaise (dans ce qu'il me paraît et non par rapport à la pensée de Dieu). Et je veux une prière où le pouvoir d'exaltation soit maximale. Afin de me rapprocher au maximum de ce but est de me trouver plus sûrement en communion avec Dieu, je prends des exemples dans les vies des couvents. D'autres part, la joie que j'obtiens est si grande que j'éprouve la nécessité de la traduire en acte. Je suis un serviteur de Dieu ; comment transmettre ma joie de l'être si ce n'est en prouvant mon état de serviteur, c'est-à-dire en m'étendant sur le parquet de la chambre, le visage en direction du sol ! Et pour symboliser ma joie, n'est-il pas choisi de se présenter, le corps bien droit sur ses genoux, la tête haute, les bras écartés. Dans cette dernière position, je me laisse prendre, emporter par Dieu : « je suis votre serviteur Seigneur, prenez-moi, appelez-moi si vous ne l'avez pas déjà fait, appelez-moi car je veux être parmi vos apôtres-prêtres. Je symbolise ainsi l'acte d'offrande de ma personne et je le fais avec une joie sincère dans le cœur. Le sourire aux lèvres, le contentement sur le visage, je demande à Dieu de me prendre. Mais, si Dieu me semble si loin qu'il m'est difficile de l'accueillir, je me recueille au plus profond de moi-même pour le trouver. Quelques fois même, j'arrête ma respiration pour n'avoir aucune distraction, pour être tout à lui. Et je le trouve et je suis heureux et c'est alors que je m'offre sa volonté. D'autres fois, quand je ne suis pas disposé à la recevoir, je le recherche à travers les actes les autres et là, les explications de mère Josephat sur la contemplation spirituelle et naturelle me sont très utiles. Je pense à autrui et je raccroche cette pensée à Dieu. Je pense à une valeur naturelle et je raccroche cette valeur à la puissance de Dieu.

Mais il ne faut pas croire que systématiquement je possède la joie de Dieu ; cela n'a pas lieu chaque soir, loin de là : je suis plus souvent arrêté par le sommeil, l'occupation matérielle. Les exemples cités précédemment ne se reproduisent pas chaque fois. Et si je parle de ceux-ci comme s'ils étaient fréquents, c'est qu'ils sont tellement intenses que j'en oublie les autres moments de prière ou j'ai refusé, par manque de volonté, ou d'amour de recevoir le Très Grand.

La lecture des psaumes principalement m'aide beaucoup à rencontrer Dieu. Sa bonté y est tellement grande qu'on ne peut pas faire autrement que de l'aimer. Et l'aimer davantage, toujours plus intensément. Le bonheur, la joie m'en sera que plus grande.

La prière est importante ; elle nous fait comprendre Dieu, elle nous exalte, et nous fortifie. Il faut toujours que je prie.

De l'inutilité de remplir ce cahier

Quand j'ai commencé de noircir ces pages, je ne voulais faire qu'un cahier intime ; c'est-à-dire transcrire mes impressions pour les retrouver 20 ans plus tard. Peu de temps après cette première idée, je pensais que ce journal me servirait comme guide auprès des jeunes : « voyant ma manière de penser à 16 - 17 ans, je pourrais, peut-être, mieux comprendre les adolescents ». Mais, avec le temps, les caractères changent et toutes ces raisons me semblent bien inconséquentes. Cependant, une autre idée plus importante que les précédentes change le motif de ce cahier. En le publiant, après correction bien sûr, je pourrais aider nombreux jeunes à découvrir en eux, l'appel de Dieu. Ma vie, comme celle de Banine, servirait de témoignage et sa mise en public ferait œuvre apostolique. Mais, il n'est pas à moi de faire connaître mes actes et réflexions. Et puis, mettre son âme à nu devant le monde n'est peut-être pas indiqué pour un prêtre. Aussi, ce cahier pourra peut-être servir après ma mort. Et, de mon vivant, si j'en ai le courage et le temps, il m'est fort possible de m'en inspirer pour écrire des traités sur l'appel de Dieu. Enfin de toutes ces paroles se dégage l'idée de leur rendre une utilité. Si je laisse ces pages dans un tiroir quel en sera le bénéfice ? Je perds mon temps dans ce cas. Et souvent je me demande s'il n'est pas inutile de dire tant de choses qui n'ont peut-être aucune importance dans la vie d'un homme ou d'un enfant. Il faut une certaine volonté pour écrire, cela n'est pas toujours intéressant et il m'arrive souvent de laisser le cahier à sa place pour prendre un livre quelconque afin de le lire. Du reste, je n'arrive pas à le remplir jour après jour ; je n'arrive même pas à le remplir le soir d'un événement important. Généralement, j'écris les faits une, voir deux semaines après. Cela peut y apporter de l'objectivité et c'est bon ; mais cela prouve aussi que je n'ai que peu de goût à le remplir. À savoir que ce manque de goût vient de l'impression - quelques fois très forte - d'inutilité et de perte de temps. Et Dieu sait que je n'aime pas perdre mon temps ; mais enfin, avoir l'espoir que mon travail servira à quelques uns, je continue d'écrire.

Mercredi 15 février 1961

Une semaine de plus avec la tête lourde et existante.

Je crois à l'existence de la matière, à l'existence de mon corps. Il me fatigue, il me fait mal et m'arrête dans mon élan de connaissance. Avec ce nouvel état, je dois retourner chez le toubib de Châlon qui m'inflige pour 4000 balles de traitement - plus fort que précédent - puis, après une mauvaise compo de physique, je peux anticiper les vacances d'un jour.

Le repos, je le veux complet pendant ces vacances et le scooter me permettra de m'évader et de prendre de nombreux contacts avec la nature. Je me saoule de nature. Jamais je m'étais autant roulé dans l'herbe ; une véritable joie, une joie paisible qui n'est pas la joie de Dieu décrite précédemment. Cette dernière est beaucoup plus froide, moins fervente, moins exaltante que la joie de Dieu. Mais je possède la joie de la liberté, la joie de la tranquillité. Cependant, dans ce repos, mon état physiologique et intellectuel ne s'améliore pas beaucoup ; j'ai toujours mal à la tête et sur l'instance de maman je vais rendre visite à au docteur Nème. C'est un type sensationnel qui connaît les valeurs du

travail et de la vie. Nous avons longuement discuté sur l'amour de l'humanité et le travail de prêtre. Son point de vue est d'un réalisme et d'une objectivité à tout casser. Si je lui ai parlé de mes intentions sacerdotales, c'est pour qu'il puisse mieux juger de mon état psychique et plus spécialement de mon angoisse. Et finalement, après une radio, une auscultation générale, j'ai appris que je n'avais rien, seulement qu'il fallait un peu ralentir mes activités intra-sacerdotales. Il m'a même conseillé de reprendre quelques divertissements extra Eglise. Ceci, afin de ne pas trop me fatiguer, de ne pas m'abrutir.

Et j'ai confiance en ses paroles ; sur son conseil je pense qu'il est bon d'arrêter les patronages, lesquelles m'énervent considérablement. De même, je ne ferai pas le stage de moniteur qui demande un travail intense pendant les vacances de Pâques. Le seul objectif doit être le bac et je décide de ne plus m'éloigner de la vie familiale ce que j'avais tendance à faire. Je resterais avec eux pour toutes les vacances à venir, car je suis tout de même sous leur direction. Comme disait mon directeur il y a quelques temps : « Vous ne verrez pas toujours vos parents, donner leur donc satisfaction ». C'est ce que je ferai désormais. Travailler pour autrui est nécessaire, mais je ne pense pas qu'il soit utile d'y travailler 100 % dès maintenant.

Je ne suis d'ailleurs pas suffisamment formé et il est important de m'assurer une bonne formation. Comme le disait Nème, il faut être bougrement équilibré pour faire prêtre et je dois acquérir cet équilibre lequel est très souvent secoué par mon affectivité et par mon anxiété naturelle.

Je repars avec ces deux faiblesses corporelles dans une autre direction. Souhaitons qu'elle soit meilleur et remercions Dieu de m'avoir indiqué, même par la voix de la maladie, une route plus apte à mon tempérament.

L'objectif principal est donc le bac, avec naturellement un appel adressé à Dieu pour me soutenir, pour m'affirmer dans ma voie et pour me confirmer que cette vocation est la bonne. Avec insistance je demanderai à Dieu de me prendre parmi les prêtre ; si je ne le suis pas encore, Dieu est si bon qu'il me prendra.

Vocation religieuse et vocation sacerdotale

Depuis quelques temps déjà le problème se pose à moi. À ce sujet, j'ai écrit à Meiller en appuyant sur la question pauvreté obligatoire et je pense que ce point de vue est faux. Avant la privation de biens matériels, il y a, dans la vie religieuse, l'obéissance aux supérieurs. Et pour moi, l'obéissance est chose difficile. Je fais avec plus de goût ce qui vient de moi que ce qui vient d'un autre, c'est, je pense, de l'orgueil - l'orgueil de ma personnalité, mais le fait est réel, il ne peut se cacher. D'autres part, Monsieur Troncy m'indiqua que les vocations sacerdotales étaient dirigées vers la vie religieuse quand les intéressés en avait besoin d'être soutenus. D'après lui, il ne semble pas que j'ai besoin d'être dirigé. Donc, j'en conclus que la vie religieuse ne m'est pas vraiment nécessaire et que je peux très bien réussir le sacerdoce où la solitude m'effraie.

Le fait d'être deux fois parrain précipite cette conclusion. Étant assujetti à un règlement il me serait impossible, je pense, de subvenir aux besoins matériels de mes filleuls. Surtout pour Patrick ou je suis davantage responsable car la marraine, étant cloîtrée, ne peut absolument pas avoir de contacts fréquents avec lui. Et je crois en l'aide d'un parrain et je veux me montrer très serviable envers eux afin qu'ils comprennent mieux et bien la vie. Je compte beaucoup sur cette tâche, j'y attache beaucoup d'importance.

Me voici donc sans le désir d'être religieux ; cette idée ne me court plus en tête mais il faut que dans ma vie de prêtre je trouve une sorte de compensation. La prière par exemple que j'aime tellement faire en commun ne peut-elle pas avoir lieu d'une manière

ou d'une autre dans la vie sacerdotale ? Et je ne veux pas être un prêtre au rabais, or la vie dans le monde risque d'être dangereuse. C'est pourquoi il faut que je me construise une sorte de code auquel il me faudra me conformer sans cesse pour éviter tout égarement. Je ne serai pas religieux, mais je veux donner à ma vie de prêtre un sens religieux. Je ne ferai pas les vœux de pauvreté et d'obéissance mais je le pratiquerai. Je pratiquerai également l'ascèse du religieux.

Et, je pense qu'il serait bon que dès maintenant je jette quelques idées me servant à établir un code. J'en possède déjà quelques unes.

Notons, avant de terminer ce rapport, que ce refus de la vie religieuse et peut-être une erreur - voir mon fort désir d'il y a quelques mois - et je m'en remets à Dieu s'il y a erreur. Toujours est-il qu'aujourd'hui je veux une vie de prêtre codifiée et qui sorte des mauvais exemples que l'on a trop souvent à la Colombière.

Mardi 28 février

Les vacances de Mardi Gras en quelque peu rétabli ma santé. Mais, ai-je le droit de me plaindre de mon corps ? Ai-je le droit de le détester parce qu'il m'encombre, parce qu'il m'empêche d'accomplir autant de travaux intellectuels que je voudrais ? Je l'ai en horreur ce corps, car il est la contradiction de ce que j'aimerais faire. Ce que j'aime faire et quelques fois trop utopique. Je ne peux pas l'accomplir matériellement et c'est pourquoi j'ai horreur de ce corps qui est une entrave à mes aspirations. Et il me fatigue, il est peu résistant. Pourquoi être malade ? Le système nerveux est-il trop fragile, trop facilement excitable ?

Et, dans un plan plus psychologique, pourquoi suis-je un névrosé ? On m'a fait remarqué... Des camarades de classe ont relevé cette souffrance morale que j'ai subie ou que je subis. Ils ont remarqué cette anxiété qui habite à moi et me tourmente et est peut-être la cause de ma fatigue. Pourquoi ont-ils remarqué cette névrose et pourquoi suis-je névrosé ? N'ai-je pas la force de devenir joyeux comme je le désire ? N'ai-je pas la force d'être le reflet de la joie ? Ne suis-je pas capable de montrer ma joie d'appartenir au Christ et de le servir ? Pourquoi a-t-on également remarqué que je suis déséquilibré, que je ne me maîtrise pas complètement ? Comment est-il possible que je n'arrive pas à atteindre l'équilibre désiré ? Surtout que je ne suis pas seul : Dieu m'aide.

C'est à cause de cette aide que je me pose la question : ai-je le droit de me plaindre, de condamner mon état physique et moral ? J'aimerais tellement être en parfait état, car j'en ai tellement besoin. Le docteur Nème ne m'a-t-il pas dit qu'un bon curé ne devrait pas avoir de soucis, c'est-à-dire ne devrait pas être plein de problèmes, de scrupules, de contradictions internes. Or je ne remplis pas cette fonction, je ne suis pas sans inquiétude, ne serais-je pas un bon prêtre ? Me manque-t-il de l'équilibre pour accomplir cette lourde mission ? Je le crois ; j'en suis même persuadé mais je veux faire prêtre, je veux suivre le Christ. Ne m'aidera-t-il pas à obtenir une meilleure forme morale ? Si ces troubles sont encore les faits de l'adolescence - celle-ci se prolongerait bien tard, car j'ai 19 ans - qu'ils se stabilisent au plus tôt. Car je suis fatigué de cette instabilité de ces troubles moraux. Et je pense qu'il ne faut plus avoir horreur de son corps et des fatigues ou peine qu'il provoque. Il faut plutôt comme le dit le père Troncy, offrir ces malaises, ces nausées dans les prières du matin. Le Christ n'a-t-il pas porté en plus d'une croix (peine physique) les insultes du monde (peine morale). Je puis donc porter mes peines ; les porter sans rien dire et les offrir, les offrir avec joie. Mais ne rien dire, est-ce possible ? Il est si agréable de se plaindre, de se faire plaindre. Non, cet agréable est humain, je ne peux l'accepter. Je ne peux pas me plaindre de mon corps. Que Dieu me pardonne de ma faiblesse, car les gémissements sont un produit de la faiblesse.

Nota bene

Remarquons qu'aucune idée concernant un code de vie n'a encore été écrite. Je n'en ai pas le temps, ou le courage, et je crains beaucoup qu'il en sera ainsi jusqu'aux grandes vacances. La préparation du bac doit se faire. De plus ces projets n'aboutiront peut-être pas. Cela passe donc après le travail scolaire. J'ai suffisamment de peine avec cette seule occupation.

Joseph Décréau m'a dit qu'il fallait être sage et penser à l'occupation présente : regarder très loin dans l'avenir détournerait du véritable but. N'allai-je pas tomber dans ce piège ?

Dimanche 5 mars

Coupe Lacordaire

Me voici donc désigné pour représenter la Colombière à l'évêché d'Autun pour la coupe Lacordaire. Je fus certes éliminé dès la première des épreuves mon discours n'avait pas la force et la profondeur des autres concurrents. Mais cela m'importe peu car, à Autun, je fais de nombreuses connaissances. Tout d'abord l'évêque. Puis Monseigneur Décréau, lequel après une longue discussion se rendit à l'évêché et me présenta à d'autres « huiles ». Il y avait parmi celles-ci Monseigneur Guillemet, celui qui s'occupe des vocations dans le diocèse ; il attachait de l'importance à ma rencontre ce qui me permit de déduire qu'il était au courant de mes intentions de faire prêtre. Guillemet me demande même de le voir après le vin d'honneur dans les salons de l'évêché ; mais comme je n'avais pas le temps, il remit cette visite à plus tard et à la Colombière. Monsieur daigne donc se déplacer. Ne perd-il pas son temps ? Il montre vraiment trop d'empressement à mon égard. N'oublions pas que pendant l'exposition des discours il ne cessa pas, ou presque pas, de m'observer.

C'est par cette rencontre, et celle de Monseigneur Décréau, que ma journée à Autun, soldée par un échec humain, me fut agréable. Je n'y ai pas perdu mon temps car ce contact avec l'évêché et Guillemet devait se faire un jour, et il est maintenant fait.

Ajoutons avant de terminer que Monsieur Décréau m'a fait visiter la chapelle du Grand séminaire. Elle m'a fortement plu et ceci par la seule disposition des bancs. C'est ce qui est dans le monastère et qui se prêtent à une prière commune unie et fervente. En plus de cette visite, j'ai appris que chaque séminariste avait une cellule, les bâtiments étant très grand ; aussi je ne crains pas du tout de rentrer dans cet établissement. Seulement il n'y a pas que les cadres extérieurs à regarder.

Lundi 13 mars 1009 61

Guillemet chez Troncy

Pourquoi je crains sa visite

Avant de prendre le cours de physique, je vois Monseigneur Guillemet venant en 4 Cv et se précipitant chez l'abbé Troncy. Est-ce la visite promise à Autun ? Va-t-on m'appeler ?

Je ne tiens guère avoir ce prêtre maintenant car je ne sais pas au juste ce que je veux faire. Dois-je être religieux ou non ? Professeur ou curé de campagne ou prêtre ouvrier ? Que de questions se posent ! Et voilà l'idée du Prado. Être père du Prado n'est-ce pas là où je pourrais remplir mieux ce service ? N'est-ce pas auprès des plus déshérités qu'il me faut vivre ? L'étude sur la parole du Père Chevrier : « ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir » ne m'a pas donné le succès à la coupe Lacordaire, mais j'ai au moins découvert un nouvel horizon, celui des pauvres ouvriers. Non pas que j'ignorais la misère humaine,

mais je ne voyais pas la nécessité, pour sauver ce peuple de sa misère, de prendre sa condition, de vivre comme elle, comme le Christ le fit d'ailleurs. Il faudra bien sûr dire à Monseigneur Guillemet que je ne suis pas vraiment fixé sur la forme de mon apostolat mais faudra-t-il lui dire que je suis balloté entre une idée puis une autre ? Ce ballottage est la marque même de mon instabilité. Je suis un désaxé qui ne sait pas vraiment ce qu'il veut et un désaxé ne peut pas résister aux épreuves du sacerdoce. Il faut pour ce métier, si métier il y a, un homme solide, sain. Je ne suis ni sain, ni solide et si Monseigneur Guillemet s'en aperçoit, il ne voudra pas m'accepter. Toujours est-il qu'il faut que je me fixe le plus rapidement possible et qu'avec l'abbé Troncy, le choix soit réglé. Le choix ? La volonté de Dieu plutôt ; mais Dieu me parle-t-il ? Je n'entends pas sa voix et je ne ressens pas sa direction. Certes, je sens sa présence, mais Il ne m'indique rien. Pourquoi Seigneur ta volonté ne semble pas se dévoiler ? Je suis ton serviteur, je t'offre ma vie n'ayant rien d'autres de mieux à offrir ; ne veux-tu pas me dire où je dois placer cette vie que j'offre ? En supposant que mon offrande te soit agréable et que tu m'appelles vraiment à ton service. Car, ne voyant pas ta volonté, je doute que tu m'appelles. Mais je te demande de me prendre à ton service ; j'espère et je suis sûre que tu me prendras. Tu ne peux pas me laisser choir ; tu n'abandonnes pas tes serviteurs. Je te suis Seigneur, et j'espère en toi car tu es la bonté et la vérité, l'amour. Tu perçois ma parole car tu descends jusqu'à moi pour l'entendre.

Mardi 14 mars 1961

Je m'étais trompé, le père qui est venu hier n'était pas Guillemet ; j'en ai tellement vu à l'évêché que je les confonds tous. Et je peux plus librement penser à la volonté de Dieu. Nous parlons avec le père Troncy du séminaire où je pourrais aller. Il y a Limonest (Prado), Chessy pour les séminaristes n'ayant pas appris le latin. Il y a Rimont, avec les vocations tardives ; mais je n'ai guère envie d'aller dans cette boîte où l'ambiance y est vraiment peu à mon goût. Reste encore le grand séminaire d'Autun. Comme le père Troncy ne connaît pas tellement les établissements cités ci-dessus, il me conseille d'attendre la venue de Guillemet à qui il va écrire pour lui renseigner sur mes désirs. Je dois également contacter Monsieur Belly qui a été pendant deux ans à Limonest.

Et c'est la volonté de Dieu qui doit éclaircir en moi toutes ces hésitations.

Samedi 18 mars 1961

« l'homme est un être ondoyant et divers » Montaigne

Il est en perpétuelle transformation et je suis en perpétuelle transformation. Quand pourrais-je me fixer sur la vérité, sur le vrai sur la vraie voie ? Quand trouverai-je cette voie ? Bref, il est inutile de se lamenter et passons aux faits.

Il y a quelques temps, je ne voulais plus faire de stage ni même de colonie. C'était fini dans ce domaine pour cette année ; je voulais me reposer. Mais voilà qu'à midi un curé vient me voir afin de me demander si j'étais libre pour une colonie en juillet. C'est par l'intermédiaire de Monsieur Troncy et du Supérieur que ce prêtre de Cuiseaux sut, il y a deux mois, que je voulais faire moniteur. Que lui ai-je répondu ? « J'accepte votre proposition, les dates me conviennent, vous pouvez compter sur moi ». J'ai même accepté de faire le stage de juin car il trouvait que cela était mieux de se préparer au monitorat et d'avoir quelques notions. Et, ce qui est surprenant c'est que je n'ai pas hésité pour répondre et j'en suis heureux. Ce changement de décision bien qu'il marque mon instabilité me plaît beaucoup : je pourrais rendre service pendant les vacances.

Notons que l'instabilité et le superficiel ne vient pas tellement dans cette adhésion rapide mais plutôt dans l'idée d'abandonner tout dévouement envers la surveillance des colonies.

On m'a donné la vie on me on me demande l'amour.

Mardi

Que le courage me manque pour remplir ces lignes et pourtant il me faut parler du début des vacances puis de la retraite à la Pierre-qui-vire.

Pour la retraite, disons que, comme j'en ai l'habitude, je craignais d'y aller. Pourquoi ? La réponse est facile : je crains que Dieu m'annonce une autre vocation que celle à laquelle je me prépare. Mais mes craintes se sont vite dissipées et très tôt, j'ai communiqué avec Dieu et surtout le Christ où, en cette semaine sainte, il m'a été facile, à cause de l'ambiance, de voir les phases de sa vie souffrante et publique.

Christ est ressuscité ; jamais je n'en ai autant eu la conviction. De même, mon âme, par son transport totale et inexplicable me prouve l'existence, la présence divine dans l'église, même dans les autres endroits comme le réfectoire.

Le résultat de cette retraite est donc satisfaisant puisque j'ai appris à aimer Dieu davantage, sans oublier les autres. Effectivement, j'ai appris à aimer Dieu et cette remarque se justifie dans mon désir plus grand de le rencontrer le plus souvent possible dans sa maison : l'église. Cette volonté de lui parler quotidiennement existait en moi depuis déjà un certain temps. Mais je n'avais jamais le courage de me déranger pour le rencontrer dans la chapelle de la boîte, ce qui est pourtant facile. Peut-être que maintenant cette volonté s'étant enrichie, je pourrais adorer Dieu, le Dieu en trois personnes, qui, par son amour des hommes, prolonge sa présence sur terre dans le tabernacle.

Je serai aussi bref pour parler de ma vie en famille. Cette vie est une tache à mon existence ; je n'y suis pas à l'aise. Je ne suis pas souvent d'accord avec l'opinion commune. Pourquoi ? Peut-être parce que je ne suis pas assez simple. Il me faut aimer la vie de famille, vivre avec elle et parler comme elle, cela m'est très difficile.

Une citation.

Un bon philosophe parle comme tout le monde mais il ne pense pas comme tout le monde.

Un mauvais philosophe ne parle pas comme tout le monde mais pense comme tout le monde.

Le choix se fait rapidement pour moi.

Pour terminer enfin ce résumé des vacances de Pâques, écrivons qu'une vie dans le confort, dans la richesse et le bien-être n'est absolument pas conforme à une vie de prière. Je ne peux pas vivre ainsi, si je veux aimer Dieu et les hommes. Il me faut une vie plus sévère, plus pauvres dans une maison également plus sévère, plus pauvres.

Pas de riches tableaux, de riches meubles, mais des murs nus. Une vie dans une ambiance esthétique n'est absolument pas apte à l'amour. Ma tendance au beau me détournerait sans cesse de la perspective de Dieu.

Jeudi 6 avril 1961

Non, le résumé de mes vacances n'est pas terminé, il faut rajouter une festivité : la *surprise partie* chez Marie-France Butavant. Il n'y a rien à dire de spécial car cette soirée ressemble à toutes les soirées de ce genre. Si j'en parle, c'est autour du verbe *danser*, s'amuser en dansant.

Le contact féminin, la danse n'est pas recommandée pour une vie religieuse. De plus je n'aime plus les *sauteries*. C'est pourquoi cette soirée ne me plaisait guère. Mais il m'était nécessaire d'y aller par simple politesse : je ne pouvais pas refuser une quatrième fois. Ai-je fais un simple acte de présence ? Eh bien non, j'ai dansé ; je me suis amusé comme tout le monde. J'ai partagé les plaisirs de cette nuit avec les élégantes de la région et d'ailleurs. La soirée était en effet très élégante tout court, comme, du reste le cadre : un château. Je me suis amusé, j'ai profité de ce moment de plaisir. Et, je dois dire que si, au début je ne me plaisais guerre, j'étais plus intéressé vers la fin.

Notons que pour me préparer à cette soirée, où pour une fois je crois avoir rempli mon devoir d'état, de vie sociale aimable, j'ai prié quelques temps (un temps très court) dans l'église de La Motte. Cette préparation peut paraître stupide ; elle est vraiment stupide, humainement parlant, car il n'y a absolument pas de rapport en la parole de Dieu et l'amusement en *surpat*. Mais, si ridicule que cela soit, j'étais après cette visite au Saint-Sacrement en une meilleure disposition. Il ne me semblait plus faire une incartade à la loi d'Amour. En un mot, ma conscience était tranquille et c'est peut-être pour cela que je n'ai pas craint de m'amuser. Mon jeu était, il faut le dire, correct et moral. Aussi je me demande si tous ces scrupules, ce peu de goût aux plaisirs, aux jeux ne sont pas de faible importance. En quoi danser peut-il m'écarter de Dieu ?

Réponse : en elle-même la danse de m'écarter pas de Dieu. Mais la danse existe pas pour elle-même, elle est la cause des rencontres amoureuses, de flirt et voilà, en ce qui me concerne, l'attachement à une fille qui écarte de Dieu, de son amour.

Dimanche 9 avril 1961

j'ai rendu visite à un ancien de Limonest Monsieur Belly. Il m'a renseigné sur la vie au séminaire qui est sous la direction du Prado. Et je dois dire que la description qu'il m'en a faite, bien qu'elle soit rapide, et sans enthousiasme délirant (il n'a pas cherché à me faire aimer cet établissement), m'a fortement plu.

Le cadre de vie semble être celui qui me convient pour un amour total et pour le souci d'autrui. Je dis *autrui* car je n'ai pas une affinité vraiment spéciale pour les *déshérités*. Le cadre : bâtiment austère, confort minimum. Cellule étroite dont le lit est une planche couverte d'un matelas. Tout ceci est la marque d'une pauvreté effective et je crois en la nécessité de cette pauvreté plus encore qu'à la pauvreté en esprit.

L'ambiance ? Liberté totale, franchise, ouverture. Le séminaire est presque international ; il est tout au moins interdépartemental ce qui supprime dans les faits même les conversations mesquines sur le chanoine du coin. Personne, en effet ne connaît les curés de la région. Donc par les conversations on est dans des vues plus larges.

Liberté de choisir son directeur de conscience. Ce qui généralement ne se fait pas.

On renvoie moins facilement. Ce qui permet au jeune séminariste de contrôler son engagement plus longtemps et Monsieur Belly fit remarquer que cette méthode a permis de faire sortir de chez certains individus des capacités insoupçonnées.

On passe deux ans à Limonest ; les deux premières années. On peut, si on le désire, se grouper en une sorte de communauté de six qui logent dans le même couloir et se réunit suivant leurs besoins ou leurs désirs une fois par quinzaine ou par semaine.

D'autres détails pourrait être cités mais il ne montre que peu d'intérêt. Ce qui a de l'intérêt, ce sont ces mots ! **Religieux dans le civil**. La prière, la vie de communauté je pense la trouver ici. La liberté, l'initiative je peux la trouver ici. La pauvreté nécessaire pour moi, mais que je ne souhaite guerre, je peux la trouver ici. L'esprit franc, ouvert je peux le trouver ici. Et beaucoup d'autres choses encore semblent coordonner admirablement avec ce que je désire, avec ce qui est mon caractère.

Être dominicain me conviendrait moins, je pense qu'être pradosien. Il me semble que, par mon éducation, j'ai plus l'esprit pradosien que l'esprit dominicain.

Mais Limonet est un grand séminaire, et pour y rentrer il me faudrait connaître le latin (C'est ce qu'on me dit à Autun). Je ne peux donc pas me rendre l'an prochain chez les pradosiens. Cependant j'espère que cet empêchement ne sera pas un obstacle à mon désir de m'intégrer à l'œuvre du Prado, si ma place est vraiment ici. Cette idée est une pure supposition.

Je n'irai donc pas à Limonet mais peut-être à Notre-Dame de Chessy près de Lyon. C'est, paraît-il, un établissement pour les aspirant n'ayant pas fait d'études de classiques. J'y recevrai donc une éducation conforme à ce qu'il me faut. De plus j'espère, et c'est encore une supposition, que l'atmosphère générale, l'état d'esprit ne sera pas celui d'un petit séminaire. Disons que je considère les petits séminaires comme des serres chaudes, où l'on apprend à aimer Dieu mais sans beaucoup d'ouverture sur le monde. Comment un enfant qui rentre à 11 (ou 12) ans - ou plus jeune - peut avoir un minimum d'expérience sociale ? D'autre part Rimont, ce petit séminaire qui pourrait m'accueillir m'a été décrit peu avantageusement par des élèves sortant.

Mardi 12 avril

Crise. Des doutes. Suis-je vraiment appeler ?

20 septembre 1961

Le Bac, les vacances

Comme il m'est pénible décrire ce rapport de ma vie ! De quand date le dernier compte rendu ? Bien avant le Bac certainement ! Je n'ai pas celui-ci (le cahier) sous les yeux, ce qui explique cet oubli. J'écris alors sur des feuilles volantes.

Est-ce que je me rappelle de tout ce qui s'est passé ? Certes, non. Cela me permettra d'être bref.

Notons tout d'abord le travail que j'ai dû fournir pour le bac ; travail, fatigue, mauvaise humeur, esprit troublé. Cela va de soi. Mon âme n'était pas en paix et je me rappelle que jusqu'aux épreuves du Bac, je fus obligé de prendre de l'équanil et autres médicaments pour mes migraines ainsi que quelques fortifiants. Le bac maintenant, une trouille terrible ; beaucoup plus que l'an passé ; incomparable même. Cette crainte, ce manque d'espoir ne faisait que me tourmenter et mon état général, mon sommeil ne s'en améliorer pas pour autant.

Le Bac est passé, je n'en parle pas plus longuement car il en est de même pour beaucoup.

A t-on juste ou faux ? Question pleine d'anxiété trouvée chez un grand nombre. Même chez ceux qui feignent l'indifférence. Ici, j'ai pris un risque tout ce qu'il y a de plus irraisonnable. En attendant les résultats, je faisais un stage de moniteur, donc il m'était impossible de réviser pour l'oral. Si on échoue à l'écrit, on passe un examen oral. Et l'oral même se déroulait à la fin du stage ; pour m'y rendre il aurait fallu l'abandonner et me présenter devant un jury sans avoir fait aucune révision. Inutile de dire qu'à cette nouvelle épreuve, l'échec était certain. Mais Dieu a voulu que tout se passe bien. Si je voulais mon bac, je ne pouvais l'avoir qu'à l'écrit et Dieu a permis que je l'ai à l'écrit. Qui a passé le bac ? Christ ou moi ? Christ y est pour quelque chose. La lumière du Saint Esprit m'a fortement aidé.

Et je serais reconnaissant pour cette bonté. Seulement il a tellement donné, notre Père qu'il est difficile d'être vraiment et sincèrement reconnaissant. Que puis-je offrir à Dieu en remerciement ? Pour conclure ce succès au bac répétons la phrase de l'abbé Rizet : Dieu y est pour quelque chose.

De suite après le stage, je prends rendez-vous avec Monseigneur Guimet qui me laisse jusqu'en septembre pour réfléchir. La question posée est Rimont ? Lyon ? Vocation adultes ? Surveillant à Rimont (pion) ? Après ceci, je vais en colo, puis au bord de la mer (vacance en famille). Enfin, retour auprès de Monseigneur Guimet et décision pour Rimont. Il me semble avoir écrit mes hésitations dans le choix de mon travail d'octobre, mais j'ignore si cela est dans mes lettres ou pour moi-même. Bref, j'ai la flemme d'écrire en détail mes objections et mes démarches qui, d'après Guimet, sont celles d'un scientifique. Du reste, elles n'ont peut-être pas beaucoup d'importance. Ainsi que le détail de mes activités de colo et de bord de mer. Notons seulement que je m'efforçais de vivre chrétiennement, de mon mieux, en essayant d'assister le plus souvent possible à la messe du matin. C'était difficile : manque de tout.

Pourquoi écrire ces confessions ?

Peut-être il trouvera ai-je de quoi aider les autres. Peut-être un autre y trouvera de quoi aider ses frères dans le Christ. Je souhaite seulement bon courage à l'autre, ou à moi-même, désireux de faire de ce texte un récit ouvert à tous. Il y aura un travail fou dans le fatras de notes mal écrites.

Rimont le 25 septembre 1961

Faisons le point dans ce que j'appelle « ma rentrée dans le monde de la soutane ».

À vrai dire, quand je suis arrivé lundi vers 16 heures, ce sont les shorts et les chemises ouvertes qui m'ont apparus. Bref, sur ce côté sportif du déménagement – ou de l'emménagement – causés par les rentrées et passons à une situation de caractère comique.

Après avoir vu le directeur qui m'a remis la clé de ma chambre, je me dirige vers celle-ci. Première difficulté toute matérielle : je n'arrive pas à ouvrir la porte. Deuxième difficulté : rencontrer le supérieur pour lui compter le fait. Mais il ne me croit pas et me renvoie faire de nouveaux essais. Suit une demi-heure de tentatives. Sans succès. Fatigué de celles-ci, et n'osant plus revoir le directeur, je questionne un professeur qui m'envoie auprès de l'économiste le quel, très serviable, fait le nécessaire. Pendant ce temps, je fais connaissance avec le préfet de discipline, l'abbé Maurice. La conversation fut courte et il me donne tout de suite un travail.

Le soir arrive, il faut attendre le repas. Les soutanes sont maintenant à leur place, c'est-à-dire sur les corps et les prêtres lisent, dans la fraîcheur du soir, - la température était forte cette journée - leur bréviaire tout en se promenant. « C'est l'heure de paix » me dit l'abbé Richet qui aperçut de suite mon visage d'inadapté. « Vous observez, poursuit-il, ces établissements qu'on appelle petit séminaire ». Puis, il me parla ensuite des préjugés qu'il ne faut pas avoir et je lui réponds par la difficulté d'éliminer ceux qui existent. « Vous serez surpris, a-t-il répondu, surpris en bien ; tout autant par les élèves que par les professeurs ». Poursuivant ainsi : « ne croyez pas qu'ils sont primitifs ; ils ont eu l'occasion de *sortir* ; les professeurs ne tombent pas de la dernière pluie, les élèves non plus. Vous verrez, vous serez surpris ». « Je l'espère » ai-je répondu et, à côté de phrases évasives, je n'ai pu m'empêcher de penser sur ces mots si justement tombés : « suis-je inconnu ici ? » Non, ils savent tout de ce que je suis venu faire, de mon opinion, de mes hésitations.

Sept heures.

Voilà le repas : repas martyr où l'espérance d'une fin précipitée se formulait intensément en moi et où l'émotion me coupât radicalement l'appétit. Ils étaient joyeux, tout joyeux et n'épargnaient ni les astuces, ni les vacheries, ce dernier mot pouvant être de leur vocabulaire. En un mot, il m'ont plus ; cependant, mon déphasage, par rapport à eux subsistait et subsistât jusqu'à la rentrée des élèves. C'est-à-dire que jamais je n'ai pu me mettre dans leur euphorie. D'autant plus que mon timide silence n'était pas invisible et qu'on le faisait remarquer. À part les repas, rien ne me fut vraiment pénible pendant ces jours.

Rimont 30 septembre 1961

Le mardi, veille de la rentrée, se déroula dans diverses occupations de préparation.

Mercredi. Voilà enfin le jour « H ». L'après-midi les élèves arrivent et j'ai de nombreuses surprises : anciens élèves de la Colombière, Colons de Cuiseaux, connaissance par connaissance (on vient me demander si je ne suis pas Monsieur Durand car un cousin, un ami a parlé de moi) meublent l'attente du soir en conversation.

Le soir, le dîner se passe avec les vocations adultes. Et je ne fus peut-être guère plus silencieux qu'avant. L'ambiance du repas était moins gaie ; elle était même morne et j'eu un mauvais premier point de vue de ces jeunes qui, à 25 ans, semblaient avoir un grand nombre de petites habitudes. Notons que cette impression disparu par la suite. Et j'ai remarqué que j'avais beaucoup à apprendre d'eux, qu'il était dans mon intérêt de chercher à les connaître.

C'est ce que je fis jusqu'à ce jour où je peux dire que, sans comprendre toutes leurs réactions, il m'a été possible de m'intégrer à leur groupe. Cela ne fut pas sans peine, car il montrait un peu de froid, de distance, envers le pion, voir l'intellectuel - prétendu tel - que je suis.

Les journées de jeudi, vendredi, samedi n'eurent rien de bien précis. Mes élèves à surveiller suivent une retraite, si bien que je possède tout le temps pour moi-même ou pour Dieu. Ainsi, si je ne peux observer la vie matérielle de l'école, je peux en observer l'ambiance religieuse et générale. Celle-ci me semble bonne, même très bonne. En assistant à la première messe de communauté, mon être tout entier fut transporté par l'élan de foi régnant dans cette assistance. Certes, mon émotion religieuse est facilement ébranlée ; seulement, je ne fus jamais autant touché que cette fois et mon âme n'accepta que mieux la voix de Dieu.

Une bonne ambiance aide pour être en amitié avec Dieu. Et chaque jour, après la messe du matin, je garde en mon cœur cette paix, cette joie silencieuse désirée depuis une longue date. Joyeux, je le suis en effet ; et, dans la paix, je le suis davantage. Pouvons-nous dire, de ceci, que je me plais ici ? Oui, et le calme de la campagne me fait moins dans sa réalité que dans son imagination. La fenêtre de ma chambre s'ouvre à l'est sur une vaste étendue d'aspect sauvage. Poules, vaches, chevaux, moutons, chèvres accompagnent, par leur paisible bruit, le lever et le coucher du soleil. Que les levers sont splendides ! Et ce paysage varie toujours. Il devient de fortes montagnes avec une petite brune, une lourde plaine dans la demie obscurité, une douce colline au matin etc... On ne peut pas décrire toutes ces variations tellement elles sont nombreuses. Enfin, voyez que tout ceci me plaît, dans ce lieu où je peux aimer et connaître ce Dieu qui m'aime.

Mais tout ceci ne sont que des mots relatant un état d'âme. Aussi, pouvons-nous supposer que, dans une telle abstraction, je risque de me perdre. Il y a dans ma vie présente un programme en train de se faire qui sera plus loin indiqué. En attendant parlons un peu du père Maurice, le préfet de discipline. (Nous sommes aujourd'hui vendredi et depuis lundi, date de la présente, j'ai eu davantage de temps pour l'observer).

Il a une grande expérience de l'enfance qu'il dirige avec une grande personnalité. L'autodétermination doit être son mot le plus cher. Les élèves ont en quelque sorte la direction de leurs occupations entre les mains. Il y a certes un contrôle, mais celui-ci est tellement bien compris que je ne peux avoir pour ce style d'éducation, que de l'admiration. Le contact de ce père me sera très utile dans de nombreux domaines. Ainsi, n'ayant pas en lui, l'amour de la rigueur mathématique, il pourra me montrer en agissant, ce qu'est un esprit large, tolérant, s'accommodant de nombreuses circonstances. Il ne prévoit rien par avance et ses ordres je les reçois au fur et à mesure que sa pensée se déroule. Les premiers temps j'étais totalement dérouté et ne pouvais le suivre, mais maintenant, je saisis ses points de vue et comprends qu'un tel caractère a de nombreux avantages.

Laissons-là Maurice et voyons Girard. Ce professeur de philo est mon directeur. J'attends beaucoup de lui car il montre une grande connaissance humaine et une puissante vie spirituelle. « Sa personnalité te marquera » me dit un soir Monseigneur l'évêque en me rendant visite ; car il est déjà venu voir les nouvelles recrues. Seulement, L'abbé Girard est maintenant malade (paratyphoïde) et même en m'étant permis de le voir dans son lit, je ne peux longuement lui parler.

Aujourd'hui, samedi, je vous ferai part de l'horaire.

Il est établi en fonction d'un compromis entre mon travail de surveillant et les activités religieuses des vocations adultes.

Lever à 6h15

Prière, méditation, messe avec les vocations adultes : 6h45 - 7h45

Petit déjeuner à 8 heures

Surveillance d'étude : 8h20 - 9h05

Travail personnel : 9h05 - 11h05 (essentiellement apprentissage du latin)

Surveillance récréation : 11h05 - 11h30

Lecture spirituelle personnelle : 11h30 - 12 heures

Repas : 12 heures - 12h45

Surveillance récréation : 12h45 - 13h30

Surveillance étude : 13h30 - 14h15

Travail personnel : 14h15 - 16h15

surveillance récréation et goûter : 16h15 - 17 heures

Surveillance étude : 17 heures - 19h30

Repas : 19h30

Chapelet avec les vocations adultes : 20h15

Lecture spirituel, cours spirituel du père Cornet avec les vocations adultes : 21h15

Prière du soir : 21h45 avec les vocations adultes

coucher : 22 heures

C'est ainsi que je termine ce compte rendu en rappelant ce qui me fut dit avant de rentrer ici :

« n'oublie pas Michel que si tu dois te retirer du sacerdoce, il faut sans crainte ou scrupule revenir sur ses paroles et engagements. Sans lâcheté, il faut renouer avec une vie civile et reprendre les études pour avoir une place dans le monde. Et ceci sans considération de la peine à fournir ».

Rimont 29 septembre 1961

Je veux choisir seul et mon choix obéit à la partie fausse de moi-même. Je veux me voir vivre au lieu de me contenter d'être.

Dieu seul est l'Être.

Et ce privilège de l'Être, Dieu seul peut nous le donner autant que notre nature peut le recevoir.

Et notre nature n'est que néant. Mais un néant capable de Dieu.

Cela ne mérite-t-il pas la soumission ? Si tu veux tout, donne tout !

Mais je ne sens pas Dieu agir en moi. Pourquoi ?

Dieu est plus moi que moi-même. Il est ce que j'ai de plus en moi. Sa plénitude seul peut combler mon vide. Car tu es un vide, jeune homme. Sois-en sûre !

Que faire alors ?

Il n'y a qu'à m'effacer : c'est dans la mesure où je m'abaisse que l'autre grandit, et l'autre c'est encore moi.

Rimont le 21 octobre 61

Monseigneur (l'évêque),

Bien avant que Monseigneur Guimet vous fasse le point de ma situation, j'aurais dû vous prévenir de mes projets.

Enfin, ceci étant passé, sachez que l'ambiance de l'école me plaît énormément. Comme le disait, le jour de ma rentrée, un professeur d'ici, je suis admirablement surpris. Aussi, je ne pense pas perdre mon temps dans ce cadre de séminaire qui, je le répète, m'a surpris

en bien. Il existe entre les professeurs, et par suite entre les camarades, un très bon esprit d'entente. Enfin, les offices religieux reçoivent ici un tonus de foi que je n'ai rencontré nulle part ailleurs.

Donc, vous pouvez voir que je me plais à Rimont. J'y gagne une vitalité spirituelle, un affermissement de ma vocation et de ses exigences. Avec l'aide de l'abbé Girard, ce travail, sous le regard de Dieu, s'accomplit plus sûrement et en profondeur.

Il me reste maintenant de vous remercier de votre lettre, qui m'a fait grandement plaisir. Je vous remercie également des prières que vous devez adresser. En effet, si Dieu me comble de tant de biens, ce doit être grâce aux nombreuses prières que l'on adresse pour ses futurs apôtres (ou possibilité d'apôtres).

Rimont 15 octobre 61

J'ai reçu de l'abbé Maurice, la permission de me rendre à Citeaux avec les élèves de philo, première et seconde. Qu'a été cette retraite ? Je pourrais dire qu'elle fut assez différente des autres par les impressions que j'ai pu éprouver et par les réflexions qui ont été formulées ; tout d'abord, je ne me suis pas vu transporter dans cette sorte de délire mystique, rencontré par exemple, à la Pierre-qui-vire. Mon être ne recevait plus ces fortes émotions qui me rendaient fort étrange en me baignant dans une douce euphorie. De même, la musique religieuse et le chant des moines n'eurent pas sur moi, un effet considérable. Je dirais donc que je suis maintenant moins sensible à l'esthétique religieuse. Je dis *moins* car il reste tout de même quelque chose. Cela vient-il de l'habitude ? Il ne me sert à rien, je pense, de répondre. Et, posons la question qui fut en mon cœur le premier jour de la retraite : est-ce que Dieu ne me parlerait plus ?

Réponse.

Il ne faut pas confondre, comme on me l'a dit très souvent, l'amour divin avec la sensiblerie humaine. Et mes impressions de l'année passée, mon sens de l'esthétique religieuse provient surtout de ma sensibilité excessive en ces moments. Aussi Dieu ne me parle pas moins pour cela, et si je ne ressens pas dans mon être sa présence, c'est qu'il s'adresse à mon âme et non à mes sens. Je dois aussi me rappeler cette phrase : « Mais je ne sens pas Dieu agir en moi. Pourquoi ? Parce que Dieu est plus moi que je ne suis moi-même ».

Disons, en d'autres termes, que la raison a pris le pas sur la sensiblerie. Je me trouve, de ce fait, moins bouleversé dans mes prières à Dieu. Il me semble conserver un plus d'équilibre et mon âme, voir tout mon être, reste dans une paix salutaire. Plus de ces impressions bouleversantes qui m'attristaient certainement ; mais une impression de calme et de bonheur qui, en rien, n'est troublée. Paix, équilibre où je m'adresse plus sûrement à Dieu, en des états plus posés, sans déchirements ni lamentations. Tranquillité d'âme qui me permet, en étant décontracté, de contempler et de rendre louange. Être décontracté, cela m'était impossible auparavant.

Avec cette nouvelle pensée de la prière - pensée de paix et d'équilibre - je ne jugeais pas qu'il fut nécessaire de se rendre à l'office de nuit. Mais, n'est-ce pas là une sécheresse de cœur ? Je ne pense pas et disons plutôt qu'il me manquait le courage. Je n'en voyais pas la nécessité. Il est préférable, pensais-je, de prier plus longuement et plus convenablement pendant la journée que de troubler mon sommeil pour se rendre à Matines. Ce point de vue est par trop égoïste : car il est bon aux yeux de Dieu - tout au moins je le pense - de troubler son sommeil afin de rendre l'amour qu'il nous donne. Mais alors, pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Cela me paraissait comme un acte de curiosité et non de piété. Cela me semblait découler non de la prière mais de l'esthétique religieuse.

Or, je ne voulais pas tomber dans ces deux pièges. Cependant, maintenant que je regarde la retraite avec un certain recul, je découvre qu'il est très salutaire de troubler son confort personnel pour Dieu. Je découvre également que la curiosité et le sens esthétique ne semblent que les deux faits d'un moment. Seulement, répondre à ceci, c'est être moine ; et je ne pense pas que je puisse être moine. Voilà ce que fut ma réflexion durant la retraite au sujet de la prière et de la contemplation. Passons à la réflexion sur la pauvreté.

Dans la bibliothèque du monastère, je découvris le livre du père Ancel au sujet de la « pauvreté du prêtre » selon l'idée du Père Chevrier. Cet ouvrage est difficile à la lecture et il est important par l'épaisseur. Je n'ai donc pas pu le connaître correctement pendant ces jours, durée de la retraite. Néanmoins, il m'a été possible de prendre connaissance sur certains points de la vie du Prado. Et je dois dire que, plus encore qu'auparavant, je suis d'accord pour mener cette vie. Elle est, en face de ma richesse matérielle, ou de celle de mes parents, une soupape de sûreté. Elle satisfait mon besoin de soutien que confère une communauté. Et enfin, elle répond à la préférence portée à l'exemple en face du discours. Faire, vivre, plus que dire. Cependant, malgré mon désir de pauvreté, je dois avouer que tout donner me faisait mal. J'envisageais, en effet, de garder certaines choses : mes livres, mes disques, par exemple, mes appareils de cinéma. J'envisageais une pauvreté d'habitation organisée. J'entends par *pauvreté organisée* une construction simple, peu onéreuse, mais esthétique où le lit s'harmoniserait avec la table et la bibliothèque ; où la fenêtre, haut placée, diffuserait sa lumière uniquement sur la table, etc...

Ce n'est pas accepter la pauvreté que l'on rencontre mais en construire une qui nous soit agréable. Or, je ne pense pas, quoi que je l'ignore, que le père Chevrier pensait ainsi. Ceci n'est qu'une supposition et je peux, après plus amples renseignements, fort bien parler autrement.

Maintenant, que j'ai exposé comment j'envisageais la situation avant la retraite disons que, durant celle-ci, mon état de pensée s'est retourné. S'il faut une demeure qui ne soit pas vraiment belle dans sa pauvreté, je l'accepterai et s'il faut se séparer de nombreux biens, je le ferai. Nous pouvons conserver nos livres, mais si les disques doivent se mettre en communauté, je les mettrai. Ce n'est que le dernier jour que je m'exprimai aussi catégoriquement. Les jours précédents ont servi à l'élaboration de cette décision. Et si je me sentais lié par ce souci de mes biens personnels, j'en suis maintenant complètement délivré. Tout ce que je possède ne me met plus en soucis - premiers pas vers l'esprit de pauvreté - car je sais qu'avec l'aide du Prado je pourrais m'en séparer, ceux-ci étant trop lourds à porter. La solution en face de ce problème m'apparaît dans l'acceptation. Faire la volonté de Dieu sans se faire de souci. Du reste, je suis maintenant persuadé que, pour aimer Dieu, il faut prendre les dispositions nécessaires.

Ces dispositions s'établiront dans les jours à venir. Faire confiance à Dieu, croire en sa charité, en sa puissance. C'est lui seul qui décidera ce qu'il doit en être. Et mon mot en face de la pauvreté est : être disponible.

Et c'est sur ce dernier mot que s'est effectué la troisième réflexion de la retraite.

Toujours, je disais qu'il me fallait une vie équilibrée. À savoir un temps consacré à l'étude humaine et un autre consacré à Dieu. Cet équilibre étant assuré par un horaire fixé en face duquel je devais me plier. Avoir, par exemple, la messe à 6h puis une méditation à 7h etc... De ce point de vue règlement, je me suis rendu compte que cela serait impossible en paroisse : les paroissiens ne suivent pas notre train de vie propre. Deuxièmement, cela aurait été desséchant : il est inhumain de subir un règlement que l'on n'aime pas et que l'on ne peut pas aimer à cause de notre vie dans le monde. L'amour disparaît et notre vie

n'est qu'une routine. Dans ce point de vue intellectuel, ce désir d'équilibre revient à faire une part de ce que j'espère de Dieu égale à une part de ce que j'espère de mon esprit (mes connaissances). Autrement dit, c'est compter autant sur moi que sur Dieu, or il faut compter totalement sur Dieu. Je ne peux pas m'imposer de règlement parce qu'il deviendrait odieux pour la seule raison d'être disponible et dans les connaissances humaines ce n'est pas pour mon esprit qu'il faut étudier mais pour Dieu. Afin de répondre aux exigences d'autrui dans ce domaine. Les études humaines du reste ne devront pas empiéter sur mes moments consacrés à Dieu et aux hommes.

En un mot, je n'étudierais pas pour mon équilibre personnel de l'esprit, mais pour répondre aux autres et je ne me fixerais pas un emploi du temps de moine pour être totalement disponible. Seuls seront fixées les occupations de la journée, mais pas sur une heure fixe. Et je ne compterai pas autant sur moi que sur Dieu ; mais sur Dieu totalement. Il m'est une grande faute de trop compter sur moi.

N.B.

Notons pour terminer que, dans cette année à Rimont, où je ne suis pas vraiment dans le monde, où ma vie est aux trois quarts privée, je me suis fixé un règlement et je peux le suivre sans trop de peine car je n'ai pas à travailler toute la journée pour autrui. C'est un règlement nécessaire du reste à tout étudiant, pour remplir cette condition : attendre et voir. Je le fais d'autant mieux que ma vie est ici au trois quarts privée et que je suis très longtemps dans une salubre ambiance de silence et de solitude. Le quart restant, vie non privée, comprend les études, jeux et conversations avec les camarades qui deviennent (malheureusement ou heureusement) de plus en plus nombreux. On vient maintenant me trouver dans ma chambre.

Rimont 13 novembre 61

Ce n'est pas sans difficulté que je m'efforce de griffonner quelques mots. J'irai rapidement sans aucun souci de français voir d'orthographe. Sur cette page j'ai l'intention d'écrire ce que fut mes vacances de Toussaint.

Elle furent une nouvelle prise de conscience. À vrai dire toutes les vacances me montrent un fait nouveau ; mais cela fut, me semble-t-il, plus marqué qu'à l'ordinaire.

Alors que papa répétait une de ses phrases favorites à mon égard : « veut-il se dévouer pour les autres ? Il ne le fait pas pour sa famille ». Je compris la grande exigence de son comportement. Tout ce que je peux faire de peu charitable - et cela ne manque pas - est minutieusement relevé puis, quelques fois, remarqué. Tout d'abord, je fus sérieusement irrité par cette exigence. Par la suite, je me demandais s'il n'avait pas raison. Très facilement, assez facilement, je rends service aux autres. Très difficilement je rends service à mes proches. Cela n'est pas normal, ni charitable. N'est-ce pas à eux que devrais s'adresser mes premiers services ? Peut-être, mais ne m'en demandent-ils pas trop ? Puis-je combler, compenser leurs exigences ? Cette exigence étant posée a priori, cela me semble difficile. Cependant une excuse comme celle-ci : « je ne rends service qu'aux personnes qui en ont besoin » est-elle valable ? Ma sœur peut elle-même retirer de la commande les couches de son fils ; mais, est-ce charitable de refuser ce service, même dans ce cas ?

Il y a de l'intérêt dans toutes mes paroles, m'est-il possible d'agir avec désintéressement et de combler les exigences de mon père ? Il me faut donc être très vigilant* dans ma famille et surtout ne plus prononcer cette phrase : « il m'est impossible de tenir une place parmi eux en tant que futur prêtre »

* Si pendant ces vacances je suis montré quelque peu dévoué, il me faut l'être plus encore à Noël.

Passons maintenant sur le plan cadre de vie.

Le confort matériel ne m'a pas tellement dérangé pour les messes du matin - c'est la première fois qu'à Digoïn je m'y suis rendu tous les jours. Mais il en a été autrement pour mes moments de lectures spirituelles et d'oraisons. Je n'ai pas accompli la moitié de ce que je m'étais promis ; c'est-à-dire conserver ce que je fais au séminaire.

Me faut-il une discipline, une ascèse pour mener à bien une vie spirituelle ? Certainement, et cela, je ne l'ai pas à Digoïn, d'où l'échec. Mais comment mener une vie ascétique dans une telle ambiance ? Il y a la télévision, la radio, les fauteuils de cuir, les coussins, les tapis. Je ne peux tout de même pas me cloîtrer dans ma chambre alors que les autres se réjouissent d'un bon repas ou d'un beau spectacle. On me prendrait pour un misanthrope et on pourrait douter de la réalité de ma vocation. Je n'ai pas de réponse véritable à donner en face de ce cadre bon vivant. Je ne peux que vivre comme tout le monde et il ne me reste, pour conserver ma vie spirituelle, que l'aide de Dieu.

Il fortifiera ma volonté. Car n'est-ce pas avec Lui et Sa volonté que je pourrais me retirer dans ma chambre pour le prier ? N'est-ce pas Lui qui me permettra de participer aux réjouissances commune sans en être troublé intérieurement ? Au terme, réjouissances commune, il convient peut-être d'ajouter les sarcasme de mon père.

Pour ma vie future, une seule possibilité existe : supprimer l'aisance trop grande de ma vie actuelle. Je peux trouver ceci dans le Prado et maman, m'ayant demandé où j'irai l'an passé, s'opposa catégoriquement à me voir entrer à Limonet. « Les prêtres du Prado ne sont pas ton genre, dit-elle. Ils sont des ouvriers, tu ne seras pas à l'aise avec eux, et puis je n'aime pas leur manière ». Elle me raconte en effet qu'à Villeurbanne, un prêtre du Prado est venu lui dire de se mettre, comme tout le monde, dans les premières places. Elle était au fond de l'église. Trouverai-je en elle un obstacle pour rentrer au Prado ? La pauvreté que cela nécessite lui fait peur, car, comme beaucoup de mère, elle place mon bonheur dans les biens matériels. Heureuse soit ma mère, elle veut mon bonheur ! Que le Seigneur Dieu Père éclaire les hommes afin qu'ils comprennent que le vrai bonheur se trouve dans le détachement des biens terrestres et la plénitude de son existence, de son amour.

Maman m'empêchera-t-elle, alors que je ne suis pas majeur comme elle me l'a dit, d'entrer à Limonest ? Je ne le crois pas vraiment.

Continuons ce compte rendu par l'explication de ma vocation pour le Prado. Alors que j'étais en premier à Clermont, Godefroy, je ressentais, en fin d'année je crois, le besoin d'être incorporé à une communauté, tout en ayant des activités dans le monde. Les dominicains semblaient correspondre à mon désir. Tout en étant, en effet, attachés à un couvent, ils ont la possibilité d'agir à l'extérieur. Cependant, je m'en suis rendu compte par la suite, leurs activités sont quelques fois limitées. Le dominicain sort de son couvent, donne quelques coups de gueule depuis une chaire d'Église ou de salle de conférence puis retourne dans son cloître pour un temps indéterminé. La vie de dominicains, encore trop isolé du monde, ne me convient pas et j'ai résolu de ne plus poursuivre ce projet. Ce qui, du reste, doit se voir dans les pages précédentes de mon journal.

Jusqu'à la découverte du Père Chevrier faite à l'occasion de la coupe Lacordaire (coïncidence grotesque), je ne savais pas si je serai ou non associé à une « société ». À

partir de cette épreuve (coupe Lacordaire, il fallait faire un discours), j'ai travaillé sur une phrase du Père Chevrier : « ne rien savoir, ne rien avoir, ne rien pouvoir ». Alors, l'idée me vient d'être pradosien. (Cf ce qui a été dit à ce sujet). L'idée me vient, j'y ai pensé, je me suis documenté.

Enfin, aujourd'hui, je décide de m'incorporer à la « société des prêtres du Prado ». Le livre que je suis en train de lire me renseigne sur la vie pradosienne. Et qu'est-elle cette vie ? Elle est ce que je souhaite. Elle est ce que je croyais trouver chez les dominicains. Vie commune, vie d'équipe et vie dans le monde avec des activités. Vie de témoignage dans la pauvreté évangélique. Cette vie est ce que je désire et j'ai une grande joie en parcourant les livres du père Ancel de me rendre compte que ce que l'on fait au Prado correspond vraiment à ce que j'aspire. Il y a une coïncidence presque totale, entre mes désirs et la vie pradosienne.

Alors pourquoi hésiter ? N'est-ce pas ici une preuve de la vocation particulière que l'on demande pour y entrer. Espérons que le Supérieur Général (du Prado) tout en m'acceptant me conservera parmi les siens.

Rimont le 15 novembre

Deuxième crise de foie depuis le début de cette année scolaire.

Ne pas croire que je donne une grande part à la maladie en faisant ce rapport. J'en parle seulement pour éclairer l'action qu'elle produit sur le moral.

L'origine de ce dérangement hépatique est avant tout situé dans le manque de sommeil. Deux fois de suite couché aux alentours de minuit avec lever à 6h. Ce qui cause une fatigue générale : mal aux jambes, état de nervosité, irritabilité accrue. Le résultat : tête lourde ; l'esprit se concentre difficilement ; moral morne, sans joie ; esprit morbide etc.

Voilà le principal : l'an passé j'ai connu cet état pendant une longue partie de l'année et je l'attribuais à des troubles moraux, des anxiétés. Cela est vrai : le psychologique agit sur le physique ; mais ce n'est pas tout. Car cette année, la joie habite constamment en moi. Je n'ai aucune anxiété. C'est donc maintenant un fait purement physiologique. S'il devient psychologique, c'est par l'action du physiologique. Et je me souviens de la phrase du père Troncy expliquant qu'on ne devait jamais tenir compte de son état d'esprit pendant les fatigues corporelles. Il est extraordinaire de voir comment une simple maladie de foie agit sur mon moral.

Ainsi ayant la connaissance de cette action, je ne m'inquiète absolument pas de ma tristesse et de mon dégoût présent. Je cherche même à ne pas le montrer. Ce qui est possible en sachant qu'une fois rétabli, cette morne lassitude n'habitera plus mon cœur.

Rimont 17 novembre

Y aura-t-il une saison où le prêtre qui est en moi sera mur ?

Y aura-t-il une saison où les membres de Votre cité pourront me cueillir ?

Et manger avec délice les fruits que vous avez placé en moi, que vous aurez alimenté de Votre sève ?

Qu'elle est longue à venir cette saison et viendra-t-elle ?

Existe-t-il le jour où je serai bon à manger ?

Lui, il le sait et moi j'espère. Que ma confiance grandisse.

Rimont, janvier 62

Dans notre monde, que cela soit dans un milieu de riches ou dans un milieu de pauvres, les réflexions au sujet des curés fortunés ne sont pas favorables. Pour le témoignage un fait s'impose : pauvreté du prêtre.

D'autre part, l'intensité d'une vie religieuse ne peut pas devenir telle dans le confort. Si l'on veut vivre pour retrouver la présence de Dieu, il faut élaguer de soi toutes présences distrayantes, son équilibre une fois assuré.

Enfin, retrouver en soi la présence divine c'est utiliser la religion révélée d'où imiter la vie du Christ. Le Christ était pauvre, soyons pauvres.

Or, je suis riche. Je possède à mon âge (20 ans) plus que beaucoup possède à 40 ans. Continuant ainsi, dans quel confort vais-je vivre ? C'est pourquoi, pour la pauvreté, le Prado est une bonne solution. Solution de facilité certes, mais je ne me sens pas capable de me séparer et de l'argent et de la famille qui donne cet argent, sans ce soutien extérieur.

Or ceci m'est nécessaire et d'une grande joie tout comme la ferme volonté de retrouver les actes du Christ en moi pour le porter, en toute sa pureté, aux hommes. Désir d'être le disciple du Christ dans toute sa pureté.

Rimont, février 62

Terminé. Je n'écrirai plus les actes de ma vie car avant de l'écrire je veux vivre.

Ma route semble tracée. J'ai fait choix (ou Dieu m'a choisi) le Prado. Je ne pense pas que des faits viendront troubler ce projet.

Je cherche avant tout à vivre en profondeur. Vivre en cherchant le fond de tous les problèmes qui me sont présentés. Vivre en aimant Dieu et les autres. Vivre dans l'amour. Vivre en développant, en intensifiant la présence en soi de l'Être. Disons, de nouveau si cela ne fut déjà fait, qu'il me faut rendre grâce à Dieu pour ses nombreuses assistances - je n'ai eu les bacs qu'avec son aide.

Terminé ce journal !

Je suis sur le chemin que Dieu me trace. Je veux vivre et non me regarder vivre et non écrire ma vie. Vivre intensément pour l'intensifier en moi la présence de l'Être. Présence combien apaisante.

La reprise de ce journal ne se fera que s'il subvient de nouveaux et étonnants changements dans mon existence.

Rimont, 14 mars 62

Enfin !

J'ai enfin découvert – avec l'aide de mon directeur – ce qu'il fallait penser de la paix obtenue en prière. Je crains toujours ce que me donne ma sensibilité. Et cette paix, lot de quelques unes de mes prières, n'en est pas étranger. Je craignais donc ce sentiment de paix ; je craignais que, par ses attraits, elle m'écarte de la vraie oraison.

Les saints et les maîtres de spiritualité condamnent toutes manifestations sensibles. Or, eux-mêmes font preuve de tels états. Que dire de cette opposition ? D'autant plus que le sentiment de paix – faisant partie de l'humain – est inévitable : on le rencontre après toutes lectures optimistes, après l'audition de toutes musiques pacifiantes. Ce qui est condamné, c'est l'illuminisme, la sensiblerie. Ce dont on se méfie, c'est de prendre goût aux impressions humaines. C'est de rechercher la paix comme telle. D'où, quant à maître spirituel parle des impressions, il condamne non celle-ci, mais leurs recherches. Ce qui est mauvais c'est de rechercher cette paix pour elle-même afin d'en jouir. Si elle s'installe en nous sans l'avoir recherché auparavant on n'y peut rien. On l'a ; cela est bien si on ne l'a pas recherché. Mais peut-on entretenir cette paix ?

Me voici enfin débarrassé de l'artiste, de la crainte de ce que m'apporte ma sensibilité. Il m'appartient de ne pas rechercher toute impression, mais de me réjouir et de rendre grâce si je les obtiens. Drôle de paradoxe

Rimont, 18 mars 62

Chers parents

Il est certain que mes réflexions se portent sur votre dernière lettre tellement les mots en sont importants. Cependant, je pourrais réfléchir davantage avec la liste complète des raisons qui me ferment la porte de Limonest. Aussi, je souhaite en avoir lecture avant l'entrevue orale des vacances de Pâques.

En attendant voici mes raisons. Je les expose en essayant d'être complet et intelligible.

Parlons en premier lieu de la vie de communauté – cette raison est selon vous la raison suffisante pour ne pas rentrer à Limonest.

La vie communautaire du Prado n'est pas celle d'un monastère. Nous ne sommes pas une cinquantaine à la même table. Mais un groupe de trois à quatre, quelques fois cinq à 10. Ces derniers chiffres sont du reste idéal à cause du petit nombre de vocation. Ainsi d'un point de vue réaliste, cette communauté n'est-elle pas ce qu'un curé peut vivre avec ses deux ou trois vicaires ?

La vie communautaire est donc celle d'un petit groupe où s'accomplit un soutien moral réciproque. Travailler seul est beaucoup plus pénible, plus fastidieux même, que de travailler en équipe. (Ce regroupement est du reste une tendance nécessitée par la vie actuelle). Mais le soutien n'est pas seulement moral et humain ; il est aussi de l'ordre spirituel. L'Évangile nous enseigne comment prier : « là ou deux ou trois sont assemblés en mon nom je suis au milieu deux ».

Étant une assemblée de fidèles, on aura la faveur du Père. Nos paroles communes montent plus facilement vers Dieu. Identiques elles sont chargées de plusieurs fois, de plusieurs désirs ; elles sont pleines de la pensée de chacun ; elles concentrent plusieurs espérances et Dieu reçoit le tout favorablement. Il répondra également favorablement et son aide sera augmentée. De plus, ce groupe en prière est la figure de la communauté des saints. Il reproduit humblement la vaste armée attelée à accroître la gloire de Dieu. Aussi, en prenant part à un tel symbole, nous sommes immédiatement portés à entrer dans la communion des saints. Et ceci n'est pas sans importance. Se savoir aidé par les prières d'une religieuse cloîtrée, même inconnue, est un soutien très puissant.

La communauté est donc source de richesses – richesses que l'on donne. Richesse que l'on reçoit des autres, richesses que l'on reçoit de Dieu. Cette vie de communauté, par son rapport humain et surtout spirituel vaut la peine d'être pratiquée. Telle est mon point de vue et celui de beaucoup.

Les supérieurs.

En plus de l'autorité de l'évêque, nous avons celle d'un supérieur diocésain qui est également sous la dépendance d'un supérieur général. Voici beaucoup de personnes qui, à première vue, peuvent contrer mon esprit d'indépendance ! Indépendance. Je ne veux pas nier son existence.

Je me place sous l'autorité de l'Évangile. Je me mets à la suite du Christ, n'est-ce pas un acte libre ? Je reste encore libre quand je refuse personnellement l'anarchie. L'esprit d'indépendance ne peut-il pas devenir esprit anarchique quand il ne fait que ce qu'il lui plait ? Je plie mon indépendance folle sous la Parole du Christ. Suivre le Verbe divin.

Les supérieurs ne suivent-ils pas également la volonté de Dieu ? Nous suivons le même chemin, nous avons tous l'Évangile pour maître. Aussi, ce qu'ils me commanderont ne sera pas en contradiction avec ce que je veux puisque nous voulons tous ce que Dieu veut, puisque nous sommes tous disciples du même Seigneur.

D'autres part, l'indépendance dans nous parlons a déjà subi plusieurs épreuves. N'a-t-elle pas été mise à l'épreuve par mes huit années de pension ? Par mon choix : abandon de tous métiers artistiques donc je suis très amateur ? Par mon séjour à Rimont où, pour ne pas m'individualiser, je suis le régime des vocations adultes, c'est-à-dire des élèves. Cet esprit d'indépendance n'a-t-il pas su se plier ? Ne le saura-t-il pas encore ? Dieu aidant : car je remets mon esprit entre les mains du Seigneur. Cette déposition, cette confiance que je lui fais et lui ferais toujours davantage nécessite une vie déterminée, orientée, régulière. Il en est ainsi de toute imitation du Christ. Je veux vivre la vie du Christ le plus près possible de la réalité. Je cherche un enseignement, une formation qui viennent directement de son Évangile. Je veux quelque chose de pure, de direct, de nette. Le Prado m'apporte cette formation évangélique où tous les actes sont effectivement accomplis en fonction des actes du Christ.

La spiritualité pradosienne correspond au mieux à ce que je cherche. Elle comble mes besoins. Elle est la formation qui me sied le mieux. Grâce à elle je peux vivre la vie du Christ, point très important dans ma vocation sacerdotale.

Mais, voyons la condition principal. Elle vient de mon vouloir personnel d'imiter le Christ - tout disciple imite son maître - et non de mon adhésion au Prado. Sans lui, je pourrais vivre de même. Seulement, je le répète, le Prado correspond à mes besoins et en y adhérent, ma tâche sera facilitée. Je ne pense pas qu'on puisse m'en vouloir de choisir ce qui me conduit le plus sûrement à Dieu.

La condition s'appelle **Pauvreté**. Sous ce titre s'englobe une suite de nécessités que je veux faire intégralement miennes.

Le Christ était pauvre. Il a glorifié Dieu avec des moyens pauvres. Il a répandu son Évangile à des pauvres. Les déshérités sont ceux qui ont le plus besoin de la parole divine. Les contacts du Christ sont de pauvres à pauvres. Cette seule condition annihile toute jalousie. Les plus pauvres ne peuvent être jaloux puisqu'il possède moins qu'eux et les riches ne le seront pas de ce qu'il n'a rien. Il y a donc aucun obstacle entre le Christ pauvres et les hommes. Tous peuvent venir à lui. Je désire fermement mener une vie qui me permette d'être ouvert à tous.

Que le pauvre ne craigne pas de me contacter que le riche voit qu'il y a une autre richesse et que, par l'exemple de ma vie, il n'est pas honte de cette autre richesse. La pauvreté, pour ce qui me concerne, est, dès maintenant, une lourde affaire : je suis plus

riche, à mon âge qu'un grand nombre de curés et de pauvres. Comme elle m'est une nécessité sacerdotale il faut pour l'obtenir les moyens appropriés.

À savoir :

le refus du confort qui éloigne de la condition du Christ

le refus d'une vie soucieuse d'un train de vie à assurer

le refus d'une ambiance esthétique qui flatte l'œil et éloigne de la misère du monde et des esprits

le refus de porter des vêtements de haute qualité pour utiliser l'argent à une fin plus apostolique

le refus d'une nourriture richement préparée

le refus d'un lit confortable alors qu'une majorité de pauvres ont le sol pour oreiller

le refus de tous liens amicaux, familiaux qui risquent d'entraver le travail apostolique

À remarquer que l'acceptation de la pauvreté n'est pas le refus de l'hygiène ; bien au contraire. Pauvreté n'égalise pas saleté.

Enfin pour résumer cette liste prononçant le mot-clé : disponible

Avec les phrases précédentes, il est possible de voir combien il m'est nécessaire d'être disponible. Le refus d'une union conjugale n'a pas d'autres buts pour moi que cette disponibilité. N'ayant pas de compagnes je pourrais offrir ma solitude à Dieu et travailler en lui étant beaucoup plus unis.

Il y a une différence très nette, me direz-vous, entre ce qui est et ce que je veux être. Je le conçois et je regarde la réalité en face. Je vois que je ne suis pas pauvre. Je vois que je résiste à la volonté de Dieu (ma ferme volonté de l'an passé d'aller à Lyon (Limonest) en est une preuve). Je vois que j'aime l'art et que celui-ci n'est pas compatible avec une pauvreté effective – sans en être totalement opposé. Je vois que je suis indépendant.

Mais qui m'empêche d'évoluer ? L'évolution est la définition première de la vie. Si l'on ne grandit pas, si l'on évolue pas, on sombre dans l'indifférence, on précipite la mort de l'esprit. Je choisis la vie, une vie bien accomplie ; c'est de vous que je tiens le goût de faire chaque chose correctement. C'est vous qui m'avez enseigné le mépris du médiocre et ce mépris, je l'éprouve en face d'une telle vie. En conservant ce que j'ai, en conservant ce que je suis maintenant il ne m'est pas d'autres issues qu'une vie médiocre. Il serait vain de penser, pour cette évolution, à mes seules forces. Il serait illusoire de penser, de croire que je ne possède qu'un bagage humain : caractère, sensibilité, connaissances intellectuelles. Seul, je ne peux rien, seul je n'arriverai à rien. L'intérêt, combien immense, est que je ne suis pas seul. Depuis la chasteté à entretenir, jusqu'au don total, en passant par la pauvreté, je reçois le soutien de Dieu, l'exemple du Christ, le soutien de la communion des Saints. L'objection, en fonction de ce que je suis maintenant, ne porte pas, car je ne suis pas seul, mais avec Dieu. Ce que je ferai ne viendra pas de moi mais de Dieu qui agit en moi. Son action sera d'autant plus fertile que je l'accepte et je l'accepterai davantage si je mène la vie à laquelle il m'appelle.

25 mai 62

J'ai reçu hier une lettre de mes parents. Dans celle-ci, maman faisait le rapport de leur visite à Monseigneur. Heureuse visite semble-t-il !

Joie apportée par cette lettre avec toujours, et tout de même, une certaine crainte. Est-il écrit ici les véritables pensées de mes parents ? Monseigneur n'avait aucun espoir à la suite de leur entrevue. « Je ne les ai pas décidé » m'a-t-il dit. Et pourtant, ils acceptent : laisser le choix de n'importe quel séminaire c'est accepter le Prado.

Merci Seigneur, je vois en cela ton œuvre.

Merci Seigneur, tu as tracé de nombreux points de ma vie et tu as déterminé ce point majeur.

Que ma confiance en toi demeure.

Je doute souvent de ton travail sur les hommes. Que ce fait me prouve que la réalité de ton aide, que ma confiance en toi ne soit pas troublé. Et que je reste toute ma vie sous ta direction. Que ta volonté soit faite ; si ta volonté est que je fasse mes études au Prado, que cette volonté s'accomplisse. Et je pense qu'il en est ainsi.

Pourquoi ai-je crains l'opposition paternelle ? Ma confiance n'était pas suffisamment grande. J'aurais dû être sur que la permission viendrait. Certes, j'avais de l'espoir ; mais il était si faible qu'on ne pouvait l'apercevoir.

Que ta volonté s'accomplisse de nouveau et toujours. Qu'il n'y ai pas d'autres obstacles pour ma rentrée au Prado, si cette rentrée est ta volonté.

Toi qui a orienté mes parents, toi qui m'a orienté, continue ton œuvre. Fais toi connaître à nous.

N'abandonne pas mes parents dans leur épreuve. Cette épreuve est terrible. Ils ont besoin de toi. Leur mérite est grand : cette acceptation est, je pense, un grand fait de leur vie. Qu'elle ne soit pas une résignation mais une offrande.

En me laissant te rejoindre dans la pauvreté, ils t'offrent le plaisir qu'ils auraient de me voir près d'eux, brillant en architecture à la suite de mon père, les soutenant dans leur vieillesse. Ils acceptent qu'ils t'offrent la part d'héritage qui m'était dû. Cet héritage, bien de leur travail, qui est pour eux la seule possibilité de mon bonheur.

La joie qu'ils auraient en me donnant leur bien, il te l'offre Seigneur en acceptant que je ne la prennent pas pour moi seul.

Écoute seigneur ma prière, la peine de mes parents est grande, elle sera grande toujours. D'autant plus grande que tu te fais moins connaître. Montre toi Seigneur.

Montre que ta volonté est notre bien.

Ne nous abandonne pas.

Aide nous. Que nous mettions notre confiance en toi et que notre confiance ne soit pas trompée.

Ma joie est grande Seigneur. Cette lettre m'a donnée une grande paix

Que je transporte cette paix, cette joie dans mes maisons. Que je place ma joie dans mes méditations, pour te glorifier, te louer, t'aimer davantage. Pour m'attacher à toi plus encore.

Si ta volonté est que je rentre au Prado, ma joie est justifiée. Louée soit cette joie. Si ta volonté n'est pas dans cette orientation, indique ce qu'il faut faire. Ma joie demeurera car, en faisant à volonté, j'accomplis ce qui est mieux.

Gloire à toi Seigneur ; pense et aide mes parents pour qui mon sacerdoce leur est beaucoup plus difficile qu'il ne les à moi-même. Assiste-nous. Qu'il n'y ait pas de résignation mais une acceptation franche : accomplissement de ta volonté.

Rimont 6 juin 62

La rédaction précédemment faite n'est pas des plus justes. Certes, je loue mes parents s'ils acceptent mon entrée au Prado ; je les loue et en remercie Dieu. Mais il y a un « si ». De nouveaux faits montrent une attitude toute différente.

Je ne sais pas ce qui est décidé, ce qu'ils pensent.

Instabilité. Incertitude.

Inquiétude qui ne me quitte pas.

Je suis là, fatigué, sans goût. N'ayant jamais tant peiné au travail depuis le début de mes études scolaires.

Cette incertitude me pèse, me conduit au bord de la révolte. Dieu semble ne pas répondre ; il me soutient pourtant. La fin de cette attente sera-t-elle samedi, visite de mes parents ? Quel est leur décision ? En ont-ils une ?

Si tu veux Seigneur, et tu le peux, fait que cela soit la fin. Que je sache ce que je peux faire. Si ta volonté est que j'aille au Prado fait qu'il en soit ainsi.

Comme remerciements je devrais te louer ; mais cela m'est presque impossible tellement tu m'apparaît éloigné ; ce qui ne peut être vrai mais ce qui me semble.